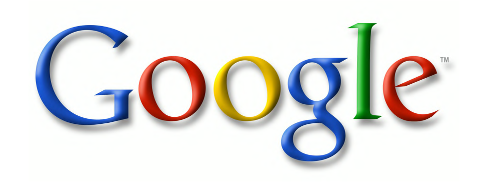
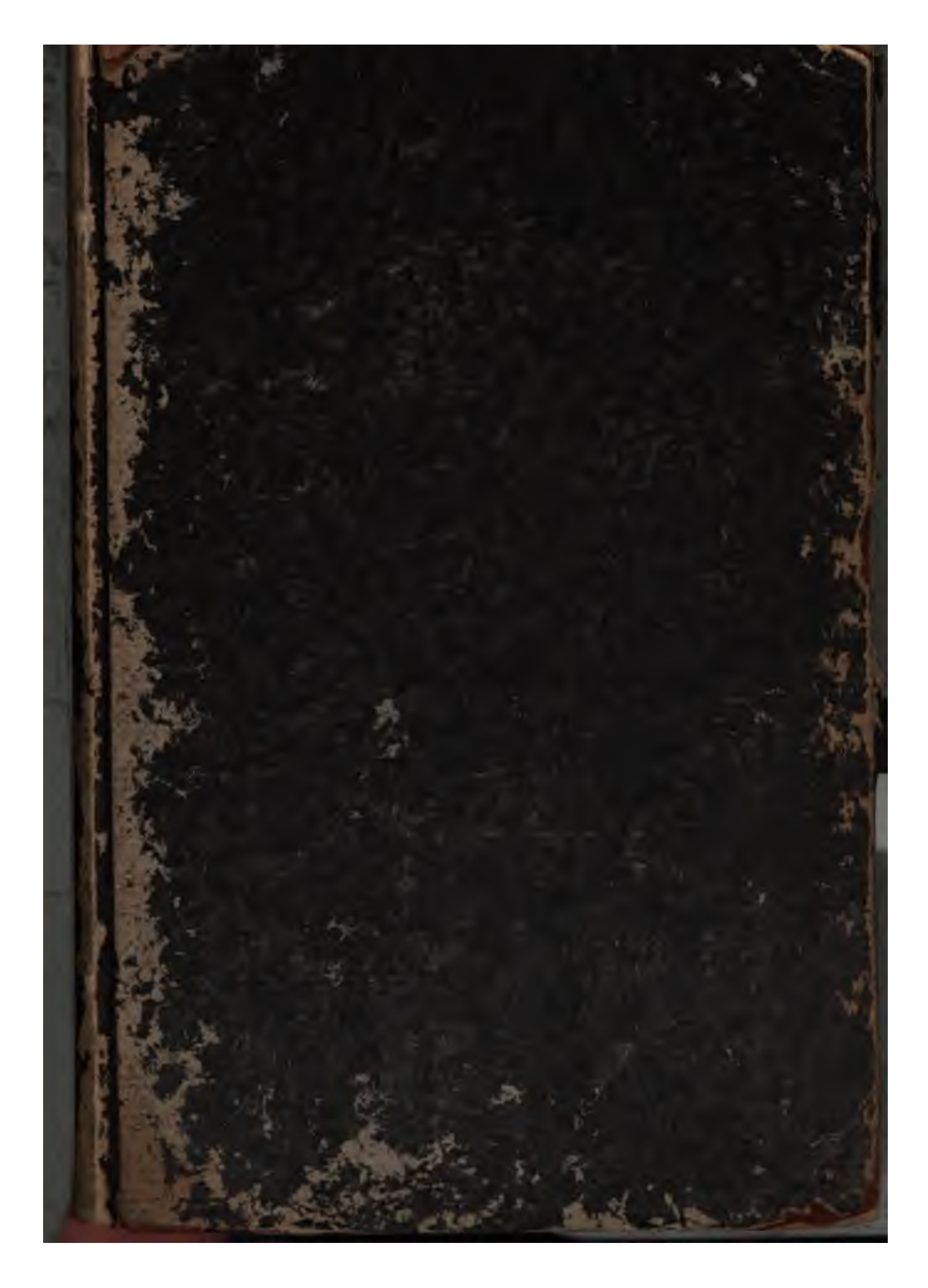




HISTOIRE
DE LA VIE
DE MAHOMET.
TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE LA VIE
DE MAHOMET,
LEGISLATEUR
DE L'ARABIE.

Par M. TURPIN.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochere au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXIII.



HISTOIRE DE LA VIE DE MAHOMET.



INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Arabie.

Les Arabes long-temps obscurs & sans considération, ont jetté trop d'éclat sous Mahomet & ses successeurs, pour ne pas exciter la curiosité de découvrir leur origine. N'est-il pas intéressant de connoître les ancêtres de cet homme extraordinaire, qui, né dans la pauvreté & nourri dans l'i-

gnorance, n'emprunta que le secours de son génie pour être le législateur & le conquérant de son pays, à qui il déféra le Sceptre des Nations. Le fanatisme dont il étoit animé, & qu'il eut la dextérité d'inspirer à ses disciples, prépara la révolution rapide qui changea la destinée des Rois & des Empires de la terre; c'est pour mieux apprécier sa marche audacieuse que je dois indiquer l'endroit d'où il est parti pour s'élever aussi haut. Il faut connoître les mœurs d'un peuple, la sagesse ou les vices de sa constitution, pour juger du mérite de celui qui en a causé la révolution.

Bornes de l'Arabie.

Cette vaste région (*a*) connue dans la plus haute antiquité, sous le nom d'Arabie, comprend près de cinq cents lieues du Midi au Septentrion, & environ quatre cents lieues d'Orient en Occident. La mer rouge, l'Isthme de Suès, la Terre sainte, & une partie de

(*a*) Pline, Strabon, Ptolomée.

la Syrie la bornent au couchant ; le Golphe Perſique & la Baye d'Ormus, à l'Orient ; le détroit de Babel Mandel & la mer des Indes, au Midi ; une partie de la Syrie, l'Irak & Kuzeſtan, au Septentrion ; elle ſe rétrécit entre l'Euphrate & la Méditerranée qui en forment une preſqu'Iſle beaucoup plus étendue que toutes celles qu'on connoit.

On a accumulé l'érudition pour découvrir l'origine de ce mot : on ſçait que les Conquérans & les Conducteurs des Colonies, donnoient leur nom aux pays qu'ils envahiſſoient ou qu'ils trouvoient inhabités. Quelquefois une contrée recevoit ſa dénomination de la nature de ſon ſol, & de la qualité de ſes productions.

Etimologie de ce nom.

Quoique cette région, ou du-moins ſa partie la plus conſidérable ait été connue dès les premiers temps ſous le nom *Arab*, (*b*) elle

(*b*) Gollius p. 78.

étoit trop étendue pour recevoir la même dénomination de la part des différentes Nations qui avoient quelque Relation avec elle; des Ecrivains Syryaques, l'appellent Aribiſtan, & nos Annalles ſacrées le pays de Cush. Les uns dérivent ſon nom d'Yarab fils de Joctan & petit fils d'Heber : d'autres d'Araba, contrée où Iſmael fit pendant quelque temps ſa demeure : d'autres enfin d'une Ville ſituée dans le voiſinage de la Meque; mais toutes ces étimologies ſont auſſi incertaines qu'inútiles.

On avance ſans preuve, que les Iſmaélites après s'être rendu les maîtres d'un petit territoire, envahirent ſucceſſivement les autres contrées, qui toutes furent déſignées ſous le même nom. Cette preſqu'Iſle qui eut des habitans dès les temps les plus voiſins du déluge, fut d'abord diviſée en pays de Kedem & d'Arab. Le premier comprenoit l'Arabie déſerte & l'Arabie heureuſe, & l'autre étoit le

pays appellé par Ptolomée, Arabie pétrée, & par Pline, Arabie citérieure à cause de sa situation relativement à l'Italie.

Ses premiers habitants furent les Cashihim (*c*) descendus de Misraim, les Captorim & les Horites, qui habitoient le Mont Sehir, d'où ils furent chassés par Esaü & sa postérité. Dans la suite Ismael & ses descendans y formerent des établissements d'où ils se répandirent successivement dans tout le pays.

Ptolomée fut le premier qui divisa cette presqu'Isle, en Arabie pétrée, en Arabie déserte, & en Arabie heureuse.

Arabie petrée.

L'Arabie pétrée (*d*) autrefois connue sous le nom de Madianite, contenoit les Montagnes d'Oreb & de Sinai, entre les deux pointes de la mer rouge; c'est un pays hérissé de rochers contigus à ces deux

(*c*) Bochart Phaleg. l. 4.

(*d*) Etienne, Bisan.

Montagnes. Le sol n'est qu'un sable aride & brûlant, dont la stérilité fait présumer que les Villes dont les anciens Géographes nous ont transmis le nom, n'étoient que de viles Bourgades, puisqu'un peuple nombreux n'auroit pu subsister au milieu d'une terre rebelle à la culture. Les premiers habitans de cette Contrée, furent les Ismaélites, les Nabathéens, les Cedréens, les Keradeniens, les Agariens. L'industrie laborieuse de Ismaelites, fit germer l'abondance dans cette contrée disgraciée de la Nature, où ils formoient la tribu la plus nombreuse.

Ses habitans.

Les Nabathéens & les Kedareniens tiroient leur nom de Nabajol (*e*) & de Kedar fils d'Ismael, ainsi c'étoient deux rameaux sortis de la même tige. Les Agariens descendoient d'un fils d'Agar qui l'engendra d'un Arabe, après qu'elle eut quitté Abraham : c'étoit la tri-

---

(*e*) Bochart Phaleg. l. 2.

ou la plus indigente & la plus belliqueuse de toute l'Arabie. Un peuple endurci par le travail & les fatigues, a toujours l'avantage sur un peuple énervé par le luxe. La Nature qui lui refuse tout, ne lui a laissé d'autre ressource que dans son courage pour se procurer le nécessaire & le superflu. On dit que les Césars dédaignèrent une si vile conquête : mais il est plus naturel de penser qu'ils furent rebutés par la résistance opiniâtre des Agaréens, puisque Tibere (f) & Trajan tenterent inutilement de se rendre maîtres de leur Capitale : lorsque dans la suite ces peuples furent confondus avec les Sarrazins, ils exécutèrent de si grandes choses, qu'on ne peut douter que, s'ils restèrent longtemps obscurs, c'est qu'ils ignoroient leurs forces ou qu'ils manquerent d'occasions, pour faire éclater leurs inclinations bel-

(f) Macrobe.

liqueuſes. L'Arabie pétrée eſt la moins étendue des trois.

Arabie déſerte.

L'Arabie (g) déſerte étoit bornée au Septentrion par l'Euphrate qui la ſéparoit de la Méſopotamie, à l'Occident par la Syrie, la Judée & l'Arabie pétrée ; au Midi par l'Arabie heureuſe, & à l'Orient par une chaîne de Montagnes qui forment une barrière entre-elle & les autres pays. Elle avoit beaucoup de côtes puiſqu'elle s'étendoit le long de la mer juſqu'à Darhen où ſe feſoit la pêche des perles. Elle renfermoit les vaſtes déſerts de Palmire & pluſieurs Villes qui ſont enſevelies ſous leurs ruines. Trajan fit conſtruire la grande voye Romaine qui conduiſoit à Ctéſiphon.

Elle étoit habitée par différentes Tribus qui ſemblent avoir eu une origine commune. Les plus connues ſont celles des Eſites où Job fixa ſa demeure, & les Agréens,

(g) Bochart ibidem.

dont Pline fait mention. Il nous reste quelques médailles (*h*) où sont gravés ces mots *Jupiter protecteur d'Agra*. Depuis l'établissement de la Religion Musulmane, il s'y est élevé plusieurs Villes dont Consah est la plus considérable.

Ses habitans.

L'Arabie heureuse doit son nom à sa fécondité naturelle & aux richesses étrangères qu'elle accumule dans son sein par l'échange du superflu dont elle est surchargée. Ses limites ne sont pas précisément déterminées, & je m'en tiens à la division (*i*) la plus généralement reçue suivant laquelle les deux Arabies la bornent au Septentrion, la mer des Indes au Midi, la Baye d'Ormus & le Golfe Persique à l'Orient, & la mer rouge au Couchant. Du temps de Strabon elle étoit divisée en Royaumes ou Provinces, sçavoir Yeman & Hejas, d'autres

Arabie heureuse.

(*h*) Cellarius.
(*i*) Strabon, Pline, Ptolomée.

en comptent cinq, & ajoutent Tchama, Naid & Yamana.

Yeman emprunte son nom de la verdure & de l'agrément de son territoire : ce pays riche & fortuné (k) depuis la naissance du Monde, n'a point encore épuisé sa fécondité naturelle. La pureté de l'air quon y respire, la qualité de ses fruits, la magnificence de ses productions déterminerent Alexandre à son retour des Indes, d'y établir le Siége de son Empire ; mais la mort de ce Conquérant prévint l'exécution de ce dessein. On a peut-être exageré les richesses de cette Province en les confondant avec les richesses de l'Inde.

La Province d'Yeman se subdivise en plusieurs autres, dont Shir est la seule qui produise de l'encens. Les Villes principales sont Moka, Aden, Saana, Ocellis, Nise, Saba, Oman &c.

(k) Arrian.

Moka (*l*) Ville commerçante sur la mer rouge, contient environ dix mille habitans, tant Juifs qu'Arméniens & Mahométans, elle est entourrée d'un rempart sans fossés. Quatre tours fort élevées & garnies de Canon, sont sa seule défense. Cette Ville & plusienrs autres également jalouses de leur indépendance, formerent une confédération & n'obéirent pendant plusieurs siècles qu'à leurs loix, qu'elles respectèrent comme un frein contre les abus de la liberté & les attentats de la tyranie; mais aujourd'hui ces Villes sont tombées sous la domination d'un petit Roi, qui fait sa résidence dans la Montagne où il a fait construire deux forteresses; l'une pour enfermer ses trésors, & l'autre pour mettre les prisonniers d'État.

Moka.

C'est au commerce qui attire les Européens dans cette Ville qu'on

---

(*l*) Gollii nota.

eſt redevable de la connoiſſance de cette contrée où il ne paroit pas que les Anciens ayent jamais pénétré. On ſçait aujourd'hui que le pays quoique Montagneux eſt aſſez fertile ; on y trouve des plaines arroſées par des fontaines dont les eaux ſont excellentes. Des forêts de palmiers y répandent une fraîcheur qui tempere les rayons brûlants du Soleil. Mais les plaines qui conduiſent à la mer ſont couvertes de ſables & de ſel minéral qui corrompt les eaux.

Quelques-uns confondent cette Ville avec Muſa (*m*) fameuſe dans l'antiquité par ſon commerce d'épiceries & d'encens. L'identité du nom & du commerce qui s'y fait depuis l'origine des temps, ſemble favoriſer cette conjecture. Mais il eſt facile de reconnoître Muſa dans une petite Bourgade ſituée à dix lieues de Moka.

(*m*) Bochart.

Aden (*n*) emprunte ſon nom d'Aden fils de Saba, & petit fils d'Abraham, ſa proximité près du détroit de Babel-Mandel, lui donnoit la facilité d'étendre au loin ſon commerce. Quelques Ecrivains la confondent avec Eden, qui en Hébreu ſignifie Paradis, lieu de délices; nom qu'elle ſemble mériter par la beauté de ſa ſituation, & qui a donné occaſion de ſoupçonner que ce fut le ſéjour fortuné de l'homme ſortant des mains de ſon Créateur. Elle eſt environnée (*o*) de pluſieurs hautes Montagnes, qui en rendent l'accès difficile; un bel Aqueduc y conduit les eaux dans un grand réſervoir qui entretient la propreté dans la Ville. Pluſieurs Forts élevés ſur la Montagne en défendent les approches aux ennemis. Pluſieurs Auteurs ont entrepris de prouver que

Aden.

[*n*] Gothi notæ.
(*o*) La Roque.

c'eſt *l'emporium Arabiæ* dont Ptolomée a fait mention.

Saba. Saba (*p*) autrefois Capitale de tout le pays, n'eſt plus aujourdhui qu'un Village obſcur. Ses habitans riches des productions de leur ſol, attiroient autrefois l'or des Nations qui venoient chercher les belles toiles de coton qui s'y fabriquoient. Quelques interprêtes aſſurent gratuitement, que c'étoit dans cette Ville, que la Reine de Saba fesoit ſa réſidence.

Ocellis. Oman. Ocellis étoit une Ville maritime & commerçante, où les navigateurs alloient puiſer de l'eau quand ils alloient aux Indes. Oman qui eſt l'Omanum de Ptolomée, fut autrefois fameuſe par l'affluence des étrangers qui s'y rendoient de toutes les contrées voiſines. Son commerce eſt annéanti, parce que les vaiſſeaux ne peuvent y aborder ſans s'expoſer à ſe briſer contre

---

[*p*] Dionis Perreg.

un rocher à fleur d'eau, que l'œil ne peut appercevoir. Les chaleurs y sont si ardentes, qu'elles ont passé en proverbe dans toute l'Arabie & l'Orient.

Cette riante contrée doit sa fecondité & sa verdure aux Montagnes qui l'environnent, c'est de leur sommet que se précipitent les eaux qui arrosent & fertilisent les plaines, & qui vont s'engloutir dans les sables, avant d'avoir le temps de se réunir dans un même lit, pour aller se perdre dans la mer. C'est pourquoi la partie située le long de la mer rouge, n'est qu'un désert stérile qui a douze lieues de largeur, il n'y a qu'une seule riviere un peu considérable, c'est le Phali qui se décharge dans la Baye de Basra.

Les Montagnes (q) les plus célèbres dont les Anciens ont fait mention, sont le Cabubatra, Melan

(q) Gollius.

Prionote & Dydime : ce pays favorisé par la nature, est surtout fameux par son caffé, ses raisins, ses épiceries & ses fruits. On n'y trouve plus cet or, ces parfums, qui en fesoient la richesse dans l'origine des temps? mais si les sources en sont tarries, une production nouvelle ou plutôt ignorée des Anciens, a dédommagé les habitants de leurs pertes; le caffé est une richesse d'un plus grand prix pour eux, que l'encens, les perles, l'argent & la poudre d'or, qu'on y alloit chercher autrefois.

La Province d'Hegaz renferme deux Villes célébres, dont l'une se glorifie d'avoir donné naissance à Mahomet, l'autre s'honore de lui avoir donné un azile & d'être la dépositaire de ses dépouilles mortelles. Cette Province la plus stérile de l'Arabie est la plus riche & la plus peuplée, parce qu'elle fut le siége de la Religion & de l'Empire des premiers Musulmans : quoique la terre soit partout cou-

verte de sables & de rochers, & que le sel minéral corrompe toutes les eaux ; on y voit germer l'abondance, & dans la plus haute antiquité, cette aride Contrée a été surchargée d'habitants. Cette aveugle prédilection pour une terre ingrate, est une conséquence du respect religieux que la superstition inspire pour le séjour du Patriarche Ismael, dont les cendres reposent dans ce lieu. Le Temple qu'on y révère, y attire depuis l'origine du Monde, une foule d'adorateurs, dont les offrandes suppléent à l'avarice de la nature, & à l'ingratitude du sol. Ce Monument qui est le Sanctuaire de l'Arabie a, dit-on, Abraham pour fondateur. C'est dans cette Contrée, qu'on trouve ce Puits, qu'un Ange découvrit à Agar, & c'est là que devoit naître le plus excellent des Prophètes annoncé par des imposteurs, qui se mêloient de prédire l'avenir ; la superstition des peuples avoit couvert d'habitants un pays destiné par la nature à n'être qu'un désert.

La Meque.

La Meque (r) passe pour une des plus anciennes Ville du Monde ; plusieurs prétendent que Moise dans la Description de l'Arabie, en a fait mention sous le nom de Mesha, que d'autres confondent avec le Port de Maka, situé à l'extrémité de la mer rouge. Elle est bâtie dans une vallée couverte de rochers & dominée de tous côtés par des Montagnes ; sa longueur est d'environ une lieue sur une demie de large : l'eau y est rare, on n'y trouve que des sources ameres ; excepté celles du Puits de Zemzem, qui sont douces, mais mortelles à ceux qui en boivent d'habitude : le jardin du Sherif de la Meque est situé à trois mille de cette Ville, où il jouit de la considération qu'un peuple superstitieux conserve pour un descendant d'Hazem, bizayeul de Mahomet.

Les habitants (s) ne subsistoient

---

[r] Reland.
[s] La Roque voy. de l'Arab.

autrefois que du produit de leurs caravanes ; aujourd'hui plus heureux, ils vivent sans fatigues & sans inquiétudes du tribut que leur paye la dévotion aveugle de ceux qui vont visiter le Temple : c'est ainsi que la superstition fait naître l'abondance dans un pays condamné par la Nature à la stérilité. L'Egypte & les Indes se disputent à l'envie, l'honneur de lui fournir des grains, des toiles, & des volailles ; c'est avec de l'or que les Africains font leurs riches offrandes. l'Yemen se fait un devoir religieux d'y envoyer des dattes, des raisins, des bestiaux, de l'huile & du caffé.

L'Hazam (*t*) est un Temple situé au centre de la Ville, qui de tout temps a excité la vénération des Arabes, avant la naissance de Mahomet, & c'est ce qui rend si respectable cette contrée indigente.

[*t*] Pocok specimen.

Les différentes tribus y avoient leurs divinités tutélaires à qui elles offroient leur encens dans les mois consacrés aux pelerinages. Ce n'étoit dans son origine qu'une vaste enceinte fermée par un mur, pour en défendre l'entrée, & pour séparer la demeure des Dieux, des édifices habités par des hommes.

Il y a une étendue considérable renfermée par des portiques sans ornement & haut de dix-huit pieds. Le mur est d'un marbre blanc & poli en dedans & brute en dehors. Cet édifice forme un carré parfait qui a quatre-vingt toises sur chaque angle; on a élevé des minarets ou clochers, avec des balcons où le crieur public appelle le peuple aux heures marquées pour la priere du jour & de la nuit. Ces minarets sont ornés d'une quantité de lampions qu'on tient allumés pour servir de signaux aux voyageurs que la dévotion attire dans ce lieu. Chaque face de la muraille a trois portes qu'on ferme & qu'on ouvre

à des heures indiquées. Mais il y en a quatre qu'on ne ferme jamais, elles ſont ouvertes vers les quatre parties du monde, pour donner aux pelerins qui y viennent de toutes les contrées, la facilité d'y faire leurs prieres & leurs offrandes.

Omar ſucceſſeur de Mahomet, fut le premier qui l'embellit; perſuadé que Dieu paroît plus grand dans des Palais magnifiques, que dans les humbles cabanes. Un large portique dominé par de petits domes, de diſtance en diſtance, eſt ſubſtitué à l'ancien mur. Au milieu de chaque façade, on a conſtruit un réſervoir quarré, où les eaux viennent de fort loin par un Aqueduc, pour ſervir aux purifications légales, preſcrites aux Muſulmans, avant de faire leurs prieres. Ce réſervoir eſt l'ouvrage du Calife Mokader, de la race des Abaſſides.

Au milieu de cet édifice, dont les marches ſont toutes d'un marbre précieux, on en voit un ſecond

Caaba.

appellé Caaba (*u*) : on lui donne encore le nom de Beit-Altah, c'est-à-dire, maison de Dieu, parce qu'elle est principalement consacrée au culte de la divinité. La construction informe & grossiere de ce bâtiment, dépose en faveur de son antiquité. Sa hauteur est de vingt-sept coudées, sa longueur de vingt-quatre sur vingt-trois de large. La porte placée au côté oriental, est élevée de cinq pieds au-dessus du terrain, & son seuil est de niveau avec le Temple. Il est à présumer que ce fut la demeure de quelque Patriarche, à qui la superstition déféra les honneurs de l'Apothéose (*x*).

Les Mahometans sont persuadés que la Caaba est aussi ancienne que le monde. Les Arabes de tous les temps lui ont donné une origine divine, & ils l'ont révérée comme

---

[*u*) Abulfeda.
[*x*] Gollius.

l'ouvrage d'Adam. Ce pere commun des hommes, disent-ils, touché d'un sincere repentir, demanda à Dieu la permission de bâtir un édifice pareil à celui qu'il avoit vu dans le ciel, & qu'on appelloit *Beit-Almamur*, c'est-à-dire, maison de l'adoration. Dieu sensible à sa priere, lui en envoya le modele dans un nuage de lumiere, en prescrivant sur-tout d'en faire le tour par dévotion; & de se tourner de ce côté, toutes les fois qu'il lui adresseroit ses prieres, comme les Anges le pratiquoient à l'égard de l'Almamur. La mort enleva Adam avant qu'il eût élevé son pieux édifice. Seth son fils bâtit une maison de pierre & de glaise sur le modele céleste. Les eaux du déluge l'ayant détruite, elle fut rebâtie par Abraham, aidé de son fils Ismael, & l'un & l'autre furent guidés dans leur ouvrage par la révélation. On voit que cette maison a des titres pour exciter la vénération des peuples.

Origine de la Caaba.

Ce n'eſt pas le ſeul monument dont les Arabes exaltent l'antiquité. A l'angle de Sud-Eſt de la Caaba, on voit une pierre (y) enchaſſée dans un cadre d'argent : cette pierre s'appelle la main droite de Dieu. C'eſt une tradition adoptée par tous les Muſulmans, qu'elle tomba du ciel avec Adam : mais lorſque la terre fut ſouillée des crimes de ſes habitans, les Anges craignant qu'elle ne fut emportée par les eaux de l'abîme, s'en ſaiſirent, & la placerent dans les demeures divines. Abrabam eût le privilege de rendre à l'Arabie ce précieux dépot : ce fut l'Ange Gabriel qui la remit entre les mains de ce ſaint Patriarche, lorſqu'il rebâtit la Caaba ſur ſes anciens fondements.

De la pierre noire.

Cette pierre qui étoit dans l'origine plus blanche que la neige, eſt aujourd'hui ſi noire, qu'on la déſigne

[y] Ganier.

par

par cette couleur. Les Arabes (7) raportent deux raisons de cette métamorphose, & toutes deux également absurdes. C'est disent-ils, que Dieu a imprimé sur cette pierre la tache originelle que les hommes contractent en naissant. D'autres l'attribuent à l'indiscretion d'une femme qui s'en approcha dans un tems d'impureté. Il est bien plus naturel d'attribuer la noirceur de cette pierre à l'injure des temps. Des milliers d'hommes qui depuis tant de siecles s'y frottent le front, & y appliquent leur bouche l'ont, sans doute flétrie de leur soufle & en ont altéré la blancheur. La vertu particuliere de cette pierre, est de surnâger.

Les Pelerins la baisent avec un religieux respect. Les premiers Califs assujettis comme les hommes vulgaires, à toutes les cérémonies superstitieuses, humilioient leur front sur elle. Aron surnommé le juste, &

[7] Abulfar.

contemporain de Charlemagne, fut le dernier qui s'acquita de ce devoir. Peu de ses successeurs on rarement suivi son exemple ; & les Rois de Perse, les Empereurs du Mogol & de Constantinople, se sont contentés d'y envoyer leurs députés.

Pierre blanche.

Au côté du Nord on remarque une pierre blanche, où l'on dit que les cendres d'Ismael reposent. Cette pierre reçoit l'eau du Ciel qui tombe de la Caaba par le moyen d'une gargouille toute en or, & qui dans les premiers tems n'étoit que de bois. Ce prétendu sépulcre est entouré d'un demi cercle d'environ cinquante coudées.

Pierre d'Abraham

Une troisieme pierre, qui n'excite pas moins d'admiration, est placée à la station d'Abraham, où les gardes du Temple montrent l'empreinte des pieds de ce saint Patriarche. C'est une tradition, qu'au lieu d'échelle, il se servoit de cette pierre miraculeuse, qui, do-

[a] Abulfeda.

cile à sa voix s'élevoit ou s'abaissoit sans le secours d'une main étrangere. Elle est creuse, & elle sert de vase aux Pelerins pour boire de l'eau du puits de Zemzem. Ce puits fameux, situé à l'Orient de la Caaba, est couvert d'un petit bâtiment qui se termine en forme de dôme. Les Mahometans sont persuadés que cette source est la même que l'Ange découvrit à Agar, qu'un moment d'orgueil avoit rendue malheureuse, & qui, fatiguée d'une marche pénible ne trouvoit point de source pour étancher sa soif. Quelques uns pensent que le mot de Zemzem signifie en langue Egyptienne *arrête*, *arrête*, d'autres le dérivent du murmure de ses eaux, qui sont réputées sacrées. On leur attribue plusieurs vertus miraculeuses, & particulierement celle de prolonger la mémoire.

Puits de Zemzem.

La Caaba (*b*) conserve son an-

[*b*] Ganier.

cienne ſimplicité, ſans ceſſer d'être reſpectable. Les monuments élevés par les Grecs, les Romains & les Modernes, décèlent plus de génie, offrent plus de magnificence, & n'inſpirent pas autant de vénération. Les Califes Abaſſides qui firent regner le goût des arts & du luxe, voulurent embellir ce ſanctuaire qui leur paroiſſoit trop ſimple pour entretenir la dévotion du vulgaire, qui attache l'idée de grand à ce qui l'éblouit ; les Docteurs Muſulmans furent conſultés, & ils répondirent qu'il ne falloit point lui donner des ornemens que ſon fondateur avoit dédaigné, & qu'il étoit aſſez magnifique & aſſez reſpectable depuis que le Prophete l'avoit ſanctifié ; que l'argile, la pierre, & les matieres les plus viles, étant comme l'or les productions du Créateur, il les regardoit toutes du même œil : que ce ſeroit expoſer leurs ſucceſſeurs à la tentation de profaner le lieu ſaint, par l'eſpoir d'enlever des richeſſes qui pour-

roient fournir des aliments à leur ambition & à leurs débauches.

L'enceinte circulaire qui fait presque le tour de la Caaba (c) est une continuité de piliers, liés ensemble dans le bas par une petite balustrade, & dans le haut par des barres d'argent ausquelles sont suspendues des lampes qu'on allume au commencement de la nuit. Ces lampes furent données par le Calife Omar second, & celles d'or sont une offrande du Calife Amomoreum. Elle est couverte au dehors d'un riche tapis de damas noir, & d'une bande d'or que l'on change chaque année. Ce fut le Calife Almanzor qui la revêtit de cet ornement.

Les plus grands félérats y trouvent un azile assuré; & ce privilege établi dans la plus haute antiquité a, dit-on, attiré les vengeances du Ciel sur ceux qui en ont profané la sainteté. Quiconque ose-

---

[c] Reland.

roit y répandre le ſang humain ou commettre quelque violence dans ſon enceinte ſacrée, ſeroit puni comme un ſacrilége.

Tous les Orientaux ſont perſuadés que la Mecque (*d*) a été ſanctifiée dès ſon origine. Dieu a voulu, diſent-ils, qu'elle fut bâtie dans un lieu ſtérile, afin que les hommes qui devoient y venir faire leur ſacrifice, ne fuſſent point ſéduits par des objets qui attachent à la terre. Ils tirent de ſa ſtérilité même un argument pour établir ſa prééminence en diſant que l'abondance dont elle jouit eſt l'effet de la promeſſe de l'Ange faite à Agar & à ſon fils, qui reçurent l'aſſurance que Tayef leur fourniroit le néceſſaire & le ſuperflu : en effet c'eſt de cette Ville que la Mecque tire ſes ſubſiſtances.

Les préjugés fortifient ce reſpect inſpiré par la religion, parce que l'an-

(*d*) Gollius.

tique uſage eſt de ſe tourner vers cette Ville pour prier. Cette impreſſion, reçue dès l'enfance, donne une idée majeſtueuſe d'un lieu où Dieu aime à recevoir les hommages des habitants de la terre. Les Muſulmans qui s'en approchent, ſemblent ſaiſis d'une crainte reſpectueuſe, & les dévots verſent des larmes d'admiration en contemplant ce monument antique que les ravages des tems ont épargné.

On raconte bien des merveilles (*e*) pour conſtater ſa ſupériorité : on prétend que ce ſanctuaire, quoique longtems ſouillé par l'abomination de l'idolatrie, a toujours été protégé par Dieu, qui arma pour ſa défenſe des corneilles. Ces oiſeaux accablerent de pierres qu'ils tenoient dans leur bec, l'armée d'Abraham l'Ethiopien. Cette fable eſt fort accréditée, parce que l'erreur eſt aſſurée d'être reſpectée lorſqu'elle ſe montre avec les rides de

(*e*) d'Herbelot.

la vielleſſe. On ajoute (*f*) que ce fut dans ce lieu que les premiers Prophêtes & les Patriarches vinrent puiſer cette force, cette intrépidité généreuſe qui leur fit ſurmonter la crainte des ſouffrances & de la mort. On dit que les bêtes n'oſent s'approcher de ce Temple, & qu'on n'a jamais vû d'oiſeaux ſe repoſer ſur ſes toîts. Mais ce qui inſpire le plus de vénération, c'eſt l'idée où l'on eſt, qu'une milice Angélique veille ſans ceſſe à la ſûreté de la Ville & du Temple, & que c'eſt à ſa prévoyance qu'on doit attribuer l'abondance qui regne dans le lieu le plus diſgracié de la nature.

La montagne d'Arafat eſt encore un objet de la piété des crédules Muſulmans, qui croyent qu'Adam & Eve, après leur exil du Paradis terreſtre, vécurent ſéparés pendant deux cents ans, & ſe réunirent

(*f*) Reland.

ensuite sur cette montagne qu'on révéroit comme un lieu destiné à recevoir les prieres que les pécheurs touchés de repentir adressent à Dieu pour obtenir le pardon de leur chute. Les pelerins pour consacrer la mémoire de cette réunion, offrent sur cette montagne, un sacrifice pareil à celui qu'on offroit dans les premiers tems. (g) La vallée de Muna est encore un lieu sacré: c'est là que les pelerins se font raser la tête, & immolent des victimes. Les Arabes avant la naissance de Mahomet, jettoient des pierres au démon après s'être purifiés: cette coutume est encore pratiquée; mais celles qu'on jette aujourd'hui, marquent seulement le détachement de la terre. Ainsi Mahomet en conservant des pratiques superstitieuses, les annoblit, en leur donnant un autre motif.

A dix journées, & au Nord de la Meque, est Médine, autrefois Ya-

(g) Pocok.

treb, lieu réveré des Musulmans; parce que les habitants de cette Ville donnerent un azile à Mahomet persécuté dans sa patrie. Il en fit les compagnons de ses victoires, & les artisans de sa grandeur; & ce fut là qu'il reçut les honneurs de la sépulture. Elle avoit peu d'habitants du tems de Ptolomée, qui la désigne sous le nom de Jatriba. Les Arabes n'en formerent une ville qu'environ cent cinquante ans avant la naissance de Mahomet, & ils lui donnerent le nom d'Yatreb, qui fut changé en celui de Médine, à cause de son excessive population: ce dernier mot signifie en Arabe, habitation d'un peuple nombreux. Elle est située dans une plaine où les palmiers couvrent la terre de leurs rameaux. Les fruits lents dans leurs progrès, y parviennent à une heureuse maturité. Les plantes salubres y sont fort multipliées, & procurent aux malades une prompte guérison; les montagnes d'Ayr & d'Ohod produisent des dattes ex-

cellentes. L'une eſt à deux lieues de la Ville vers le Nord, & l'autre à une diſtance égale vers le Midi. Le corps de Mahomet eſt renfermé dans un magnifique tombeau, couvert d'un Dôme, au côté Oriental du grand Temple, bâti au centre de la Ville.

Les ſucceſſeurs de Mahomet en firent le Siege de leur Empire; & ils y ſont inhumés auprès de leur Prophète. Ali qui s'y étoit fait (*h*) beaucoup d'ennemis par ſon caractère impétueux, tranſporta le Siege de l'Empire dans la Caldée, & Cufa fut préférée à une Ville qui avoit été le berceau & le boullevard des Muſulmans. Cette préférence n'affoiblit point l'attachement des Médinois, pour les deſcendants de Mahomet. Jeſie teint du ſang d'Ali ne leur parut qu'un ſacrilege digne des vengeances de Dieu & des hommes, & lorſque

(*h*) Abulfeda.

tous les Musulmans ployerent sous sa domination, ils persisterent à le traiter d'usurpateur. Leur indocilité fut punie par le ravage de leur Ville, inondée du sang de ses Citoyens, l'an cinquante deux de l'Hegire.

Quelque tems après elle sortit de ses ruines par la magnificence de Valid, sixieme Calife de la race des Omiades, qui fit construire une superbe Mosquée, dans laquelle il confondit le Jardin où le Prophête avoit été inhumé. Des Docteurs payés aux dépens du trésor public, y lisent l'Alcoran sur le sépulcre révéré.

Taifa (*i*) est la troisieme Ville de cette province : c'est l'endroit de l'Arabie où l'on respire l'air le plus pur & le plus vif. Quoique situé au de-là du tropique, l'eau y gele dans le creux des rochers. Son terroir arrosé de fontaines produit

(*i*) Bochart.

d'abondantes moiſſons de grains & de fruits. Son nom, qui ſignifie tourner en rond, a donné naiſſance à bien des fables. Les Arabes crédules & amateurs du merveilleux, racontent que la pièce de terre où cette Ville eſt conſtruite, fut détachée de la Syrie & emportée par la violence des eaux du déluge, qui tournant continuellement, la tranſporterent juſqu'à l'endroit où elle eſt aujourd'hui; & pour preuve de cette opinion, ils alleguent qu'on y trouve tous les fruits que produit la Syrie. Les habitants lui donnent une autre origine, & conteſtent aux ancêtres de leurs voiſins, la gloire d'avoir jamais été poſſeſſeurs d'une terre auſſi excellente. Ils prétendent que ce fut l'Ange Gabriel qui, dans un de ſes voyages, détacha des environs de Saana capitale de l'Yemen, un jardin délicieux dont il fit préſent à leurs ancêtres, qui ſeuls étoient dignes de poſſéder un ſi précieux tréſor. Le nom de Taifa lui fut donné parce que l'Ange

fesant le tour de la Caaba la tenoit dans sa main : avant ce tems elle s'appeloit Vagi du nom de son fondateur. Les Turcs nomment cette terre chérie, la région d'Al-Abbas, parce que cet oncle de Mahomet y fixa longtems son séjour.

Sur la côte de la mer rouge est Yambo, que l'on croit être l'Yambia de Ptolomée, son territoire est couvert de palmiers. Les eaux y sont excellentes. C'est un bienfait que la nature refuse à la plupart des contrées voisines de la Zone torride, où la terre remplie de sels communique aux eaux son amertume.

Tehamar (*k*) est une petite province qui emprunte son nom des chaleurs brûlantes qu'on y respire : son terroir est aride & sabloneux. Ses Villes quoique de la plus haute antiquité, paroissent avoit été inconnues aux Grecs & aux Romains.

(k) Gollius.

La province de Naid qui signifie pays élevé, est située entre les provinces d'Yaman, d'Yamana, & d'Hegias; l'Irak la borne à l'Orient.

La province d'Yamana est aussi appellée Arud, à cause de sa situation oblique. Elle tire son nom de sa capitale qui anciennement s'appelloit Jau; mais elle perdit ce nom pour honorer la mémoire d'Yamana niece de Tam, qui gouverna cette province avec beaucoup de prudence. Cette Princesse avoit une vue si perçante, qu'elle est passée en proverbe parmi les Arabes. Cette province fut la résidence du faux Prophète Moseilama, compétiteur de Mahomet. Abu-Bekre indigné qu'un mortel eût osé s'ériger en rival de son maître, marcha contre lui, Moseilama fut vaincu, & sa défaite démontra qu'il n'avoit pas sû lire dans l'avenir.

Les anciens géographes (*l*) font

(*l*) Idem.

mention de plusieurs Isles, tant dans le Golfe Persique, que dans le Golfe Arabique; les plus considérables sont, Œnus, Timagène, & Zigena. L'Isle Socrate dont Ptolomé fait mention, paroît la même que la Socrata des modernes; du-moins la conformité des noms semble en montrer l'identité.

Je ne puis passer sous silence deux montagnes, dont une nommée Thaur, offre une caverne fort révérée des Musulmans, parce qu'elle servit de retraite à Mahomet & à son beau pere Abu-Bekre poursuivis par leurs concitoyens. On a élevé sur l'autre appellée Kara, une citadelle où les Cherifs ou Chefs de la nation font leur résidence; on y voit aussi la caverne où Mahomet se retiroit pour y arranger son systême de religion. Ces montagnes arides, & couvertes de broussailles, sont hérissées de rochers brûlans, qui réfléchissent la chaleur sur Médine.

CHAPITRE II.

Des Anciennes Tribus de l'Arabie. Caractère de ſes habitants.

LEs Habitants de l'Arabie furent pendant longtems diſtingués en deux claſſes : les plus anciens, fiers de leur origine, dédaignoient de ſe confondre avec les modernes, qu'on déſignoit par le nom de Moſt-Arabes (*m*), c'eſt-à-dire, nés de race étrangere. Ceux qui habitoient les bords de l'Euphrate & du Golfe Perſique, ſe diſoient deſcendus de Chus, petit fils de Noé. Les habitants des rivages de la mer rouge, & des provinces méridionales, feſoient remonter leur origine à Joctan, autre petit fils de Noé. Tels étoient ceux qui ſe glorifioient du titre de vrais Arabes.

(*m*) Abulfarage.

Les habitants de l'Arabie-Pétrée sont sortis d'Ismael, premier né d'Abraham. Quoique leur race fut étrangere, ils jouissoient de la plus haute considération ; ce Patriarche a toujours été regardé comme le pere des vrais croyants & l'ami particulier de Dieu. Il est difficile de comprendre comment des peuples d'une même contrée, & assujettis par la nature à un même régime, ont pû subsister pendant tant de siècles sans se confondre, sur-tout dans des tems où il n'y avoit point de noms de famille.

Je vais donner une légere idée des anciennes tribus. Rapporter ce qui a été cru touchant cette ténébreuse antiquité c'est substituer la fable à l'histoire.

La tribu (*n*) d'Ad empruntoit son nom du fils d'Us, arriere petit fils de Noé, dont la postérité multiplia prodigieusement dans la pro-

---

[*n*) Abulfeda.

vince d'Hadramant. S'hédat dont l'histoire n'est qu'un tissu de fables, est représenté comme un grand conquerant. Comme si dans des temps si voisins du déluge, il y eût eu de nombreuses nations à subjuguer. A quoi auroient servi les conquêtes, puisque la terre étoit un héritage commun, & que nul champ n'avoit un possesseur privilégié? Son frere (o), qui fut son successeur, éleva un superbe Palais, & fit un Jardin délicieux sur le modèle du Paradis terrestre, qu'il appella Iren, du nom de son bisayeul. Un jour étant allé avec une suite nombreuse, jouir du plaisir de contempler ce lieu charmant, il fut frappé de la foudre avec tous ceux qui l'accompagnoient. Les dévots sont persuadés que ce jardin quoi qu'invisible subsiste encore aujourd'hui, & qu'il a été conservé comme un monument des ven-

(o) d'Herbelot.

geances divines sur son sacrilége Auteur, qui avoit eu la témérité d'imiter l'ouvrage du Créateur, dont il vouloit partager les adorations.

Après sa mort, le Royaume fut gouverné par des Rois, dont l'histoire n'offre que des mensonges effrontés, & des fables révoltantes. L'exces de leur absurdité, est ce qui les accrédite dans l'esprit des Arabes, qui ne reconnoissent le caractère divin, que dans ce qui scandalise la raison. Les Adites (*p*) se sont plongés dans la superstition, le Prophete Hud, que les Orienteaux confondent avec Eber, leur fut envoyé pour les ramener à la pureté du culte primitif. Ils furent rebelles à sa voix, & leur indocilité alluma la colere céleste. Dieu (*q*) déchaîna un vent suffocant, qui, soufflant pendant sept jours & sept nuits

(*p*) Procope.
(*q*) Damesure.

leur ôta la respiration. La plus grande partie de la nation fut détruite, & il n'y eut que quelques hommes privilégiés qui ne furent point enveloppés dans cette condamnation parce qu'ils n'avoient point participé aux abominations de l'idolâtrie.

On raconte (r) que trois ans avant leur destruction leurs champs furent frappés de stérilité & que pour faire cesser ce fléau, soixante & dix des principaux Citoyens furent en pelerinage à la Meque. A peine furent ils arrivés dans la Ville sainte qu'ils apperçurent dans l'air, trois nuages, l'un blanc, l'autre rouge, & le troisieme noir. Une voix leur cria du haut du Ciel qu'ils eussent à choisir celui qui leur convenoit le mieux. Ils demanderent le noir qu'ils croyoient être chargé de pluie. Mais il se trouva qu'il renfermoit la foudre dont les

---

[r] Abulfeda.

carreaux les réduisirent en poussiere. Ceux qui survécurent à ce désastre formerent une Tribu qui fut appellée la derniere Ad & tous dans la suite furent changés en singes.

Hud après avoir prêché sans fruit se retira dans la province d'Hadramant, où l'on montre encore aujourd'hui son sépulcre. Ces fables semblent avilir la dignité de l'histoire, mais elles nous développent la crédulité des Arabes dont il faut manifester le penchant pour le merveilleux pour être en état d'apprécier les obstacles que Mahomet trouva dans son Apostolat & surtout les préjugés populaires qu'il eut à combattre.

Tribu de Thamul

La Tribu de Thamul (*f*) descendoit de Thamud petit fils d'Aram. Les Thamudistes déserteurs du culte de leurs Peres tomberent dans les plus avilissantes erreurs & prostituerent leur encens aux plus

(*f*) Elmacin.

grossieres idoles. Le Prophète Saleh fut envoyé vers eux pour les faire rentrer dans le sentier de la vérité; quelques uns reconnurent leurs égaremens, mais le plus grand nombre opiniâtre dans ses préjugés exigea pour preuve de sa mission, qu'il fit sortir du creux d'un rocher une chamelle pleine. Le Prophète (t) accepte le défi, à sa voix le rocher obéissant s'entrouvre, & aussitôt il en sort un animal qui met bas un chameau déja sevré: ce miracle qui auroit du subjuger l'incrédulité la plus opiniâtre ne fit qu'exciter leur indignation; ils couperent les jarrets au jeune chameau & tuerent la mere.

Cet attentat sacrilège ne resta point impuni, un tremblement de terre engloutit dans son sein ce peuple profanateur. L'air retentit d'un bruit mugissant, & l'Ange Gabriel avec une voix de ton-

---

[t] Idem.

nerre prononça cet Arrêt terrible *mourez tous*. Jonda Prince des Thamudistes & quelques uns de ses sujets avaient cru au Prophète & pour récompense de leur foi ils survécurent à la ruine de leurs concitoyens.

Cette Tribu extrêmement affoiblie (*u*) alla mandier un azile dans l'Yeman, d'où étant chassée par Hamyar fils de Saba elle fixa sa demeure dans la Province d'Hegiaz; les maisons qu'ils y bâtirent sont d'une grandeur ordinaire, on les montre encore aujourd'hui, c'est un monument qui dépose contre les commentateurs de l'Alcoran, qui sur la foi de leurs rêves assurent que les Thamudistes étoient une race de géans monstrueux, dont les plus grands avoient cent coudées de hauteur & les plus petits cinquante: il paroit que cette Tribu est désignée par le nom de

[*u*] Abulfeda.

Thamuden dans Ptomolé, Pline, & Diodore de Sicile.

Les Tribus (*x*) de Tſam & de Jadis furent mêlées enſemble, juſqu'à ce qu'un certain Tyran impudique, fit défenſe aux filles de la Tribu, de ſe marier avant qu'il eut cueilli la fleur de leur virginité. Les Jadiſiens indignés de cet attentat contre l'honnêteté publique inviterent à un grand feſtin, ce Prince, avec tous ſes principaux Officiers, & les firent tous périr par l'épée. Ceux qui échapperent au carnage implorerent l'aſſiſtance d'Hiaman qui tira une cruelle vengeance de ce meurtre. On n'a que des traditions incertaines, ſur ces deux Tribus, & quand les Arabes révoquent un fait en doute, ils diſent en proverbe c'eſt une hiſtoire de Tſam.

Tribus de Tſam & de Jadis.

La Tribu de Joram tiroit ſon nom d'un Patriarche, qui vécut

[x] Abulfeda.

avant le déluge & qui fut un des quatre-vingt, qui, ſuivant une Tradition Mahométane furent ſauvés avec Noé du naufrage commun.

Les Auteurs Orientaux (y) aſſurent qu'Amalec qui donna ſon nom à une Tribu, étoit petit fils d'Eſau, d'autres le diſent petit fils de Cham. Cette Tribu fut gouvernée par Valid qui le premier prit le nom de Pharaon : ils le font Conquérant de l'Egypte ; & paroiſſent confondre les Amalécites avec les Bergers Phéniciens de Manethon : après avoir été les Maîtres de l'Egypte, ils en furent chaſſés par les anciens habitans, & enfin, ils furent exterminés par les Iſraélites.

Les autres Tribus ne nous ſont connues que par leur deſtruction. Les deſcendans de Chus formerent des établiſſemens dans cette partie de l'Arabie pétrée qui confine à l'Egypte. Pluſieurs de ſes enfants

(y) Pocok.

se répandirent dans l'Arabie heureuse ; ainsi ces deux contrées n'eurent pour premiers habitants qu'une seule & même famille qui se divisa en différentes Tribus qui regarderent Ismael & ses enfans, comme des étrangers, parce qu'étant Hébreux d'origine, ils n'acquirent le privilege de Citoyens de l'Arabie, que par le Mariage d'Ismael, avec une fille de la Tribu des Jorhamites, dont il adopta les mœurs & le langage.

Il est à propos de donner une idée, des différents peuples qui figuroient dans l'Arabie, dans le tems que Mahomet s'érigea en législateur.

Adramites.

Les Adramites (z) descendus d'un fils de Joctan formoient une Tribu considérable dans une province connue aujourd'hui, sous le nom d'Hadraman, leur Capitale s'appelloit Sabota : ils avoient le

[z] Spanemen Job. Hist.

Port de Canne, à l'extrémité méridionale de l'Arabie heureuse, & y avoient plusieurs autres Villes, dont la plus considérable étoit Shiban, située sur un rocher, & défendue par une Citadelle : les autres dont Ptolomée fait mention, n'étoient que de simples bourgades où l'on ne trouvoit que de viles cabanes.

Géréens, Maranites.

Les Géréens (*a*) ou Miniens semblent avoir été plutot deux Tribus que deux Nations particulières. Leur Capitale étoit Carna, dans le pays des Sabéens, ils fesoient, comme eux, un grand commerce d'encens, & de parfums. Leurs mœurs & leurs usages avoient une grande conformité, ce qui semble indiquer qu'ils avoient une origine commune. Les Maranites (*b*) étoient leurs voisins. On ne peut déterminer avec précision quelles étoient leurs limites : il est probable que

---

[*a*] Bochart phaleg. 5. 2.
[*b*] Ptolomée M. Arab.

la Marade de Ptolomée étoit leur Ville Capitale.

Les Catabuniens sont représentés comme une Nation puissante. Il paroît qu'ils avoient des Villes considérables puisque l'on comptoit dans Tamna & Niager soixante & cinq Temples. On présume que la premiere tiroit son nom de Thema fils d'Ismael, qui sans doute avoit formé des établissements dans cette Contrée.

Ascites.

Les Ascites (*c*) composoient une Tribu nombreuse qui s'étoit répandue dans les Provinces d'Oman & de Mara, ils occupoient encore une grande étendue de pays aux environs du promontoire Syagrus (*d*) appellé par les Modernes le Cap Ras-al-ghal.

Homérites.

La Tribu des Homérites (*e*) étoit riche & nombreuse, long-temps avant la naissance de Mahomet : les

[*c*] Idem, ibidem.
(*d*) Pline.
(*e*) Ptolomée.

Auteurs Orientaux les confondent quelquefois avec les Sabéens qu'on appelloit aussi Haiarites du nom d'Hamyar fils de Saba dont ils étoient descendus. Ptolomée fait mention d'un peuple particulier nommé Saphorite, mais il paroit que c'étoit une Tribu des Homérites puisque Sapher leur Capitale étoit située dans le pays de ces derniers.

Homérites.

Sarrasins

Les Sarrasins (*f*) autrement Arracini, avoient pour Capitale la Ville connue aujourd'hui sous le nom de Nagran : il paroit par les expéditions de Trajan & de Sévère, que les Orientaux les désignoient souvent par le nom d'Agaréniens, & d'Hagarenes, soit d'après les qualités du pays qu'ils habitoient, soit d'après Agar mere d'Ismael. Dioscorides a été le premier qui ait mis la lettre S. à la tête de leur nom.

(*f*) Bochart.

Sabéens.

Les Sabéens se disoient descendus de Saba dont le nom désigne celui qui mène en captivité, parce-qu'il fut le premier, qui, abusant de la victoire, réduisit les peuples vaincus à l'esclavage : ils occupoient un territoire considérable dans la partie méridionale de l'Arabie, & c'étoit la Nation qui passoit pour être la plus opulente du Monde. Des fruits excellens que la terre enfante sans culture, fournissoient à tous leurs besoins. Des forèts d'arbustes odoriférans portoient le sécours de leur ombre contre les rayons brûlans du Soleil ; des paturages toujours verds nourrissoient de nombreux troupeaux qui n'exigeoient que le soin de les défendre contre la voracité des bêtes farouches. Les productions de leur sol, & les fruits de leur industrie, leur attiroient tout l'or de l'étranger & sans être navigateurs ils voyoient aborder dans leurs ports les vaisseaux de toutes les Nations.

Je n'entrerai point dans un ennuyeux détail, des différentes familles qui ſous le nom de Tribus formoient des Tribus indépendantes. Il paroit que c'étoit à la Mèque que les plus diſtinguées réſidoient : la Tribu des Koreishites y tenoient le premier rang, & Mahomet en releva encore la funeſte ſplendeur : j'en parlerai plus au long dans la généalogie de ce faux Prophète.

Au temps de Mahomet la plûpart des Villes de l'Arabie étoient peuplées de Juifs qui pour ſe ſouſtraire aux vengeances des Romains y multiplierent ſi fort, que leur nombre & leurs richeſſes oppoſerent de grands obſtacles au progrès du Prophète qui crut ne pouvoir établir ſa grandeur que ſur leur ruine. Le gout des Arabes, pour l'indépendance leur feſoit préférer le ſilence des déſerts & des montagnes au ſéjour des Villes ou une police néceſſaire exige une ſubordination

d'où dépend la Tranquillité publique.

Il eſt naturel de penſer que les Tribus ſe mêlerent, puiſque toutes ſe glorifièrent d'être deſcendues d'Abraham. La Nation ſubſiſta pendant pluſieurs ſiècles, ſans porter la lumiere dans les généalogies. Adnam un des ancêtres de Mahomet fut celui qui établit la certitude des filiations, en preſcrivant à chaque famille d'avoir des Annales domeſtiques pour ſervir de titre à ſa poſtérité; au reſte l'Arabie ne renfermant que peu d'habitants, & entretenant peu de relations avec les Nations étrangères dont elle étoit ſéparée par des déſerts, il étoit beaucoup plus facile de démêler la chaîne des générations que chez les peuples expoſés aux invaſions. La coutume de ne point contracter d'alliance dans une autre Tribu que la ſienne étoit commune à pluſieurs Nations de l'orient; les Juifs n'ont dérogé

à cet usage que depuis leur disperſion ; parce qu'ils ont été contrains de ſe conformer aux mœurs des peuples qui leur ont donné un azile.



CHAPITRE III.

Des productions de l'Arabie.

VOICI la description qu'Herodote (*g*) nous a donné de cette vaste presqu'isle.

« L'Arabie est la derniere ré» gion qui soit habitée (*h*) & elle » est la seule qui donne l'encens, » la mirthe, la casse, la canelle » & le lai-d'anon, productions que » les habitants se procurent avec » assez de facilité, si l'on excepte » la Mirhe. Quand ils veulent re» ceuillir l'encens, ils brûlent sous » l'arbre qui le porte, une espèce » de gomme appellée Hirax que » les Phéniciens apportent en Grèce

(*g*) Herodote l. 3.

(*h*) Cette Description renferme plusieurs erreurs Géographiques & d'Histoire Naturelle.

» & par ce moyen ils chaſſent
» de l'arbre de petits ſerpens qui y
» ſont attachés, & qui en défen-
» dent les approches : les Arabes
» ont heureuſement découvert que
» la fumée de l'Hirax leur eſt in-
» ſupportable : ces ſerpens qui ſont
» de diverſes couleurs, & dont
» l'eſpèce eſt petite mais fort nom-
» breuſe ſont les mêmes qui vo-
» lent par troupes & qui ravagent
» l'Égypte. Les Arabes aſſurent
» que leur pays en feroit couvert &
» dévaſté, s'il n'arrivoit lors de la
» conception de cet amphibie, le
» même accident qui arrive à la
» conception des vipères. La ſageſſe
» Divine a voulu que les animaux
» foibles & deſtinés à ſervir d'ali-
» ment, ſurpaſſaſſent en fécondité
» ceux qui, forts & vigoureux pour-
» roient en annéantir l'eſpèce ; ainſi
» le lièvre foible & timide, qui
» trouve dans l'homme, les oiſeaux
» & les bêtes féroces des ennemis
» toujours armés, eſt ſi fécond que
» de tous les animaux ſa femelle

» est la seule qui conçoive encore
» lorsqu'elle est pleine. Elle porte en
» même temps, des petits déja revê-
» tus de poils, d'autres encore tous
» nuds & d'autres enfin qui ne sont
» qu'a demi formés. Mais la Lione
» vigoureuse & terrible ne porte
» qu'une seule fois dans toute sa
» vie. L'animal Roi fait l'essai de ses
» forces dans le ventre de sa mere;
» dès qu'il peut remuer, il déchire
» ce qui a servi à le recevoir,
» & à lui donner sa forme jusqu'à-
» ce qu'enfin il l'ait tout détruit en
» naissant & n'ait rien laissé d'en-
» tier que lui.

» Si les vipères, & les serpens
» multiplioient comme d'autres ani-
» maux, cette région n'auroit point
» d'autres habitants. Mais dès que
» l'amour leur fait sentir son éguil-
» lon, le mâle s'élance sur la femelle
» qui dans l'instant même du plai-
» sir, lui saisit la tête, la serre en-
» tre ses dents, & ne la quitte qu'a-
» près l'avoir arrachée. Ainsi pé-
» rit le mâle de la vipère, qui elle

» même reçoit bientôt la punition
» de son crime : ses petits, lors-
» qu'ils sont prêts à sortir, lui
» rongent le ventre & la tuent pour
» se faire un passage, & vangent
» ainsi la mort de leur pere.

» Les autres serpens qui ne font
» que ramper, & qui ne sont pas
» nuisibles aux hommes, font des
» œufs d'où sort un essain nom-
» breux de petits. Au reste on trou-
» ve des vipères dans toutes les
» Contrées du Monde ; mais ce
» n'est qu'en Arabie qu'on voit
» des serpens volans.

» La maniere dont les Arabes
» recueillent la canelle est une espèce
» de stratagême de guerre : elle
» croît dans un marais couvert de
» bêtes volantes qui ressemblent à
» des chauves souris. Ces bêtes
» poussent des cris aigus, & s'élan-
» cent sur les hommes dont elles
» triompheroient s'ils n'avoient la
» précaution de se couvrir de
» peaux. L'impuissance où elles se
» trouvent de leur porter aucune

» atteinte, fait qu'elles ſe retirent &
» laiſſent la liberté de faire la moi-
» ſon de la caſte.

» La récolte de la canelle a
» quelque choſe de plus merveil-
» leux ; ils ignorent dans quelle
» lieu & comment elle ſe forme.
» Quelques uns rapportent qu'elle
» croît dans le pays où Bacchus
» prit naiſſance, d'où des oiſeaux
» grands & vigoureux en enlevè-
» rent des bâtons pour conſtruire
» leur nids ſur des montagnes in-
» naceſſibles aux hommes. Les
» Arabes uſent de ſtratagêmes pour
» s'en emparer ſans danger, ils cou-
» pent de gros morceaux de chair
» crue, de cheval, ou de chameau
» qu'ils portent auprès des arbres
» où ces oiſeaux font leur ponte ;
» ils ſe retirent enſuite à quelque
» diſtance, pour n'être point apper-
» çus, alors l'oiſeau vorace fond
» ſur ſa proye & briſe ſon aire qui
» ne peut ſupporter un ſi grand poids;
» c'eſt ainſi que les habitants recueil-
» lent la canelle qu'ils tranſportent

» dans les autres pays. Le lai-danon
» a cela de particulier qu'il flatte
» l'odorat quoiqu'il ſe forme dans un
» endroit qui exhale une odeur re-
» butante. Il reſſemble à du bois
» pourri & ſe trouve dans la barbe
» du bouc ; il eſt d'un grand uſage
» dans la compoſition des parfums.
» On reſpire dans toute l'Arabie une
» odeur délicieuſe. On trouve enco-
» re deux ſortes de moutons qu'on
» ne voit point partout ailleurs &
» les deux eſpèces ſont également
» dignes d'admiration. Les uns ont
» la queue longue de trois coudées
» qui les embarraſſe en marchant ;
» mais comme tous les bergers ſont
» adroits dans le charronage, ils fa-
» briquent de petits chariots, dans
» leſquels ils renferment cette queue
» incommode ; les moutons les traî-
» nent avec eux. Les autres ont la
» queue large d'une coudée.

» C'eſt dans l'Arabie que naiſſent
» les dattes les plus délicieuſes, le
» caffé le plus délicat & les parfums
» les plus recherchés On en tire en-

» core beaucoup d'ébene & d'y-
» voire. Les hommes en général, y
» sont beaux & bien faits. Ils vivent
» longtems sans être assujettis aux in-
» firmités qui affligent les peuples
» énervés par le luxe & la molesse.

Telle est l'idée défectueuse que les Anciens s'étoient formées de l'Arabie où peu avoient pénétré. Des voyageurs philosophes nous ont appris à mieux connoître ces peuples, longtemps ignorés. L'étendue de cette vaste région varioit ses productions. Chaque contrée avoit des richesses particulieres qui la distinguoient de ses voisins ; delà ces tableaux si différens dont les uns nous la réprésentent comme une terre aride & desséchée & les autres comme la source de l'abondance. On sçait en général, que le pais surchargé de bétail en fournissoit à ses voisins, que l'or y étoit commun, qu'on y donnoit le double du poids de ce métal pour du fer, le triple pour du cuivre & dix fois pour de l'argent.

C'étoit (*i*) dans les contrées méridionales qu'on en trouvoit les sources précieuses ; en ouvrant la terre, on en tiroit des morceaux d'or pur, aussi gros que des noyaux d'olives, & quelquefois de la grosseur d'une noix. Tant de richesses ne paroitront point exagérées si l'on fait attention, que les lits, les tables, les sièges, & tous les autres meubles, étoient d'or, ou d'argent. Le pays habité par les Débéens étoit arrosé par une riviere parsemée de tant de grains d'or, que toute la superficie, sembloit être de ce métal. La couleur de cet or étoit si éblouissante, que les pierres precieuses qu'on y enchassoit, en recevoient un nouvel éclat.

Moyse, qui pendant tant d'années avoit parcourru & habité cette vaste région, exalte la beauté de ses pierreries, & la pureré de son

(*i*) Hérodote l. 2.

or. Ezéchiel (K) nous apprend qu'on en faisoit un grand trafic avec les Tyriens,& c'étoit là que les Mages avoient puisé le tribut qu'ils déposerent sur le berçeau de notre divin Rédempteur.

Le pays d'Orude produisoit beaucoup de poudre d'or. C'étoit sur ses rivages qu'on pêchoit les perles que l'étranger venoit y chercher. Ces richesses de la nature, devenoient inutiles aux habitants, qui préféroient une indigence paresseuse au luxe & aux délices, qu'il eut falu acheter par une activité fatigante.

Si les sources des richesses, ouvertes dans cette région, sont aujourd'hui taries, ce n'est pas un titre pour en contester la réalité. Le témoignage des Anciens, qui ont vû, doit l'emporter sur des raisonnemens, qui n'ont d'autre appuy que la comparaison du présent, avec le passé. Cette région, riche des produc-

(k) Ezechiel.

tions des autres climats, renfermoit dans son sein, les richesses naturelles, & d'opinion. La nature indulgente n'exigeoit point le travail du cultivateur pour prodiguer ses bienfaits. Et la modération de ce peuple, fut la source la plus abondante de ses richesses.

Quelques contrées de l'Arabie, dans les premiers temps, furent le centre du commerce des Nations. C'étoit là que les peuples de l'Inde se déchargeoient du produit de leurs productions. Les Egyptiens industrieux alloient les y chercher, pour les transporter ensuite, chez différens peuples de l'Occident. La nature avoit favorisé l'Arabie de plusieurs ports surs & commodes, sur les Golfes Arabiques & Persiques, dont le plus fréquenté étoit celui d'Eden, qui, en Hébreux signifie délices. C'étoit là qu'abordoient les vaisseaux d'Éthiopie, de la Perse, de l'Inde, de la Phénicie, de la Mésopotamie, & du Pont-Euxin. Le port d'Azot étoit

ouvert à tous les vaisseaux de la Méditerranée, & le détroit de Babel-Mandel, facilitoit le commerce avec tous les peuples du Midi.

Les Arabes ignorerent pendant longtemps, les avantages de leur position, & le prix des productions de leur sol, puisqu'Homere ne fait aucune mention d'eux, dans l'énumération qu'il donne des Nations commerçantes. Mais dès qu'ils eurent découvert les sources fécondes qui pouvoient les enrichir, leur industrie fit bientôt germer dans leur sein, l'or des Nations. Ils établirent des foires, où le commerce se fit par échange, & tandis qu'ils restoient tranquilles & sédentaires auprès de leurs foyers, les peuples les plus éloignés, séduits par l'avidité du gain, traversoient les mers, & venoient leur apporter des méteaux, des pierreries, & les effets les plus précieux, en échange de quelques productions dédaignées de leurs possesseurs, qui en étoient

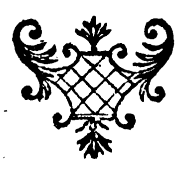
ſurchargés. Des gains multipliés animerent l'induſtrie. Des Tribus entieres ſe conſacrerent au négoce, qui fut anobli par l'exemple des premiers citoyens : & le préjugé dont nous avons hérité des Goths, des Vandales, & de nos ancêtres barbares, n'attacha point une idée d'abjection, à une profeſſion qui fait naître les proſpérités de l'État & des particuliers. Les enfans furent obligés de ſe conſacrer à la profeſſion exercée par leurs peres ; & ce fut des Égyptiens, leurs voiſins, qu'ils emprunterent cette coutume, qui a ſes avantages & ſes abus.

Il ne faut pas croire que ce goût pour le commecre, convienne à tous les peuples de l'Arabie. Les habitans du déſert, ont dans tous les tems, dédaigné l'Agriculture & le commerce. C'eſt les armes à la main, & non avec le foc, qu'ils ſe ſont procurés des ſubſiſtances.

Ce peuple eſt le ſeul qui ait été, tout-à-la fois, brigand & com-

merçant. Tandis que les uns mettoient dans les affaires, cette simplicité & cette candeur, qui en préparent le succès par la confiance qu'elles inspirent, d'autres vivoient du fruit de leurs rapines, enlevoient des caravannes, pilloient indistinctement l'étranger & le citoyen. Ce vice qui datte de la plus haute antiquité, s'est perpétué dans leurs descendans. Les mers étoient couvertes de leurs corsaires, qui troubloient la navigation. Les Ptolomées maîtres de l'Égypte, se virent souvent dans la nécessité d'équiper de nombreuses flottes, pour réprimer leurs pirateries. Leurs descendans conquerans de l'Affrique, y ont portés les vices de leurs Peres. C'est de Maroc, de Tunis, & d'Alger, dont ils sont les maîtres, qu'on les voit sortir, pour porter la désolation parmi toutes les Nations commerçantes de l'Europe, & ces brigands guerriers, sous le nom honorable de présens, exigent d'oné-

reux tribus des plûs grandes Puiſſances, qui, toutes devroient conſpirer pour les exterminer. Comment un peuple tranſplanté dans un autre climat, a-t-il pu y conſerver les traits, & le caractere de ſes ancêtres?



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Caractère, Mœurs, & Usages des Anciens Arabes.

L'Arabie étoit habitée par différentes tribus ou différens peuples, dont chacun avoit ses chefs, son culte, & ses usages particuliers; ainsi il est difficile d'en donner une idée qui convienne à tous. Il est vrai, & que malgré cette différence, il est facile de reconnoître, à certains traits, qu'ils ne forment qu'une seule & même famille, & en changeant de climats, ils ont conservé le fond de leur caractère primitif, qui, quoi qu'altéré par le mélange des nations, & par la diversité des besoins, n'est jamais effacé.

Les Arabes, en général, sont forts & robustes. On n'y connoît point ce fléau de maladies qui frappe & dépeuple les autres ré-

gions. Infatigables & ſobres, ils préviennent tous les maux qui ſont les ſuites de l'intempérance. Endurcis au travail dès l'enfance, leur vie active prolonge leur vigueur jusqu'à une extrême vieilleſſe, & ils meurent ſans avoir éprouvé les foibleſſes & l'inertie de la caducité. L'air pur qu'ils reſpirent, la chaleur brulante du climat, l'abondance du néceſſaire, la privation du ſuperflu, ſont les principes d'une ſanté qui influe ſur l'égalité de leur caractère.

Ils ſont graves & mélancoliques ſans être chagrins ni capricieux. Simples dans leurs mœurs, leur orgueil n'eſt qu'une fierté décente qui eſt dans le ſentiment, & jamais dans les procédés. Leur tempérament ſec & bilieux, eſt ſans doute le principe de cette indifférence dédaigneuſe, qui eſt le témoignage équivoque de l'averſion & de la froideur. Il ſeroit plus naturel d'attribuer ce caractère à la vie ſolitaire, qui leur fait trou ver en eux

mêmes toutes leurs ressources. Ce n'est point des habitans des déserts qu'on doit attendre ces dehors affectueux qui flattent & trompent les hommes sans les rendre plus heureux. Je dis même qu'on ne doit pas en esperer beaucoup d'humanité; parce que celui qui a peu de besoins, est sans sensibilité pour ceux des autres. Accoutumé à réunir toutes ses idées sur lui-même, il se réserve toute son estime & son imagination, qui ne peut rien comparer lui exagere ce qu'il vaut.

Les Arabes Scenites (l) étoient gouvernés par des Emirs, comme les Bedouins le sont aujourd'hui. Ils n'avoient d'autres maisons que leurs tentes, qu'ils traînoient sur de longs chariots, & qui formoient des bourgades ambulantes, dont la police étoit confiée au chef d la famille la plus distinguée. Plu-

(l) Pocock.

ſieurs villages étoient ſubordonnés aux Emirs, qui, à leur tour recevoient des ordres d'un grand Emir, qui, ſans avoir un pouvoir abſolu, préſidoit aux aſſemblées de la Nation. Ce peuple ennemi de la ſervitude, ne le conſidéroit que comme un Magiſtrat dépoſitaire de l'autorité, pour veiller à la police, & non comme un maitre qui pouvoit donner ſes volontés pour loix. Quelquefois pluſieurs tribus ſe réuniſſent pour exercer avec plus d'impunité leurs brigandages, ou pour réprimer les incurſions ſur les habitans des frontieres.

Les Arabes qui habitoient les Villes & les Bourgades, étoient gouvernés comme les Bedouins c'eſt-à-dire, que chaque canton avoit ſon chef, qui, magiſtrat & guerrier, veilloit pour entretenir l'ordre & repouſſer les attaques de l'ennemi. Le droit de regner n'étoit point héréditaire. Le premier enfant né dans une des familles nobles, après l'avenement

du Roi au Trône, étoit reconnu pour héritier présomptif de la couronne : aussitôt qu'un Prince étoit proclamé, on faisoit une liste des femmes les plus distinguées, qui se trouvoient enceintes. Dès ce moment, on veilloit avec le plus grand soin à leur conservation, & l'on avoit pour elles, les égards dus à celle qui devoit mettre au monde le Souverain de la Nation. L'enfant qui naissoit le premier, recevoit une éducation conforme à ses destinées futures.

Les Rois d'Hyemar (*m*) avoient une espèce de domination sur les autres souverains ; on leur donnoit le titre de Tobba, comme on déféroit celui de César aux Empereurs Romains, & celui des Caliphes aux successeurs de Mahomet. Les Arabes en l'abordant usoient de cette formulle : *grand Roi*

(*m*) Abulfarage

Dieu veuille t'être propice. Ce chef comptable de ſon adminiſtration, étoit cité au tribunal du peuple aſſemblé, qui, après un ſévere examen prononçoit ſon éloge, ou le flétriſſoit par la cenſure.

Chaque tribu avoit ſes uſages pour élire ſes chefs. Dès que le Souverain des Sabéens avoit pris les rènes du Gouvernement, il ne lui étoit plus permis de ſortir de ſon Palais, parce qu'on ſuppoſoit qu'il y étoit aſſez occupé du ſoin de regler les affaires publiques; & s'il oſoit enfreindre cette loi, ſes ſujets en vertu de la capitulation, étoient autoriſés à le lapider. Quoique tous lui duſſent une obéiſſance abſolue, tous devenoient ſes Juges inexorables lorſqu'il attentoit à la pudeur des loix, qui en effet n'étoient que des uſages.

Les Nabathéens(*n*)obligeoient leur Roi, ou plutôt leur chef, à rendre

(*n*) Abulfeda.

compte de ſa conduite devant l'aſſemblée de leur tribu, où il étoit dégradé & puni, lorſqu'il étoit convaincu d'avoir abuſé de ſon pouvoir.

Il eſt extraordinaire que des hordes errantes & vagabondes ayent pû ſubſiſter ſi longtemps, au milieu des nations interreſſées à les exterminer. Mais ces peuples brigands avoient creuſé des puits, qu'eux ſeuls connoiſſoient. Quiconque auroit oſé les pourſuivre, ſe ſeroit expoſé à mourir de ſoif, de faim, & de fatigue.

Le brigandage n'étoit point pour eux un opprobre; ils juſtifioient (o) leur genre de vie, par le privilege accordé à leur Patriarche Iſmael qui, banni de la maiſon paternelle, reçut pour patrimoine, les plaines & les déſerts, avec la permiſſion de s'approprier toutes leurs

(o) Elmaem.

productions. C'étoit par cet exemple qu'ils se croyoient autorisés à enlever, par force ou par adresse, tout ce qui appartenoit à la postérité d'Isaac & aux autres nations, comme l'héritage donné à leur pere commun. Ainsi loin de rougir de leurs larcins, ils s'en glorifient comme d'une conquête qui atteste leur courage. Tout ce qu'on qualifie de vol chez les autres nations, passe chez eux pour un gain, ou une restitution; & ce vice étoit d'autant plus répréhensible, que dans plusieurs contrées, le sol donnoit deux moissons par an, comme chez les Indiens & les Ethiopiens.

Quelques uns prétendent que ce goût pour le brigandage leur avoit été inspiré par l'exemple des Juifs, qui avoient erré longtemps dans leurs déserts, les Arabes ne se croyent pas autorisés à exterminer les peuples qu'ils dépouillent.

Leurs Villes étoient autant de

forteresses (*p*) où ils serroient leurs fruits, leurs troupeaux, ou leurs larcins. Ils avoient des vices qui leur étoient particuliers : sans égard & sans foi pour les traités, il n'y avoit avec eux ni paix ni treve. Quelques tribus, il est vrai, subsistoient par l'Agriculture, nourrissoient du bétail, cultivoient des palmiers, & s'enrichissoient par le commerce. Mais la plûpart aimoient mieux se répandre sur les frontieres de Syrie, pour enlever à leurs voisins & aux voyageurs, le fruit de leurs fatigues ou de leur industrie, que d'attendre les dons tardifs de leur sol. Ils s'arrêtoient dans les lieux où ils trouvoient de l'eau & de l'herbe, où ils se nourrissoient de lait, de fruits, de chair de cheval, ou de chameau.

Leur vices.

Si les Arabes avoient des vices inconnus aux autres Nations, ils

(*n*) Appian in libycis.

avoient aussi des vertus, dont l'exercice les élevoit au-dessus de leurs voisins, & mêlant l'innocence de la vie pastorale, à la férocité inquiete des brigands, ils se répandoient sur les routes, pour s'enrichir par des larcins; tandis que justes & fideles entr'eux, ils respectoient les droits de la société. Quoique rien ne fut serré dans leur camp, on ne s'y plaignoit jamais d'aucun larcin. Généreux (*q*) & magnifiques envers tous ceux qui se confioient à leur foi, ils exercoient indistinctement l'hospitalité envers toutes les Nations, & particuliement envers les Grecs. Quiconque avoit des besoins, trouvoit d'abondantes ressources dans leur générosité. Halem & Hasus, qui sont des conquerans aussi célèbres chez eux, qu'Alexandre & Cesar parmi nous, furent les bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient subjugués par leurs

---

(*q*) Gentius p, 486.

armes. Ils avaient pour maximes favorite, que la véritable félicité étoit attachée à la puissance de faire le bien, & que l'excès du malheur, étoit dans l'humiliante nécessité de recevoir des bienfaits. Cette maxime montre la fierté & la noblesse de leurs sentimens.

Ils entretiennent encore aujourd'hui, comme leurs ancêtres, des feux (r) sur les endroits les plus élevés pour inviter les étrangers & les voyageurs, à se rendre sous leurs tentes, pour s'y délasser de leurs fatigues. Ces feux s'appellent les feux de l'hospitalité; & plus ils sont multipliés, plus ceux qui les établissent acquerent la réputation de bienfaisance. Le reproche le plus offensant qu'on puisse leur faire, est d'être insensibles aux maux des infortunés. Ils n'admettoient que treize personnes à leurs festins. L'on y appelloit toûjours deux musi-

(r) Sale.

ciens, pour l'amuſement des convives, qu'on avoit coutume de reconduire au ſon des inſtrumens.

Jamais peuple ne fut plus fidele aux devoirs de la reconnoiſſance : ce ſentiment généreux, s'étendoit juſque ſur les animaux, dont on croyoit devoir recompenſer les ſervices. Lorſqu'une Chamelle ou une brebis avoit mis bas pluſieurs petits, elles recevoient la récompenſe de leur fécondité. Alors on leur faiſoit une inciſion à l'oreille, & avec un tel caractere, elles avoient le privilege d'entrer dans les lieux les plus reſpectés, & de paître dans les plus gras pâturages.

Malgré l'éloge qu'on donne à leur généroſité, un (ſ) de leurs Poëte leur reproche d'être dominés par une baſſe avarice : aucun de vous, leur dit-il, n'eſt aſſez noble pour donner; & vos femmes n'ont pas le courage de rien refuſer.

(ſ) Abulfarage.

L'éloge de leur genérosité, quoique démenti par la satyre, n'en est pas moins une vérité.

Les Anciens se sont réunis pour exalter la fidélité des Arabes à tenir leur parole : ils étoient surtout, respectables par leur tendresse pour leurs enfans : tant de vertus naturelles étoient obscurcies par des traits de cruauté & de vengeance.

Jamais peuple ne réunit tant de contraires. Comment concilier la générositéavec les rapines, l'humanité avec l'habitude de répandre le sang sans remords ; le respect pour le contrat social, avec les sentimens de férocité qu'inspire la vengeance ; la soumission aux loix & aux usages, avec l'amour effrené de l'indépendance ? On attribue leur caractere vindicatif, à la chair de chameau, (t) dont ils font leur nourriture. Cet animal rancunier,

---

[t] Pocok p. 7.

conserve un ressentiment éternel des injures. Si les alimens influent sur les caracteres, les législateurs ne peuvent être trop attentifs à en prescrire le choix, & nous condamnons avec trop de légereté, ceux qui ont établi la distinction des viandes. L'expérience dépose qu'il est des climats, où certains alimens peuvent avoir une grande influence, sur le physique & le moral.

Serment de l'amitié.

Les droits de l'amitié (*u*) y sont sacrés ; & quiconque en viole la sainteté, est puni par le mépris public. Toutes les fois qu'ils jurent une alliance, une personne se place entre les deux contractans, & leur fait une incision auprès des deux plus grands doigts de la main, avec une pierre aigue & tranchante, ensuite prenant un morceau de l'habit de l'un & de l'autre, elle le trempe dans le sang qui coule

---

[*u*] Idem.

de la playe, & en frotte sept pierres, qu'elle apporte au milieu des contractans, pour être un monument de leurs promesses réciproques. On avoit la coutume, avant Mahomet, d'invoquer Uranie & Bacchus, pour les rendre garands de la foi mutuelle qu'on se juroit. Cette maniere de contracter des engagemens, fut généralement observée par les Scenites, & elle s'est perpétuée chez plusieurs peuples de l'Orient.

Il paroit que ce furent les Egyptiens qui en fournirent le premier exemple. Les Grecs & les Romains ne pouvoient concevoir comment les Orientaux avoient pu imprimer le sçeau de la Religion à une pratique introduite par le seul intérêt de la santé; ils répandirent une espèce de mépris sur la Circoncision, & regardèrent comme des superstitieux les peuples qui soumettoient leurs enfans à cette opération. Mais malgré le ridicule que ces domina-

teurs des Nations voulurent répandre ſur cet uſage, ils ne purent réuſſir à l'abolir. Mahomet qui ſe glorifioit de ſa deſcendance d'Abraham, n'avoit garde d'abolir une cérémonie à laquelle le pere des croyans s'étoit ſoumis dans un âge avancé. Ainſi cet exemple auroit ſuffi pour faire revivre un uſage d'une ſi haute antiquité ; & dont les avantages étoient trop connus pour ne pas faire intervenir le ſecours de la religion qui ſeule pouvoit en perpétuer la durée.

Circonciſion.

La circonciſion (*x*) fut pratiquée chez tous les Arabes, dès les temps les plus voiſins de la naiſſance du monde. C'étoit à l'âge de treize ans qu'ils ſubiſſoient cette douloureuſe opération ; parce que ce fut à cet âge qu'Iſmael fut circoncis. Quelques-unattendoient que toutes les dents fuſſent venues.

[*x*] Algaralius.

Les filles étoient également assujetties à cette céremonie. Les interprêtes ont exercé leur sagacité pour nous découvrir le motif qui avoit introduit cette coutume. Nous avons adopté leurs conjectures pour des vérités. Il est probable que le Physique, fit sentir la nécessité de faire intervenir la religion dans cette pratique.

Tous les peuples Méridionaux se sont livrés à l'attrait du merveilleux, & leur imagination prédominante, a été ingénieuse à réaliser tous les fantômes. Les Arabes ardens, impétueux, sont incapables de se fixer sur le présent. Entraînés par leur vivacité, ils se précipitent dans la nuit de l'avenir; leur curiosité les inquiete, rien ne se dècidoit chez eux, sans avoir consulté les devins & les augures: ils n'entreprenoient (y) jamais un voyage, sans avoir examiné, si

---

[y] La Roque.

l'oiſeau qu'ils rencontroient le premier, voloit à leur droite : alors ils continuoient leur chemin ; mais s'il prenoit ſon eſſor à leur gauche, ils retournoient ſur leurs pas ; ainſi il en réſultoit, que de deux hommes qui tenoient une route oppoſée, l'un devoit néceſſairement échouer dans ſon entrepriſe, & l'autre devoit ſe promettre un heureux ſuccès. Telle eſt la Logique des ſuperſtitieux, qu'il faut plaindre, ſans ſe flatter de les guérir, à moins qu'on ne ſoit auſſi imbéciles qu'eux. (ʒ) Ils avoient la même précaution pour les animaux, qu'ils regardoient comme des preſages de bonheur, ou d'infortunes.

Un mari tourmenté de la jalouſie, employoit le ſecours de la ſuperſtition pour s'aſſurer de la fidelité de ſa femme. Il n'entreprenoit jamais de voyage, ſans avoir l'inutile

---

[ʒ] d'Herbelot.

précaution d'entrelaſſer quelques branches de l'arbre appellé Al-Ratam ; lorſqu'à ſon retour, il ne les trouvoit point dérangées, il en concluoit que ſon épouſe n'avoit point attenté à la foi conjugale. Cette précaution en valoit bien une autre.

Les femmes (*a*) auſſi ſuperſtitieuſes que les hommes, attachoient à leur col, la coquille d'un certain poiſſon, qu'elles regardoient comme un grand préſervatif, contre toutes ſortes de ſortileges. Mais ce remède n'étoit pas infaillible contre les ſorciers aimables.

Quoique la chaſteté fut religieuſement obſervée dans les mariages, & que la continence fut une vertu nationale, la poligamie fut autoriſée, dès les premiers âges du monde, parmi toutes les Tribus. C'étoit une conſéquence du préjugé, qui attachoit le plus grand

(*a*) Abulfarage.

honneur, à la fécondité & au plaisir de se voir revivre dans une nombreuse posterité. C'étoit la faveur du ciel la plus signalée, & ce fut dans la suite, un sujet de reproche à Mahomet, de se voir sans enfans; quoiqu'il eut multiplié le nombre de ses femmes à un excès, dont les siècles précedens n'avoient point donné d'exemples.

Strabon semble avoir cru que dans certaines contrées, chaque famille n'avoit qu'une seule femme, qui avoit commerce tour-à-tour, avec tous les hommes. Il plantoit à l'entrèe de la tente, un bâton, & c'étoit une deffense aux autres d'y entrer. Il n'y avoit que le chef de la Nation qui eut le privilege de passer la nuit avec elle. C'étoit un temps de repos, accordé à la femme pour se délasser de ses journées laborieuses. Les Trogladites, leurs voisins, possédoient leurs femmes & leurs enfans en commun. Mais leurs chefs, ou leurs petits tirans avoient des femmes pour

Des femmes.

eux ſeuls ; & ſi quelqu'un de leurs ſujets attentoit à la pudicité de leurs épouſes, il étoit condamné à payer une brebis, en forme d'amende.

La vie active & laborieuſe des femmes Arabes, étoit une reſſource, contre leur fragilité naturelle. Chargées d'une nombreuſe famille, & de tous les détails de la domeſticité, qui occupoient tous leurs momens, elles n'étoient point expoſées à la ſéduction de ces hommes dangereux, qui n'aiment à triompher de leur foibleſſes, que pour avoir le droit de les mépriſer. La réputation d'être économes & chaſtes, étoit la plus précieuſe récompenſe de leur vertu. L'adultere étoit rigoureuſement puni ; mais l'on n'infligeoit la peine de mort, qu'à celles qui avoient commis ce crime, avec un homme d'une autre Tribu. Les Mariages étoient fréquens entre les perſonnes d'une même famille. C'étoit même un uſage aſſez généralement

Du Mariage.

établi ; qu'un fils aîné, en vertu d'une eſpèce de droit d'héritage, épouſât la veuve de ſon pere, & au deffaut de l'aîné, un des autres freres étoit chargé de cette onéreuſe ſucceſſion. Cette coutume n'étoit point univerſelle. Pluſieurs Tribus avoient en horreur ces unions monſtrueuſes, qui dérogent à l'ordre de la nature. Le divorce étoit auſſi autoriſé par la loi ; mais le privilége d'en uſer, n'étoit pas réciproque. La femme, mécontente n'avoit pas la puiſſance d'implorer le ſecours de la loi, pour ſe débarraſſer d'un joug accablant.

Le Mariage chez les Sarrazins n'étoit qu'un lien d'un moment. Inconſtans dans leurs affections, ils regardoient toute chaîne indiſſoluble, comme un attentat contre leur indépendance naturelle : ils prenoient des femmes à bail. Pluſieurs peuples modernes de l'Orient ont encore cette coutume, qui ceſſe d'être un privilége dans tous

les pays où le divorce eſt autoriſé. Quelques-uns d'eux épouſoient les deux ſœurs : mais une pareille union trouvoit de nombreux & de rigides cenſeurs.

Ce peuple qui ne vivoit que de brigandages ſur l'étranger, puniſſoit ſéverement, celui qui en commettoit ſur ſes terres ; mais moins barbares que les peuples policés, ils proportionnoient la peine au crime, & l'on ſe bornoit à couper la main droite à celui qui étoit convaincu de larcin. Plus nous nous rapprochons du berceau du monde, plus nous voyons que la loi du Talion a été en vigeur.

Diſtinction des viandes.

La défenſe de manger des viandes immondes, que la religion de preſque toutes les contrées de l'Orient a conſacrées, & qui ſubſiſte encore aujourd'hui, n'eſt qu'une précaution politique pour s'abſtenir des alimens nuiſibles à la ſanté. Ce n'eſt donc point le caprice du Légiſlateur qui a dicté cette loi ; mais l'expérience des maux qui en ré-

ſultent, & qui rarement ſe font ſentir aux autres nations qui uſent d'aliments d'une digeſtion plus facile & qui s'arrogent le droit de cenſurer une coutume, dont le motif ne ſe préſente point à leur imagination. Tout le monde ne ſçait pas que le cochon ne peut jamais s'engraiſſer dans les pays où il y a peu de bois, & par conſéquent peu de racines ſous terre, où le ſol ne fournit aucune nourriture propre à ces animaux. Par conſéquent il y en a peu, & s'il s'en trouve, leur chair doit être inſipide & dégoûtante ; la ladrerie à laquelle ils ſont ſujets, peut ſe communiquer aux beſtiaux, & ſur-tout aux hommes qui en font leur nourriture. Et les ravages en feroient beaucoup plus à craindre en Arabie, où les eaux ſalées dont on fait uſage, cauſent beaucoup de maladies de peau, dont la ladrerie eſt la plus contagieuſe, & la plus terrible. Ainſi les Grecs & les Romains étoient injuſtes, d'attacher

d'attacher une idée de bizarrerie à une abstinence, qui prévenoit les ravages des maladies.

Des ablations.

Les anciens Arabes, ainsi que leurs descendans, usoient de fréquentes ablutions, qui, dans tous les pays chauds, ont toujours été regardées comme un principe de santé. Il étoit naturel qu'un peuple qui ne connoissoit pas l'usage de la toile & du linge, eut trouvé la ressource du bain. Les sables & la poussiere, enlevées par le vent, s'attachent au corps; les transpirations abondantes dans les climats brulans, le couvrent d'ordures. Les Arabes vivant exposés dans leurs plaines & leurs déserts, aux rayons du soleil, & aux impulsions de l'air, ont dû regarder les ablutions comme un reméde propre à calmer l'effervescence de leur sang qui bouillone, & à favoriser la transpiration des humeurs qui dominent leurs tempéraments brulés. Ils ne négligeoient rien de ce qui pouvoit entretenir la propreté: ils se

peignoient les cheveux, ils nétoyoient leurs dents & coupoient leurs ongles; soin que plusieurs peuples de l'Orient ne daignent pas se donner. La plûpart de leurs usages étoient prescrits par la religion, & c'est peut-être ce qui en a perpétué la durée.

L'utilité de l'histoire est de comparer les mœurs, & d'y découvrir quelle est la source du bonheur public. L'agitation où nous vivons, comparée avec la quiétude des Arabes, offre deux tableaux bien différens. Nous croyons avoir droit de plaindre une Nation, éparse sur une portion du globe, où la solitude de chaque famille, la prive des amusements qui naissent dans la societé & la dissipation. Les Arabes au contraire ne peuvent soupçonner qu'on puisse trouver la plus légere volupté dans un tourbillon, où chacun se jette pour se culbuter; où pour jouir de l'avenir, on se prive de la jouissance du présent; où de vils esclaves

s'empressent à multiplier leurs chaînes, où l'on préfere aux richesses réelles les biens d'opinion. Jaloux de leur indépendance jusqu'au fanatisme, c'est dans la solitude que chaque pere est véritablement monarque. On n'y voit point de Palais; des tentes leur suffissent : la terre libérale fournit à tous leurs besoins sans l'arroser de leurs sueurs. En changeant de climats, ils voyent renaître par tout l'abondance : les passions qui s'allument par l'exemple, ne trouvent point d'aliments, & ne provoquent point au crime. Aussi n'y voit-on pas ces buchers, ces échafauts, que la sûreté publique a rendus nécessaires chez les nations. qu'ils deshonorent; parce qu'une excessive rigueur dans les supplices & les tortures, décèle toujours un principe de férocité dans le Législateur & dans la nation C'est encore dans le loisir de la solitude que l'ame s'épure, que l'esprit s'étend, & qu'éclosent les dons du génie; & si nous voulons

juger par nos exemples domestiques, nous conviendrons que ce n'est point dans le tumulte des capitales qu'il faut chercher des heureux. Un peuple dont les mœurs & les usages n'ont éprouvé aucune révolution depuis plus de trois mille ans, invite à croire qu'il est redevable de sa stabilité, à la sagesse de ses loix; mais les Arabes semblent sortir de l'ordre des choses ordinaires. L'amour effrené de l'indépendance leur a fait rejetter le frein des loix auxquelles ils ont substitués des usages, qui, étant une suite de leurs penchants, doivent avoir beaucoup plus de stabilité que des loix, qui, souvent n'ont été établies, qu'en conséquence d'un mal particulier & d'accident. Guidés plutôt par l'instinct qui se borne au présent, que par une raison prévoyante, qui souvent s'égare dans l'avenir, ils font ce que fesoient leurs péres; & tout usage consacré par son antiquité, y usurpe le titre de loy.

On trouve une grande conformité (*b*) de traits entre les Arabes & les Hébreux, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'ils avoient une commune origine, les uns étant descendus de Joctan, frere pûiné d'Héber pere des Hébreux ; dans la suite Ismael & les autres enfans d'Abraham formerent des établissements en Arabie.

Les premiers Hébreux menerent une vie nomade n'ayant d'autres maisons que leurs tentes, n'ayant d'auttes richesses que leurs troupeaux, ne se fixant que dans les lieux où ils trouvoient des eaux & des pâturages, qui leur fournissoient les moyens de subsister sans les ressources de l'Agriculture. Les enfans de Joctan après le partage du pays, formerent différéntes Tribus, & à leur exemple, Ismael divisa sa posterité en douze Tribus. Ce fut ainsi qu'Esau partagea

(*b*) Boulainvilliers.

l'Idumée, & que les descendants de Jacob, après leur délivrance de l'Egypte distinguèrent leurs familles : les enfans de Joctan, selon une tradition Mahometane exterminèrent les premiers habitants de l'Arabie pour en être les seuls possesseurs ; les Hêbreux, par un ordre spécial du Ciel, massacrerent les anciens habitants de la Palestine pour s'approprier leurs possessions.

La Police des deux Nations offre la même conformité. On n'y voit point de Rois armés du pouvoir absolu. Une autorité limitée est remise à des Chefs trop foibles pour attenter à la liberté publique. Tout pere de famille en règle la police, les affaires domestiques se décident devant la Tribu interressée & toutes se réunissent pour délibérer sur les affaires générales.

Les Arabes, ainsi que les Hébreux, mais qui ne pouvoient comme eux établir leurs titres, se flattoient d'être les Peuples chéris de Dieu; ils étoient

conduits par leurs Prophêtes qui étoient leurs ſeuls Légiſlateurs. Les uns & les autres étoient dans l'attente d'un Médiateur pour rendre au culte de leurs pères ſon antique pureté, mais envain les Arabes ſeroient-ils entré en concurrence avec les Hébreux qui pouvoient prouverune protection divine qui les couvroit de ſon bouclier. Ceux-ci riches des dons de la grace, conduits par le miniſtère des Prophêtes, pouvoient ſe glorifier d'être véritablement un peuple d'élection, puiſque la Nature interrompoit ſon cours pour leur procurer des avantages & des victoires. Il eſt vrai, qu'ils étoient bien inférieurs aux Arabes, par les dons de la Nature & de l'éducation. Ils n'avoient ni politeſſe, ni urbanité dans les mœurs. La fécondité prodigieuſe de leur ſol, leur avoit fait négliger la Navigation, le Commerce, & les Arts. Sans politique dans les affaires, ſans diſcipline dans la guerre, ils ne ſca-

voient ni combattre ni gouverner; contempteurs des Nations & méprisés par elles, ils ne se sont conservés jusqu'à nos jours, que par un miracle qui prouve qu'ils sont réservés pour des desseins secrets.

Les Arabes, ont vécu comme eux, séparés des autres Nations, mais ce divorce n'a été qu'une nécessité imposée par leur situation, qui les prive d'une communication facile avec l'étranger; ils ont cultivé les Arts & élevé des Monuments au Génie; leur éducation est simple sans être négligée. C'est le privilège de l'âge dans chaque famille qui donne celui de former les mœurs, & de transmettre aux enfans la politesse de leurs peres.

J'ai cru ce parallèle nécessaire pour nous faire connoître le caractère des Arabes; parce que nous sommes plus familiers avec l'histoire des Juifs si ressemblans à leurs voisins.

L'introduction du Judaisme, & du Christianisme dans l'Arabie,

ne causa aucune révolution dans les mœurs. Les Juifs dispersés sur le globe depuis leur captivité, avoient conservé pendant long-temps un reste d'attachement pour leur patrie. Les rigueurs exercées contre eux par Tite, & par Adrien les obligèrent de chercher un azile chez l'étranger. Plusieurs formèrent des établissements dans l'Arabie voisine de la Judée & ce fut dans ces déserts qu'ils deffièrent les vengeances des Romains. Mais leur opiniatreté dans leurs préjugés, leur attachement à leurs usages, ne leur permirent pas de se confondre avec la Nation qui avoit daigné les adopter, & ils ne manifesterent leur existence, que par les troubles dont ils furent les Artisans.

Le Christianisme fit aussi des conquêtes dans l'Arabie. Les sectes qui déchirerent le sein de l'Eglise forcèrent plusieurs Ortodoxes à chercher une nouvelle patrie. Les Ariens, les Nestoriens, les

Jacobites, les Eutichiens, les Monothelites & les Originiſtes, perſécuteurs & perſécutés à leur tour peuplerent les déſerts de l'Arabie, où dégénérants, par la ſucceſſion des temps, de la pureté Évangélique, ils ne conſervèrent que le nom de Chrétiens qui avoient de la foi ſans mœurs & ſans lumières.



CHAPITRE V.

De l'Art Militaire, chez les Anciens Arabes.

CE n'est que depuis Mahomet que les Arabes (c) sont comptés parmi les Peuples conquérants, quoique leurs armées dans les premiers temps fussent sans discipline, ils n'étoient pas sans courage : satisfaits de jouir de leur indépendance, ils n'éprouvoient point la tentation d'attenter à la liberté de leurs voisins, & s'ils prenoient les armes c'étoit plutôt par l'attrait du butin que par l'amour de la gloire. L'enlevement d'une caravane étoit pour eux, une plus flateuse conquête que l'acquisition de plusieurs provinces : leurs Héros n'étoient que des brigands qui se

(c) Diod.

précipitoient comme des furieux ſur les voyageurs déſarmés. Leur infâme métier ne ſuppoſoit qu'une intrépidité brutale à qui l'appas du gain déguiſoit la grandeur du péril. Le ſentiment de la gloire étoit chez eux un mouvement ignoré, & celui qui revenoit le plus chargé de butin, étoit celui à qui on déféroit les plus grands honneurs & les plus glorieuſes diſtinctions. Ce n'eſt pas qu'ils naiſſent ſans courage, la vie ſolitaire qu'ils mènent, les expoſe à la voracité des bêtes féroces, & la néceſſité d'être toujours ſur la défenſive, les familiariſe avec les périls.

L'Hiſtoire (*d*) nous les peint tantôt lâches & puſillanimes, & tantôt, comme une race belliqueuſe qui ne reſpiroit que la gloire & les combats. Ce portrait dont les traits ſemblent incompatibles, peuvent tous être conformes à la vé-

(*d*) Abulfeda.

rité. Tout peuple qui n'a point de principes certains, ni de loix fixes, est un mélange de grandeur & de foiblesse, de vices & de vertus, d'héroisme & de pusillanimité : le brigand fuit sans honte, lorsqu'il n'a que de la gloire à acquérir, il devient intrépide lorsqu'il est animé par l'espoir du butin.

Les loix de la guerre étoient mal observées chez eux, comme chez les autres Peuples, dans ces temps de barbarie. On les taxe de férocité, parce qu'ils marchoient précédés de la terreur & de la désolation ; c'est qu'ils étoient persuadés qu'ils avoient droit d'exterminer après la victoire ceux qui s'étoient armés pour les détruire.

La fable qui est l'enveloppe d'une vérité nous apprend que Cadmus en passant de Phénicie dans la Grèce, avoit à sa solde six cents Arabes qui furent les principaux instruments de ses victoires. Ces avanturiers s'etablirent dans l'Eubée, dont ils furent les Conqué-

rants. Ninus se servit d'Arabes mercenaires pour subjuguer les Babyloniens. Il paroit que ces peuples fesoient un vil trafic de leur sang & qu'ils vendoient leurs services aux Nations assés riches pour les payer. Cette coutume du moins décelle un fond de courage ou de férocité dans le peuple qui la suit.

Ce fut de l'Arabie que sortirent les Rois (*e*) Pasteurs qui tinrent pendant plus de cinq cents ans l'Égypte asservie. Les Spartiates (*f*) qui étoient les peuples les plus belliqueux de la Grèce, en tentèrent inutilement la Conquête. Antigonus (*g*) l'un des successeurs d'Alexandre, fit la triste expérience des efforts dont sont capables des hommes qui regardent la liberté comme leur plus bel appanage ; leur ponse est aussi fière que celle des Scythes au Vainqueur de l'Asie.

(*e*) Manettion.
[*f*] Plutarque.
(*g*) Appian.

Roi Démétrius, dirent-ils, que veux-tu? que prétends-tu de nous? quel motif t'engage à porter la guerre dans nos déserts, où la nature marâtre, refuse à ses enfans disgraciés les moyens de subsister? Nos plaines arides & sabloneuses n'ont d'attrait pour nous, que par la liberté dont nous y jouissons. C'est cet amour de l'indépendance naturelle qui nous rend supportables des maux inconnus aux autres habitants de la terre. Ces rochers sont trop durs pour être brisés par ton Sceptre: tu voudrois nous soumettre à ton joug, commence par subjuguer nos sentimens: change notre maniere de vivre & songe auparavant aux moyens de subsister dans un pays qui n'a que du sable, des rochers & des métaux. Crois nous, laisse vivre en paix un peuple dont tu n'as aucun motif de te plaindre, & qui ne veut rien avoir à démêler avec toi. Voici des présens que nous t'apportons, puissent-ils engager Antigone à

ne voir dans les Nabathéens que des amis.

Les Arabes (h) Sarrazins formoient un corps redoutable parmi les auxiliaires des Romains & des Perses. Et lorsqu'ils eurent l'ambition des conquêtes, la Syrie, la Palestine, l'Afrique & le Pont-Euxin, furent le prix de leurs victoires & de leur courage. Quand on voit tout-à-coup un peuple, passer de l'obscurité au plus sublime héroïsme, il ne fait que développer un germe qui, renfermé dans son sein, n'attendoit qu'une saison favorable pour éclore, & pour parvenir à une parfaite maturité. On voit ces peuples verser des larmes de désespoir, lorsque leur Calife enchaîne leur courage, & les empêche de se précipiter dans les périls, pour donner la mort, ou pour la recevoir de leurs ennemis. Ce ne furent que les discordes ci-

[h] Dion cassius.

viles, allumées par l'ambition de leurs Chefs, qui les arrêterent dans le cours triomphant de leurs prospérités. Mais aussitôt que le calme intérieur eut succedé aux tempêtes, ils se répandirent d'Orient en Occident & enlevérent aux Grecs leurs plus riches Provinces. Leurs établissements devinrent le rempart de l'Empire qu'ils avoient ébranlé, parce que, maîtres du Bosphore (i) ils arrêterent ce torrent de barbares, qui menaçoit d'engloutir les plus belles contrées de l'Europe.

Le monument le plus glorieux de la gloire militaire des Arabes, est de n'avoir jamais été subjugués. Ils ont envoyé des présens à des Monarques, qu'ils regardoient comme leurs alliés, mais jamais ils ne leur ont payé tribu, comme à des maîtres. Les annales des plus grands Empires, nous les représentent tou-

(i) Strabon.

jours comme indépendants, tantôt attaqués, tantôt aggresseurs; quelquesfois vaincus, & jamais asservis. Je vais rapporter les principaux évènements où les anciens Arabes se sont trouvés mêlés avec les Assiriens, les Perses, les Grecs & les Romains, avant la naissance de Mahomet.

Les Assiriens & les Babiloniens (k) n'ont jamais été les maîtres de l'Arabie, puisque dans le dénombrement des Provinces de ces deux vastes Monarchies, on ne lit dans aucun Auteur, qu'elle ait été enveloppée dans leur dégradation. Si elle eut subi le joug de la domination des Rois conquérans de l'Asie, elle eût été comprise dans l'énumération des provinces anexées à l'Empire de Cirus; cette omission fait présumer qu'elle n'eut point de part à cette grande révolution, qui transfera aux Perses, l'Empire de

(k) Herodote. l. 1.

l'Asie. Cette probabilité est fortifiée par le récit d'Hérodote. « Le fils d'Hydaspe, dit cet historien, » fut reconnu pour Roi, par tous » les peuples de l'Asie, excepté » par les Arabes, qui, quoique » vaincus par Cirus, & par Cam- » bise, ne furent jamais réduits à » la qualité de sujets. Ces Rois » vainqueurs les traiterent comme » alliés & amis, en reconnoissance » du passage qu'ils leur avoient don- » né, pour entrer en Egypte.

Il est vrai que le même Auteur qualifie Sennacherid de Roi d'Arabie & d'Assirie, mais il résulte de ce passage, que l'Assirie n'étoit qu'une province de l'Empire des Arabes, puisque le titre primitif de ce Prince, étoit celui de Roi d'Arabie. Sésostris, selon le témoignage de Diodore, subjugua l'Arabie du vivant de son pere: cet historien paroît s'être trompé, en confondant les conquêtes de quelques contrées, avec celle de toute cette vaste région, puisque ce con-

quérant fit tirer une ligne depuis Héliopolis jusqu'à Péluse, pour mettre l'Égypte à couvert des invasions des Syriens & des Arabes. On n'établit point de barrieres entre ses nouveaux États & ses anciennes possessions : il suffit d'élever des forteresses dans des pays nouvellement conquis, pour en imposer à des peuples qui ne sont point encore dans l'habitude de l'obéissance. Le même Auteur (*l*) convient que les Ismaélites conserverent toujours leur indépendance, & même il nous découvre les moyens dont ils s'étoient servi pour se garantir de l'oppression. Ainsi Diodore est réfuté par lui même. Il est vrai que la flotte de Sésostris, faisant voile pour les Indes, s'empara de plusieurs Villes maritimes de l'Arabie ; mais aucun monument historique n'atteste que cette presqu'isle ait été sous la domination des Égyptiens.

(*l*) Diodore l, 1.

Les Perses ne compterent jamais les Arabes au nombre de leurs sujets (*m*) ni de leurs tributaires: le présent d'encens qu'ils fesoient annuellement aux Monarques Persans, étoit plutôt un don de l'amitié, qu'un aveu de leur servitude; & Cambise n'entra sur leurs terres, qu'après en avoir demandé & obtenu la permission.

Alexandre vainqueur de la Perse, & chargé des dépouilles de l'Orient, n'en imposa point à ce peuple par l'éclat de ses victoires. Les préparatifs qu'il fit pour subjuguer cette région, prouvent qu'il étoit persuadé, que cette conquête manquoit encore à sa gloire, & qu'il regardoit les Arabes, comme des ennemis dignes de lui. Ce peuple trop fier pour le prier de détourner ses armes, ne daigna pas même lui envoyer des Ambassadeurs: la dignité de leur réponse, prouve

[*m*] Hérodote L. 1.

que l'exemple des Nations asservies, n'avoit point étonné leur courage; & s'il n'eut point été enlevé par une mort prématurée, il eut peut-être éprouvé qu'il n'étoit pas invincible.

Strabon nous a révélé le secret qui lui fit desirer la conquête de l'Arabie. Ayant appris que les Arabes n'adoroient que deux divinités, Jupiter & Bacchus, il eut l'ambition de partager avec eux les honneurs divins; & pour les obtenir, il crut devoir les asservir pour leur rendre ensuite la liberté, persuadé que ce peuple plus sensible au bienfait postérieur à l'outrage, le mettroit au nombre des Dieux.

Lorsqu'après sa mort son Empire eut été divisé, Ptolomée (*n*) eut en partage l'Égypte & la Célésirie, la Lybie, la Palestine & l'Arabie; mais par ce dernier pays on ne doit entendre qu'une partie

---

[*n*] Quint curt.

de la côte habitée par des peuples appellés Arabe-Égyptiens. Pline sur le témoignage de Juba, appelle Arabes, tous les peuples placés sur les bords du Nil, depuis Syene jusqu'à Meroé.

Antigone eut sujet de se plaindre des Nabathéens, qui avoient fait des courses sur les terres de sa domination. Ce Prince enflé de la gloire de ses succès en Syrie & dans la Phénicie, tourna ses armes contre un peuple qu'il vouloit contenir par un exemple de sévérité. La difficulté de pénétrer dans un pays défendu par des sables, des déserts, & surtout par la disette des eaux, le détermina à n'envoyer que quatre mille hommes, commandés par un de ses Lieutenants nommé Athenée (o). Ce Général profita d'une foire où tous les habitans s'étoient rendus; & trouvant le pays dépourvu de deffen-

[o] Arrien.

ſeurs, il porta par-tout les ravages & mit le ſiège devant Pétra, qui fut emportée d'aſſaut, & dont la garniſon fut paſſée au fil de l'épee. Les Arabes plus étonnés qu'abbatus de cette invaſion ſubite, quitterent leur foire & réunirent leurs forces. Les Grecs qui croyoient n'avoir rien à craindre de leurs ennemis diſperſés, s'étoient endormis dans une fauſſe ſécurité dont ils ne ſortirent qu'au bruit des armes des Arabes qui fondirent ſur eux, & les paſſerent tous au fil de l'épée.

Les Nabathéens ſe plaignirent à l'Antigone de les avoir réduits dans la néceſſité d'une juſte défenſe. Le Monarque deſavoua publiquement Athenée, & il diſſimula ſon reſſentiment, pour mieux aſſurer le ſuccès de ſa vengeance. Les Arabes ne s'en laiſſerent point impoſer par ſes démonſtrations affectueuſes. Ils le croyoient trop ambitieux pour reſpecter la foi des traités, & pour prévenir de nouvelles attaques;

ques, ils mirent par précaution des ſentinelles au haut de pluſieurs de leurs tours.

Antigone perſuadé que le temps avoit diſſipé leur défiance, envoya ſon fils Démétrius, à la tête de quatre cents fantaſſins, & d'autant de chevaux, pour tirer vengeance de l'affront fait à ſes armes. Les Arabes inacceſſibles à la crainte, furent ſaiſis d'admiration pour un Prince qui avoit l'intrépidité de pénétrer dans leurs déſerts, avec une ſi foible armée. Ils auroient pû l'accabler par le nombre, mais reſpectant ſon courage, ils lui laiſſerent faire ſa retraite, ſans l'inquieter; quoiqu'il emmenât avec lui ſept cents chameaux qu'il leur avoit enlevé, & qu'ils pouvoient reprendre.

Le principal fruit de cette expédition, fut la découverte du Lac Aſphaltide (*p*) jusqu'alors inconnu

(*p*) Plutarque vie de Pompée.

aux Grecs. Antigone voulant remplir ses trésors du produit qu'on tiroit de ce Lac, fit construire des vaisseaux, pour en transporter une grande quantité dans ses États. Mais les Arabes, jaloux de conserver cette source féconde de leurs richesses, taillerent en pièces, un corps de six mille hommes, qui étoient destinés à protéger les opérations de la flotte, & cette défaite, obligea Antigone de renoncer à son entreprise.

Quoique Plutarque (q) assure que les Arabes furent subjugués par Lucullus, il est constant que tout les exploits de ce Général des Romains, n'aboutirent qu'à imposer un léger tribut, à quelques contreés obscures & sans défense. C'est confondre la conquête entiere de la Nation, avec celle de quelques Tribus; puisque Pompée qui fut substitué dans le commandement

q] Ibidem.

à Lucullus, força plusieurs Tribus à venir rendre hommage à la Majesté du peuple Romain. Ce Général réduisit par la terreur de ses armes Aretas Prince Arabe, à la nécessité de recevoir garnison Romaine dans Pétra, pour réprimer les brigandages que ses sujets exerçoient sur les frontieres de la Syrie & de la Mésopotamie. Pompée ne fut jamais véritablement le maître de cette Ville, quoiqu'on offrit de lui en ouvrir les portes, il aima mieux renoncer à son entreprise, que de se renfermer dans des murs, tandis que ses ennemis resteroient maîtres de la campagne; & lorsqu'il marcha contre Mitridate, il remit le commandement de l'armée à Gabinius, qui fit de grands préparatifs pour s'assurer de la conquête de l'Arabie, mais séduit par l'or de l'Égypte, il aima mieux employer ses forces pour rétablir Ptolomée sur le Trône de ses ancêtres, que d'affronter des dangers sans fruit.

Martius Philippe (*r*), Lentulus Marcellinus, Gouverneurs de Syrie, furent ſans ceſſe occupés à réprimer les incurſions de ces peuples brigands, qu'Arrien nous peint, comme un peuple indépendant, malgré les efforts toujours renaiſſants des Romains pour les aſſervir.

Craſſus (*ſ*) ambitionna de faire la conquête de l'Arabie : l'Emir Ariamnés, s'offrit pour être ſon guide dans un pays, dont les routes étoient inconnues à l'étranger. Ce conducteur infidele, pour ſervir ſa patrie, l'égara dans des déſerts, où la plus grande partie de ſon armée périt de ſoif & de miſere.

Elius (*t*) Gallus, ſous le règne d'Auguſte, fut celui des Romains qui pénétra le plus avant dans l'Arabie. Ce Général, après avoir

(*r*) Arrien.

(*ſ*) Plutarque vie de Craſſus.

(*t*) Strabon l. 1

traversé d'immenses déserts, entra dans la contrée qui produit les aromates, où il embarqua ses troupes, sur trente vaisseaux de transport, & fit voile pour Leuconome Ville des Nabathéens sur la mer rouge. Cette navigation, dans le Golfe Persique parsemé de rochers, lui fit perdre beaucoup de vaisseaux, & après le débarquement, la contagion lui enleva ses meilleurs soldats. A l'entrée du printemps il s'avança sur les frontieres de Hira où il fut favorablement reçu par Aretas, allié & proche parent du Roi des Nabathéens.

Ce Prince lui fournit les moyens de traverser de vastes solitudes, pour pénetrer dans le pays des Arabes Scenites; après cinquante jours d'une marche pénible, il prit d'assaut la Ville de Nairam, située dans une contrée fertile; & dirigeant ensuite sa marche vers le Midi, il fut arrêté par un fleuve, dont une armée ennemie lui disputa le passage. Il fallut tenter le

ſort d'un combat. Ses troupes agguéries, diſperſerent ſans effort, cette multitude ſans ordre & ſans diſcipline. Les Villes les plus conſidérables ouvrirent leurs portes, ſans lui oppoſer la moindre réſiſtance. Il tenta auſſi de ſe rendre maître de Marſiab dans le pays des Ramnites, mais la diſette d'eau l'obligea d'en lever le Siège. Les chaleurs brûlantes du climat, furent plus meurtrieres que les armes de ſes ennemis : alors trop affoibli pour aſpirer à de nouvelles conquêtes, il rentra dans le pays des Nabathéens, d'où il ſe rendit en Egypte, & débarqua les reſtes languiſſants de ſon armée dans le port d'Alexandrie, & il ne tira d'autre fruit de ſon expédition, que le privilege de mettre une garniſon dans le *bourg rouge* (*u*), où il établit un receveur, qui exigeoit le quart de la valeur des marchan-

[*u*] Pline l. 6.

diſes qui entroient dans le port. Caius petit fils d'Auguſte, ne crut pouvoir dompter l'indocilité naturelle de ce peuple, qu'en détruiſant leurs Villes, d'où ils bravoient leurs tirans ; perſuadés qu'en dévaſtant les frontieres de l'Empire, qui offroient des aliments à leur cupidité, ils ne viendroient plus affronter des périls inutiles.

Depuis ce temps, juſqu'au règne de Trajan (*x*), les Arabes vécurent ſous la protection de leurs Loix, & quoique les panegériques & les inſcriptions des médailles nous atteſtent que cet Empereur (*y*) fut leur conquérant, il eſt aiſé de prouver que ces monumens hiſtoririques, ont été élevés par l'adulation ; puiſque jamais il ne put ſe rendre maître de la capitale des Hagareniens.

Severe fut le dernier des Ceſars

(*x*) Dion. Caſſius.
(*y*) Appianus.

qui porta ſes armes dans l'Arabie ; il vouloit ſe venger de ce peuple, qui avoit fourni du ſecours à Niger, (z) & il ſe flattoit de s'approprier les immenſes tréſors conſacrés au Soleil & qu'on tenoit religieuſement cachés. Les ſoldats rebutés de la fatigue de la marche, & de la chaleur du climat, refuſerent de combattre, & leur rébellion l'obligea de revenir dans ſes États : il paroît même, que ſes ſucceſſeurs ſe ſentant trop foibles pour les aſſervir, payerent des ſubſides aux Sarrazins, qui s'obligerent à leur tour, de fournir un corps d'auxiliaires.

Ce traité parut humiliant à Julien, qui refuſa de ſe ſoumettre à la honte de payer un tribut à des barbares. Leurs députés en porterent leurs plaintes; mais l'Empereur guerrier & philoſophe, leur répondit avec fierté ; qu'un

(z) Strab.

Prince belliqueux avoit du fer & ne connoissoit point l'or. (*a*) Cette réponse, qui renfermoit une menace, les détacha de l'alliance des Romains, & ils embrasserent contre eux le parti des Perses. Quelque temps après, Marva Reine des Sarrazins, envoya un corps de troupes aux Romains contre les Goths, qui, après la défaite & la mort de Valens, avoient mis le siège devant Constantinople, & ce fut cette milice belliqueuse, qui sauva la capitale de l'Empire.

Ces peuples, sous le règne de Théodose, exercerent les plus grands ravages sur les frontieres de la Syrie, de l'Égypte & de la Palestine, & s'étant déclarés pour les Perses, ils répandirent une si grande terreur, que les soldats Romains, au lieu de se préparer à soutenir leur chóc, se précipiterent dans l'Euphrate, qui en engloutit dix mille.

(*a*) Abulfarage.

Les Sarrazins firent une nouvelle invasion sur les terres de l'Empire ; mais ils en furent chassés par l'Empereur Martien, qui leur imposa des conditions humiliantes auxquelles ils furent obligés de souscrire. Cette dégradation ne fut que passagere, l'Arabie dans le sixieme siècle, produisit un Prince belliqueux, qui, pendant cinquante ans, soutint la guerre avec gloire contre les Romains. Tout le pays, depuis l'Égypte jusqu'à la Mésopotamie, fut ravagé, & tous les prisonniers qui n'étoient pas assez riches pour racheter leur liberté, furent passés au fil de l'épée. Ce guerrier, qui étoit de la famille de Mondar, fit une alliance avec les Perses, qui, soutenus d'un si puissant allié, se répandirent sur les possessions des Romains, & taillérent en pieces l'armée du célèbre Bélisaire.

Il faut qu'une Nation qui n'a jamais subi de joug étranger, ait trouvé de puissantes ressources dans

ſon courage contre l'oppreſſion. Si elle reſta longtemps ſans conſidération ; c'eſt que ſes Tribus étant diviſées, manquerent de moyens pour exécuter de grandes choſes. Mais auſſitôt que Mahomet les eût réunies ſous le même drapeau, qu'elles ne reconnurent qu'un chef, & qu'elles eurent un intérêt commun, leurs ſuccès rapides furent plus brillants que ceux des Grecs, des Romains & de tous les peuples conquerants.

Des hommes nés & nourris ſous la tente, devoient tous être des ſoldats infatigables. Toujours errants, ſans inquiétude ſur les moyens de ſubſiſter, regardant toute la terre comme leur domaine, & le reſte des hommes, comme des artiſans formés pour ſervir à leurs beſoins, ils marchoient ſous un chef auſſi indigent qu'eux, qui, lui même n'avoit d'autres reſſources, ponr ſe les attacher, que ſes largeſſes, & qui avoit beſoin de faire un riche butin, pour en im-

poser à ses subalternes, par l'éclat de sa dépense.

La nature de leur pays avoit pourvû à leur sureté. On ne pouvoit pénétrer jusqu'à eux, sans avoir traversé des déserts arides, où, plus les armées étoient nombreuses, plus elles étoient exposées à périr par la soif, la famine & les chaleurs brulantes. Ainsi leurs sables, leurs rochers & leurs déserts, étoient des remparts élevés par la nature, pour assurer leur liberté contre l'ambition des conquerants. Comme toutes leurs Villes n'étoient qu'un assemblage informe de tentes, ou de viles cabanes, ils les abandonnoient sans regret aux ennemis qui avoient sur eux la supériorité, & ils se retiroient dans des lieux inaccessibles, où leur frugalité naturelle leur fournissoit des moyens de subsister, qui auroient été insuffisants à tout autre peuple.

L'ignorance où ils étoient dans l'art de défendre les places, sup-

pose qu'il n'avoient fait aucun progrès dans l'art de les attaquer. Ainsi les forteresses élevées sur les terres de leurs ennemis, étoient autant de barrieres qui prévenoient en eux l'ambition des conquêtes. Ils ne pouvoient faire que des incursions passageres, sans espoir de former des établissements durables.

Dans toutes leurs expéditions (b) militaires ils menoient avec eux, un grand nombre de chameaux, dont chacun étoit monté par deux hommes adossés, qui, dans une action générale, fesoient front à l'ennemi de deux côtés en même temps.

Les guerres fréquentes que les Tribus indépendantes eurent à soutenir contre celles qui vivoient sous la domination d'un chef ou d'un Roi ; les attaques fréquentes que les habitans des Villes avoient à repousser de la part des Scénites,

---

(b) Vie de Julien.

lierement aux Arabes du désert. Leur passion pour les armes étoit si impérieuse, qu'ils regardoient une bonne épée, comme la plus précieuse richesse. C'étoit le plus bel héritage qu'un pere pût laisser à ses enfans. Ainsi une épée suffisoit pour fixer les regards de toute la Nation, sur le possesseur & l'ouvrier. Ils étoient si désinteressés, qu'au milieu des richesses de l'Orient, ils ne prenoient que la portion nécessaire pour leur subsistance, & ne se réservoient que la gloire de les distribuer.





CHAPITRE VI.

Des Sciences & des Arts chez les Anciens Arabes.

LEs Arabes, séparés du reste des Nations, par l'impossibilité de communiquer avec elles, n'en ont pas moins perfectionné leur raison. La solitude où ils vivent, les a preservés des déreglements contagieux de l'imagination des autres peuples, & comme ils errent isolés sur la terre, ils ont subsisté longtemps sans prendre part à leurs crimes & à leurs superstitions. Il est vrai que s'ils furent plus lents à se corrompre, leur genre de vie dut aussi retarder leur marche dans la découverte des arts & des sciences. Un peuple pasteur ne dut s'occuper que du soin de multiplier ses troupeaux, & ce fut cette occupation qui les conduisit à la connoissance des astres & sur-tout des

étoiles fixes. Ce n'étoit que sur l'expérience, & non sur les calculs de l'Astronomie, qu'étoient fondées leurs notions confuses, qui ne leur servoient qu'à prédire le changement des temps, & à interprêter leurs songes. Le titre de devin étoit extrêmement honorable, & on prostituoit le nom de philosophes à ces imposteurs accrédités par l'imbécillité du vulgaire, & sur-tout à ceux dont les prédictions étoient justifiées par l'évènement.

Ils appelloient Anva (*e*), ou maison de la Lune, les vingt-quatre étoiles qui partagent le Zodiaque en autant de parties, dont cette planette en parcourt une chaque nuit. Le lever & le coucher de certaines étoiles, leur annonçoit les variations de l'air. Les noms qu'ils leur donnoient étoient tous tirés des différentes

[*e*] Pocok.

eſpèces de leur bétail, & c'eſt ce qui ſemble indiquer que les premiers Aſtronomes ſe formerent dans la claſſe des paſteurs. Au reſte ils ne raiſonnoient, ni ſur leur grandeur, ni ſur leur éloignement, mais ſeulement ſur l'influence que les corps céleſtes avoient ſur la terre.

On peut aſſurer, malgré l'admiration qu'on éprouve pour tout ce qui a le ſceau de l'antiquité, que l'Aſtronomie languit dans une éternelle enfance, chez ces peuples qui, après des milliers de ſiècles d'obſervations, reſterent perſuadés que ces Globes flottans dans l'immenſité, avoient beſoin d'être ſoutenus par de fortes chaînes, pour faire leur révolution, & que la Lune (*f*) pouvoit ſe fendre ſuivant les caprices des hommes, & refuſer ſa clarté au reſte de la terre, pour deſcendre & ſe promener autour

(*f*) Abulfeda.

d'une maiſon, qui ne renfermoit que de vains ſimulacres, comme nous le verrons dans la vie de Mahomet.

Généalogie.

On reproche ordinairement aux Arabes, d'être plus curieux de la généalogie de leurs chevaux, que de leur propre deſcendance. C'eſt une erreur adoptée par des Écrivains eſtimables & accrédités, mais peu verſés dans l'hiſtoire de ces peuples : il n'y (g) en a point ſur la terre qui s'enfle avec plus d'orgueil, de la nobleſſe de ſon origine, & qui établiſſe des titres plus faſtueux. Les diſputes qui les ont diviſés, & qui ont ébranlé leur conſtitution, n'ont point eu d'autres cauſes, que les prérogatives & les diſtinctions attachées à la naiſſance. Il eſt vrai que l'origine de chaque Tribu eſt enveloppée de ténèbres, puiſque dans l'origine des temps, la plûpart ne

[g] Abulfarage.

ſavoient ni lire ni écrire, & que chacune ne peut établir ſes prétentions, que ſur des traditions vagues & confuſes. Leur attention à conſtater la généalogie de leurs chevaux, ne doit jetter aucun ridicule ſur eux. Le cheval eſt de tous les animaux, celui qui dégénere le moins : la race en eſt excellente en Arabie, ainſi il n'eſt pas extraordinaire qu'un peuple qui en fait ſa principale richeſſe, ſoit inſtruit de quelle race ſont iſſus ceux qu'il veut vendre ou acheter.

Médecine.

La (*h*) Médecine ne fit jamais de grands progrès en Arabie. Ceux qui acquirent quelque célèbrité dans le grand art de guérir, ne furent que des obſervateurs attentifs à ſuivre la marche de la nature. Il paroît que l'expérience les avoit mieux inſtruit, que les ſophiſmes & les conjectures de l'art : par exemple, quand quelqu'un ſe trou-

[*h*] Strabon l. 16.

voit incommodé par les exhalaiſons aromatiques, dont tous le pays eſt parfumé, ils brûloient du bitume & du poil de bouc dont la fumée leur procuroit un prompt ſoulagement.

Mais auſſi-tôt qu'ils eurent joint le ſecours de l'art aux leçons de l'expérience, on vit naître parmi eux les plus grands maîtres : il fallut être Arabe pour inſpirer de la confiance aux malades, & plus encore à leurs héritiers. Tels furent Avicēnne & Averroés, & tant d'autres qui furent appellés auprès des Rois. La gravité naturelle de ce peuple, leur donnoit ce ton impoſant, ſi néceſſaire à ceux qui exercent cette utile profeſſion ; auſſi ce fut à leur école que les Européens ſe formerent : il eſt vrai que les diſciples ont effacé la gloire de leurs maîtres.

Arithemétique.

L'Arithmétique ſemble avoir pris naiſſance chez les Arabes. Ce fut d'eux que les Chrétiens, dans le troiſieme ſiècle, emprunterent

les caracteres ou chiffres employés dans les calculs, Les avantages en furent longtemps méconnus, & les Français n'en firent usage que dans le quatorzieme siècle. Cet art étoit nécessaire à un peuple qui entretenoit des relations commerçantes avec ses voisins.

Ils avoient aussi leur méthode de supputer les temps. (*i*) Leur année étoit partagée en douze mois, & le premier jour de chaque année, ils se donnoient de grands festins : le même usage étoit établi chez les anciens Perses, & chez presque tous les peuples de l'Orient, Ils comptoient six saisons, la premiere étoit la saison des herbes & des fleurs, la seconde, l'Été, la troisieme la saison chaude, la quatrieme, la saison des fruits ; la cinquieme l'automne, & la sixieme l'Hiver,

Supputation des temps.

(*i*) Gollius p. 116

L'ancienne (*k*) année Arabe étoit lunisolaire ; mais la coutume d'intercaler les mois , fut abolie par Mahomet. Leur semaine étoit composée de sept jours , comme chez les Indiens , les Égyptiens, les Grecs , les Romains , & presque chez tous les peuples anciens & modernes.

Les progrès qu'ils ont fait dans les sciences sont les productions faciles de leur génie naturel , puisque sans communication avec les autres Nations ils ont puisé dans leur propre fond , ce que les autres ont emprunté de leurs voisins ou n'ont acquis que par le secours d'une expérience lente & tardive. La solitude , qui en général conduit à une ignorance stupide & à une austerité de mœurs gênante dans la société , n'a fait que perfectionner en eux le goût & la politesse : en abordant les étrangers,

(*k*) Pocok Hist. Arab.

ils n'éprouvent point cette timidité & cette confusion, que le défaut d'usage de la société inspire à ceux qui vivent dans la retraite. C'est qu'ils étoient nés ce que les autres deviennent ; c'est que la nature leur avoit revélé les secrets que les autres sont forcés de lui arracher : aussi leurs connoissances ne se bornoient pas aux Sciences abstraites & profondes ; & ils cultivoient avec succès tous les Arts d'agrément.

La passion des Arabes pour le merveilleux, rend croyable tout ce qu'on rapporte sur les honneurs qu'ils rendoient à leurs Orateurs & à leurs Poëtes. (l) L'imagination ardente des Orientaux s'élance toujours vers le grand & quelquefois vers l'outré. Dans leurs écarts audacieux ils prennent le gigantesque pour le sublime. Une langue riche & harmonieuse, des expressions har-

---

(l) Prideaux.

La Mesique.

dies, des images vives & brillantes, des métaphores audacieuses étonnent l'esprit, & frappent les sens sans laisser à la raison, le tems de les soumettre à l'examen.

Poésie.

Les Poëtes jouissoient de la plus haute considération : on les regardoit (*m*) comme des hommes privilégiés nés pour instruire la Nation ; leurs plus beaux morceaux étoient regardés comme autant de maximes qu'il falloit apprendre pour n'être point confondu dans la classe abjecte des hommes sans éducation. Les personnes bien élevées, en fesoient de fréquentes applications dans le commerce de la vie, & ce qui seroit regardé chez nous comme un pédantisme, étoit regardé chez eux comme le fruit d'un esprit cultivé ; ils étoient dans l'opinion, qu'il valoit mieux se parer de l'esprit d'autrui, que de se montrer dans une indigence naturelle & rébutante.

[*m*] Ide, Sale, Reland.

Les honneurs qui font la récompenfe des ames généreufes & qui font le germe & l'aliment de l'induftrie y fefoient éclore tous les talens : dès qu'un Poëte avoit enfanté un Poëme digne d'être récité dans l'affemblée de la Nation, il fe rendoit à Orcade place fameufe, & ainfi nommée, à caufe des défis que les Poëtes fe fefoient les uns aux autres. L'affemblée duroit un mois entier, pendant lequel chaque Poëte alternativement écouté, récitoit fes productions. La meilleure piéce, remportoit le prix, & lorfqu'elle avoit atteint un certain degré de perfection on la dépofoit dans les archives de la Nation.

Telle fut la deftinée de ces célébres (*n*) Poëmes, connus fous le nom de vers dorés, parce qu'ils étoient tracés en lettre d'or, fur de la foye d'Egypte. Les fujets or-

---

(*n*) Pocok.

dinaires de ces Poëmes, célébroient la naiſſance d'un fils iſſu de quelque Héros, celle d'un Poulain de bonne race; ces ſujets étoient les mieux accueillis, parce que les honneurs étoient attachés à la fécondité & la richeſſe à la poſſeſſion des meilleurs chevaux. La gloire de ceux qui ſortoient vainqueurs de ces combats académiques, s'étendoit ſur toute leur famille, qu'on félicitoit d'avoir produit un ſi beau génie. Les autres Poëtes ſe dépouillant de l'orgueil, qui ſouvent avilit leur talent, célébroient la victoire de leur rival couronné. Les femmes revêtues de leurs habits nuptiaux, chantoient ſon triomphe dans les feſtins qu'occaſionnoit cette ſolemnité. Toutes ſembloient briguer l'honneur d'en faire leur conquête, ainſi la deſtinée de ces Poëtes fortunés, étoit bien différente de celle des héritiers de leur talent qui aujourd'hui ne ſont plus heureux qu'en vers. Un bon Poëme étoit regardé comme la plus riche

production du génie, il n'eſt donc pas étonnant qu'une terre qui fourniſſoit tant d'aliments à l'émulation, ait produit un eſſein nombreux d'excellens Poëtes.

Eloquence

Les Orateurs jouiſſoient auſſi de l'eſtime publique & quoique les Arabes en général, ne ſcuſſent ni lire ni écrire, pluſieurs d'entre eux acquirent une grande célébrité par leur éloquence & par l'étude de leur langue. C'étoit (*o*) ſurtout dans les aſſemblées du peuple, qu'ils étaloient une éloquence vive & animée, pour détourner leurs concitoyens d'une entrepriſe, ou pour les engager à l'exécuter. Ils avoient (*p*) deux ſortes de harangues : les unes étoient cadencées & harmonieuſes, les autres étoient en proſe ordinaire. Ils ne ſuivoient pas la marche méthodique des Orateurs Grecs & Romains ; ce n'étoit que des

(*o*) Idem.

(*p*) Le Clerc proſod. Arab.

ſentences détachées, qui frappoient les auditeurs par l'élégance d'une expreſſion rapide, par la beauté des maximes claires & conciſes. Ils étoient ſi perſuadés de leur ſupériorité dans l'éloquence, qu'ils ſe vantoient d'être les ſeuls avec les Perſes (*q*) qui euſſent le talent de parler en public.

Leur Poëſie comme celle des Grecs & des Romains, avoit trois parties qui répondoient à ce que nous appellons pieds, & qui différoient entre elles, par raport au nombre & à la quantité des ſyllabes. Tout l'art de la verſification conſiſtoit dans l'arrangement des lettres appellées mobiles & fixes. (*r*) Une lettre mobile avoit ſa voyelle propre: une lettre fixe n'en avoit point & jointe avec une autre, elle feſoit une ſyllabe; par exemple dans Harſon *h* à ſa voyelle & la lettre r

(*q*] Hyde.
(r) Ebn. Bush. elm. ſalam.

n'en a point & par conséquent doit se joindre avec la lettre précédente *h* & ne forme avec elle, qu'une seule & même sillabe.

L'Apologues (*f*) l'Orient pour berceau ; & l'on soupçonne même que c'est dans l'Arabie qu'il a pris naissance ; du moins cette méthode d'instruire paroit y être de la plus haute antiquité, comme on en peut juger par la parabole que Joctan adressa aux hommes de Sichem, deux cent ans avant David. Lockman fut celui qui se distingua le plus dans ce genre annobli dans la suite, par l'usage qu'en fit le Rédempteur des hommes. Voici ce que les Arabes racontent de cet Auteur.

Ce fabuliste étoit petit fils d'une sœur ou tante de Job, & il comptoit Abraham pour un de ses ancêtres. Il reçut en naissant l'heureux don de Prophétie, & mérita dans la suite le surnom de Sage, les

(*f*) Baile.

Mahométans qui ne le respectent que sous ce dernier titre, assurent qu'il s'en rendit digne dans une vision ou Dieu lui donna le choix de la sagesse, ou du don de Prophétie. Lockman, sans hésiter préféra la Sagesse ; & Dieu pour récompenser son désintéressement, lui proposa d'être son Lieutenant sur la terre : mais quoi que résigné à la volonté Divine, il aima mieux rester esclave que d'être élevé à une dignité où sa sagesse pouvoit échouer. Cette modération fut si agréable à Dieu, qu'il le doua d'un nouveau dégré de sagesse, alors il composa dix mille paraboles ou fables pour l'instruction du genre humain. La plupart des Auteurs le font contemporain de David & de Salomon, mais ils ne s'appuyent que sur des conjectures incertaines.

Quoique né dans l'Éthiopie, il étoit Juif de Religion : on dit qu'il fut enterré avec soixante & dix Prophètes que les Juifs massacrèrent en un seul jour, son corps fut dé-

posé dans un Sépulchre à Ruma près de Jérusalem. Les Arabes le représentent avec de grosses levres un nez écrasé & une peau huileuse. Mais peut-être l'ont-ils peint si difforme pour mieux mettre en opposition la laideur de son corps avec la beauté de son esprit. (t) Planude a puisé les principaux traits de sa vie d'Esope, dans les traditions Arabes, & tout conspire à faire croire que Lockman & Esope n'ont été qu'un seul & même homme, d'autant plus, que les fables attribuées au dernier, sont plus dans le goût oriental que dans celui des Grecs.

Il y avoit parmi les Arabes certains Philosophes qui prétendoient posséder la langue des oiseaux. Il est probable que dans leurs solitudes ils pouvoient prêter une sérieuse attention à tout ce qui frappoit leurs sens. Ainsi à force d'en-

(t) Planude vie d'Esope.

tendre dans un oiſeau le même cri pour rappeller d'autres oiſeaux, ou pour les avertir des pourſuites du chaſſeur, ils attachoient une ſignification à ce cri : il eſt conſtant que dans les animaux comme dans les oiſeaux, il eſt des ſons variés pour exprimer leurs différens mouvemens & leurs différentes affections. Laboyement d'un chien irrité, n'eſt pas le même que celui d'un chien qui careſſe ſon maître, voilà à quoi doit ſe borner la ſcience d'un homme qui prétend que les animaux ont un langage intelligible.

Langue des oiſeaux

Une Nation qui a conſervé la ſimplicité des mœurs antiques & qui ennemie du luxe, ne connoit que les beſoins de la Nature ne doit pas avoir porté les méchaniques à un grand degré de perfection. Tout peuple paſteur n'eſt point fécond en inventions qui ſont ordinairement le fruit des beſoins qui demandent du ſoulagement, c'eſt dans le luxe des Villes, c'eſt au

cri du besoin que s'élevent ces génies créateurs qui nous révélent les secrets de la Nature & la simplicité mistérieuse de ses ressorts. Les Arabes qui ne s'enrichissoient que par des brigandages, ne s'occuppoient qu'à fabriquer des cimmetères (*u*) des arcs, des darts & des fléches. Ils excelloient dans l'art de faire du vin de Palmier qui étoit fort recherché des peuples voisins; ils avoient quelques Manufactures de toile de coton, mais il ne paroit pas qu'ils ayent donné à leurs ouvrages un grand degré de perfection.

Grossiéreté des Arabes.

Il est vrai que la conduite qu'ils tinrent dans le siécle de Mahomet, ou sous ses premiers successeurs, donne lieu de leur reprocher qu'ils ont voulu replonger le monde dans la barbarie des premiers temps. Dans leur zele fanatique, ils détruisirent & mutilerent les Monumens les plus respectés. La biblio-

(*u*) Hyde.

theque d'Alexandrie (x) fut réduite en cendre par le farouche Omar, & ce second Calife, pour justifier son sacrilège littéraire, eut l'imbécillité de dire que l'Alcoran devoit tenir lieu de tous les livres. Mais le crime du Chef ne doit point être imputé à toute la Nation, puisque quelque temps après, on voit ces mêmes Arabes rallumer le flambeau des Arts dans tous les pays de leur domination. Le siècle de Mahomet, fut un siécle de guerre, il n'est donc pas étonnant que ces combats, où chacun disputoit la palme du génie ayent été abolis par ses ordres. Cet homme extraordinaire, ne voulant paroitre occupé que de grandes choses, proscrivit tous les Arts agréables qui séduisent les sens & l'imagination. Ce n'est point dans des temps orageux que les fleurs s'empressent d'éclore; mais lorsque ses successeurs furent chargés des dépouilles

(x) Reland. de Rel. Mahomet.

des Nations, & qu'usurpateurs paisibles ils purent retourner à leurs premiers penchans, leur Cour encore plus brillante par le gout que par le luxe, rassembla des Poètes & des Orateurs dont les productions n'auroient pas été dédaignées des peuples policés, si leur langue plus répandue, eut permis d'en faire connoître les beautés.

De la langue.

Quand un peuple n'a point subi le joug étranger, & que possesseur constant d'un même pays, il n'a point admis le mélange des autres Nations, il est naturel de croire que sa langue ne doit avoir essuyé que de foibles révolutions. Ainsi l'on peut avancer que la langue Arabe doit être une des plus anciennes du monde : son harmonie, sa magnificence, la rendent plus propre à la Poésie & à l'éloquence qu'à la simplicité de la conversation ; & dans le commerce ordinaire, les Arabes ne s'expriment point comme les autres ; ce sont des enthousiastes entrainés par l'inspiration.

Cette langue (*y*) est composée de différent dialectes, dont les deux principaux étoient celui des Hamyarites ou Arabes purs & celle des Koreishites dont Mahomet a fait usage dans son Alcoran, le dialecte des Hamyarites semble être fille du Syriaque dont il a la pureté, & à qui tous les peuples Asiatiques déferent l'honneur de la maternité.

Le dialecte des Koreishites par sa douceur & son éloquence, a la préférence sur toutes les autres. La Tribu qui lui avoit donné son nom, avoit la Surintendance de la Caaba ainsi il lui étoit facile d'enrichir son langage des vers, des mots, des phrases des autres Tribus qui venoient en foule visiter le sanctuaire de l'Arabie. On sçait que le langage est toujours le plus pur, dans les lieux où l'affluance est la plus grande : c'est dans le sein des ca-

(*y*) Pocok.

pitales, que l'étranger dépose sa rouille provinciale & ses expressions vitieuses ; ainsi il n'est pas étonnant que le dialecte de la Mecque, ait été plus poli plus harmonieux, que celui des autres Tribus, d'autant plus que cette Ville étant la plus éloignée des Nations étrangères, étoit moins exposée à la contagion de leurs expressions.

La langue Arabe, est si riche & si abondante, qu'on regarde comme impossible de la posseder parfaitement, à moins qu'on ne soit inspiré : elle fournit cinq cents (z) mots pour exprimer une épée ; cette abondance est plutôt une disette, qu'une richesse réelle, il en doit résulter plus de confusion, que de netteté dans l'expression : malgré cette profusion de mots, les Arabes assurent qu'il y en avoit un bien plus grand nombre qui sont tombés dans l'oubli. On conviendra

(z) Prideaux.

que cette langue, a du essuyer des pertes, si l'on considére que l'art d'écrire a été fort lent à prendre des accroissemens parmi ce peuple, quoiqu'il n'ait pas été tout à fait inconnu dans les siécles même les plus reculés, comme on en peut juger par ce passage de Job (a) » plut à Dieu que mes discours fussent écrits ! Plut à Dieu qu'ils » fussent gravés dans un livre, ou » sur le plomb, ou sur les pierres » des rochers, avec une touche de » fer. » Job eut il formé de pareils souhaits, si l'art d'écrire n'eut point été inventé ?

Les Anciens Arabes avoient plusieurs caractères. Ceux qu'employoient les Hamyarites, & dont il nous reste des vestiges sur d'antiques monumens, nous présentent une écriture dont les lettres ne sont point séparées, & qui toutes liées les unes aux autres, sont dans une

(a) Job. 19. 23. 24.

dépendance mutuelle. La maniere de tracer ce caractère étoit un secret qu'on ne révéloit qu'à certains citoyens privilégiés.

Morabe (*b*) de la Province d'Irax, est l'inventeur du caractere moderne, il en introduisit l'usage à la Mecque quelque temps avant la naissance de Mahomet. Mais il ne fit que des progrès fort lents, ce fut pour perpétuer la gloire de l'inventeur, qu'on appella, & qu'on appelle encore aujourd'hui ces lettres, *les enfans de Morabes*, une autre distinction en releve la gloire, ce fut avec ces caractères grossiers que l'Alcoran (*c*) fut premierement écrit : ceux dont on se sert aujourd'hui sont beaucoup plus beaux, ils furent dans leur origine, formés d'après le Cusique dont on peut voir un échantillon dans les voyages de Chardin. Ce fut un Vizir des Califes Moctader, Cader &

(*b*) Le Clerc, prosod. Arab.
[*c*] d'Herbelot, Bibliot. Orient.

Radi qui régnèrent successivement qui en donna la premiere idée, mais son invention fut beaucoup perfectionnée par le Secretaire du dernier Calife de la famille des Abassides. C'est pourquoi on donne à ce caractère, le nom d'Al-Khattab c'est à dire, le Sécretaire.

L'Arabe est la langue sçavante des Mahométans. Ils l'étudient comme les Chrétiens de l'Europe apprennent l'Hébreu, le Grec & le Latin. Cette langue est d'un grand secours pour découvrir la signification de plusieurs mots Hébreux dont la racine se trouve dans le texte original : il paroit que ces deux langues avoient beaucoup d'affinité, puisqu'Abraham, sans le secours des interprêtes, voyageoit & se fesoit entendre dans l'Arabie, la Chaldée, & la Palestine.

CHAPITRE VII.

De la Religion des Anciens Arabes.

LA religion des Arabes, avant Mahomet, n'étoit qu'une idolatrie grossiere, & que l'assemblage informe de toutes les superstitions. Chaque Tribu avoit son Idole, son culte, & ses cérémonies religieuses. Quoique tous les objets du culte fussent différens, tous se réunissoient dans la pratique de la circoncision & des ablutions. Il y avoit peu d'infracteurs, parce que les intérêts de la santé en prescrivoient l'observation. Tous avoient l'idée d'un Dieu créateur de l'Univers; mais cette notion étoit plus ou moins lumineuse, selon les lieux & le caractere de chaque Tribu. Leur idolatrie ne consistoit pas dans la négation d'un être suprême, mais ils lui associoient des divinités subalternes, chargées

de présider à la police du monde ; & ces Agens subordonnés à l'être suprême, firent presqu'oublier celui dont-ils étoient réputés tenir leur puissance.

Les astres (*d*) dans les temps les plus voisins de la naissance du monde, eurent des adorateurs en Arabie. Des hommes grossiers, & asservis à leurs sens, pouvoient facilement tomber dans cette erreur. La difficulté de concevoir un Dieu intellectuel, fatigue & rebute leur débile raison. Persuadés que cet être infini est present en tous lieux, ils ont néantmoins toujours tournés leurs yeux vers le Ciel, comme s'il eut été sa demeure particuliere. La vue des astres leur inspira un respect religieux : ils observerent leurs mouvemens périodiques, & ils prirent les impulsions d'une puissance étrangere pour les actes d'une volonté particuliere.

(*d*) Abulfarage.

La séduction des sens fut encore favorisée par les Sophismes imposans des Philosophes, qu'on peut regarder comme les premiers instituteurs de l'idolatrie. Voici quel étoit leur raisonnement : tout ce qui se meut de lui-même a un principe incréé de ses mouvemens, & n'est susceptible d'aucune altération. Or, comme ils étoient persuadés que les astres n'empruntoient leur mouvement d'aucune cause étrangere, ils les adorerent bientôt comme les auteurs de toute la nature, comme des êtres animés qui répandoient l'abondance sur la terre, ou qui la frappoient du fléau de la stérilité, qui régloient la variété des saisons, qui produisoient les reptiles, qui affligeoient les hommes de maladies, qui présidoient aux destinées publiques & privées.

De ce principe découloit le système de la fatalité : il étoit impossible de prévenir ce qui avoit été réglé par les astres. Ainsi les Rois

qui croyent jouir du privilége de vouloir & de tout exécuter, n'étoient que leurs agens ſubordonnés. Ce culte qu'on voit établi dès les premiers temps, s'étoit répandu chez pluſieurs Nations, ſans qu'on en pût déſigner l'Auteur. Les Sabéens (*e*) adorateurs des Aſtres, pour rendre leur culte plus reſpectable, ſe diſoient dépoſitaires des livres d'Adam, de Seth & d'Enoch, où cette Religion eſt établie. Ce furent donc les vérités mathématiques mal développées, qui produiſirent ce culte religieux. Le Soleil & la Lune uſurpèrent particulièrement des hommages : l'un fut reſpecté comme le Monarque du Ciel, & l'autre en fut regardée comme la Reine ; tous les autres Aſtres n'étoient honorés que comme les exécuteurs de leurs ordres ſuprêmes.

(*e*) Hyde.

Quand on pénétre (*f*) dans l'intérieur de cette Religion ; on y découvre l'origine de toutes les cérémonies religieuses de l'Orient. On voit que la coutume d'aller en pélerinage, & de trainer sur des chars les simulacres des Astres de bourgade en bourgade, n'étoit que le symbole de la marche errante & réglée de ces flambeaux du monde. Leur position élevée dans le Ciel, peut avoir déterminé à choisir les plus hautes montagnes, pour y ériger des Temples & des Autels. Ce n'étoit que sur des lieux élevés ou sur des toîts, qu'on sacrifioit au Soleil : & l'on choisissoit les jours les plus purs & les plus lumineux. Les adorateurs de la Lune se rassembloient dans le fond des valées : ils cherchoient le silence des plus sombres bocages. Les plus affreuses cavernes & les nuits les plus ténébreuses, relevoient la ma-

(*f*) Abulfarage.

jesté des mistères. Ce culte dégénéra dans la suite en licence & les actes de Religion n'offrirent plus que des scenes de scandale.

Les Sabéens (g) habitants nombreux de l'Arabie, furent les plus zélés défenseurs de cette idolâtrie à laquelle ils donnerent leur nom : l'ancien Sabéisme plus pur & moins grossier que le moderne, ne se proposoit que d'adorer l'Être en présence des astres ; c'est-à-dire, le Dieu invisible, en présence des Dieux visibles.

L'idée (h) sublime qu'ils s'étoient formée de l'Être Suprême, étoit trop pure & trop élevée, pour croire qu'il put communiquer avec des hommes foibles & corrompus. Ce fut ce qui leur fit admettre des substances moyennes pour être leurs médiatrices dans le Ciel : les étoiles la Lune & le Soleil étant suspen-

[g] Abulfeda.
(h) Pocok.

dus

dus entre le globe terreſtre & les demeures Divines leur parurent des intelligences propres à entretenir des correſpondances faciles avec le Créateur pour en obtenir des bienfaits. Leur reconnoiſſance envers ces Aſtres diſtributeurs des pluyes, qui ſont les plus grands des biens dans ces climats brûlans, fit oublier le Dieu inviſible : la Religion dégénéra de ſa pureté primitive : & les hommes eſclaves de leurs ſens, détournerent les yeux de deſſus le Créateur, pour les fixer ſur ſes ouvrages.

Les planetes (*i*) eurent part au culte public; ſept Temples leur furent conſacrés. La planete de Vénus eut un Sanctuaire fort célébre dans Saana, qui fut démoli par les ordres d'Othman. Ce Calife ayant été aſſaſſiné quelques jours après, les ſuperſtitieux regardèrent ſa mort comme l'accompliſſement d'une

(*i*) Neuthon.

Prophétie gravée sur la porte de ce Temple. *Celui qui te détruira, sera massacré.*

Chaque Tribu eut son Astre tutelaire. Celle d'Hamia, choisit le Soleil; celle de Mesam adora l'œil du Taureau, celle d'Asad rendit un culte à Mercure. On dit que le Temple de la Mecque, fut consacré à Saturne. Tous ces idolâtres semblables aux Indiens (*k*), avoient une vénération particuliere pour les étoiles fixes, qu'ils ne croyoient sédentaires que pour veiller avec plus d'attention sur les destinées des hommes.

Les Astres (*l*) errans, avoient aussi un culte distingué. On les invoquoit comme les distributeurs de ces rosées bienfaisantes qui fécondent les terres, qui préparent & donnent la maturité aux moissons, & aux fruits. Ils les révéroient en-

(*k*) Hyde.

[*l*] Abulfarage.

core comme les ministres des vents dont la fraîcheur change en un doux Printemps, les Étés les plus brulans.

Les Astres ne paroissent pas toujours sur l'horison, & quelquefois ils sont obscurcis par des nuages. Alors les Sabéens se dédommageoient de leur abscence, par le culte qu'ils rendoient à leurs simulacres, devant lesquels ils se prosternoient avec la plus grande humilité, ils leur sacrifioient un coq & un veau noir. Les dévotes leur offroient des gateaux excellens.

Les pélerinages (*m*) étoient fréquens, soit en Mésopotamie, soit à la Mecque, soit en Egypte dont ils honoroient les piramides comme les Sanctuaires de la Divinité, & selon d'autres, comme les tombeaux de Seth & de ses deux fils Enoch & Sabi, qu'ils respectoient comme les fondateurs de leur Religion. Ils lisoient avec beaucoup

---

(*m*) Al-Moltazaf.

d'attention un livre écrit en Chaldéen qu'ils assuroient être une production de Seth. Ce livre (*n*) réputé sacré, renfermoit d'excellentes maximes pour rectifier les penchans, & régler les mœurs, & il est encore aujourd'hui, l'objet des méditations de leurs descendans.

Ce n'est point sortir des bornes de l'histoire, que de transcrire l'éloquente invective lancée par Theodoret, contre ce culte idolâtre. » Le Souverain Auteur de la Nature, dit-il, a imprimé à ses ouvrages toutes les perfections dont » ils sont susceptibles, mais comme » il a craint que l'homme crédule » & borné, n'en fut ébloui, il a » entremêlé quelques défauts qui » en temperent l'éclat, afin que » d'un côté ce qu'il y a de grand » & de merveilleux, subjuguat notre admiration, & que ce qui » se trouve de défectueux nous ôtat

(*n*) Procope specimen.

» la tentation de leur rendre un
» culte qui n'eſt dû qu'à leur Auteur.
» Ainſi de quelqu'éclat que bril-
» lent le Soleil & la Lune, il ne
» faut qu'un ſimple nuage pour
» éclipſer la ſplendeur de l'un en
» plein midi, & pour nous dérober
» la vue de l'autre pendant les plus
» belles nuits de l'Été ; ainſi la ter-
» re qui eſt une ſource inépuiſa-
» ble de tréſors ne reſſent aucune
» vieilleſſe : elle renouvelle ſans
» ceſſe ſes libéralités en faveur des
» hommes laborieux & fournit à
» tous leurs beſoins ; mais de peur
» qu'on ne fut tenté de l'adorer,
» & de lui offrir un hommage qu'elle
» ne mérite pas, Dieu en a fait
» le théâtre des plus grandes agita-
» tions, le ſéjour des maladies
» cruelles, & des guerres ſanglan-
» tes, & parmi les herbes ſalubres
» croiſſent les herbes empoiſonnées.

Le Ciel de l'Arabie, toujours pur & ſans nuages, étoit propre à favoriſer les progrès de ce culte, leurs déſerts qui étoient des plaines

unies & découvertes, les hautes montagnes de l'Hyemen leur donnoient la facilité d'obſerver les mouvemens des Aſtres. L'objet de leur admiration, devint l'objet de leur adoration. Le culte qui doit adoucir les mœurs, n'inſpira que de la férocité, & l'on vit pluſieurs Tribus impitoyables, immoler leurs enfans à Moloch & Renpham, qui étoient les planettes que nous connoiſſons ſous le nom de Mars & de Saturne.

Les Aſtres n'étoient pas les ſeules Divinités des Arabes. Ils reconnoiſſoient encore trois (*o*) déeſſes filles immortelles de l'Être Suprême, Alla fut l'idole de la Tribu des Takifites, qui lui avoit conſacré un Temple qui ſubſiſta avec gloire juſqu'au temps où Mahomet détruiſit les autels des faux dieux. La ruine de cette idole, plongea toute la Tribu dans l'affliction, les

[*o*] Abulfarage.

femmes surtout, pleurerent amèrement cette perte : elles employerent les prieres & les larmes, pour qu'on laissât subsister leur idole encore pendant trois ans, leur priere fut rejettée par le faux Prophète. Ensuite elles prierent seulement pour un mois ; Mahomet inflexible, ordonna de le démolir sur le champ. Ainsi, quoiqu'on ne puisse le justifier d'imposture dans les moyens qu'il employa pour établir sa mission, on est forcé d'avouer que l'idolâtrie n'eut point d'ennemi plus opiniâtre à renverser ses autels.

Alura (*p*) étoit l'idole adorée par les Koreishites. Cette idole étoit un Accacia, sur lequel on avoit bâti un Temple qui rendoit un son chaque fois que quelqu'un y entroit. Les Koreishites dans leur zèle barbare, lui sacrifioient leurs propres filles, sur une montagne de la

[*p*] Abulfeda.

Mecque, qui servoit de tombeau à ces tendres victimes de la piété cruelle de leurs peres dénaturés. Mahomet, la huitième année de l'hégire, ordonna de détruire le Temple & l'idole qui furent réduits en cendres. La Prêtresse fondant en larmes, les cheveux épars & les mains sur la tête, se présenta priant de respecter le Sanctuaire de la Divinité, mais elle fut condamnée à la mort, comme complice des abominations qui se commettoient au nom de la Déesse.

Manah (q) étoit l'objet du culte des Tribus d'Horail & de Kosan, qui demeuroient entre la Mecque & Médine. Ce n'étoit qu'une grande pierre informe & grossiere, à qui la crédulité superstitieuse attribuoit des effets merveilleux. Un certain Saba eut ordre de la détruire, la huitième année de l'Hégire, époque (r) mémorable par

[q] Idem.
[r] Jannabius.

la destruction de toutes les idoles de l'Arabie. Le mot Manah signifie couler & fait sans doute allusion au sang des victimes qu'on immoloit à la Déesse; celui de Muna, dont il sera souvent fait mention a la même origine. C'est le nom d'une vallée près de la Mecque; ou les pélerins offrent encore aujourd'hui leurs sacrifices.

Outre ces trois Divinités, les Arabes se courboient encore devant d'autres idoles, dont les principales étoient Sava, Vadd, Yagnt, Yauk, Nasr qui selon leurs Traditions, avoient reçu les honneurs Divins avant le déluge: ils s'étoient rendus respectables par leurs vertus & leur piété: La reconnoissance publique consacra leur mémoire & ce respect dégénéra en idolatrie. Noé éleva la voix pour combattre ce culte extravagant, & l'indocilité du peuple, fut une des principales causes du naufrage de la nature.

Vadd, qui représentoit le Ciel,

étoit adoré ſous la forme d'un homme ; Sava ſous celle d'une femme ; Yant ſous la forme terrible du lion, Yauk ſous celle d'un cheval, & Naſr ſous la figure d'un aigle.

La plus revérée de toutes les idoles, étoit Hobal (*ſ*), qu'on imploroit dans un temps de ſécheresse pour obtenir de la pluye, c'étoit une ſtatue d'homme, d'agathe rouge, qu'on avoit apportée de Syrie. Elle tenoit ſept fléches comme un ſymbole qu'elle perçoit dans l'avenir. Un accident ayant briſé une de ſes mains, ſes dévots lui en ſubſtituerent une nouvelle d'or maſſif. Les Arabes étoient perſuadés que c'étoit la ſtatue d'Abraham. (*t*) Il y en avoit une autre qui étoit armée d'un pareil nombre de fléches, qu'on révéroit comme le ſimulacre d'Iſmael (*u*) Ma-

---

(*ſ*) Pocok ſpecimen.
[*t*] Idem.
(*u*) Abulfeda.

homet qui ne respectoit aucun monument, dès qu'il pouvoit favoriser l'idolâtrie, brisa lui-même cette idole, en entrant dans la Caaba.

Il y avoit encore deux autres idoles fort révérées, l'une sur le Mont Safa, & l'autre sur le Mont Merva. On dit que c'étoit les statues d'un homme & d'une femme qui avoient eu un commerce impur dans la Caaba, & qui en punition de ce sacrilège, avoient été métamorphosés en pierre. Les Koreishites (*x*) en firent dans la suite un objet de leur culte, & Mahomet ne pouvant abolir entierement cette idolâtrie, eut assez de condescendance pour permettre qu'on continuât de respecter ces statues comme un monument de la vengeance céleste.

L'idolâtrie foible dans son origine innonda successivement toute l'Arabie, les Ismaelites (*y*) en se

(*x*) Alcoran.
(*y*) Mostrataf.

multipliant, ſe trouverent trop reſſerrés dans le territoire de la Mecque, ils ſe répandirent dans les contrées moins chargées d'habitans, emportant avec eux quelques pierres du pays dont ils s'éloignoient, pour les faire ſouvenir du berceau de leurs ancêtres. La coutume religieuſe de faire pluſieurs fois le tour de la Caaba, fut perpétuée autour de ces pierres, tirées du territoire ſacré, & cette cérémonie donna naiſſance à une idolâtrie extravagante. Ces pierres informes & brutes, devinrent l'objet du culte national.

Les Arabes ont outré toutes les extravagances religieuſes, enfantées par l'imagination en délire; ils ont reconnu le ſceau de la Divinité, dans tout ce qui ſortoit de l'ordre & ſcandaliſoit la raiſon. Le cri lugubre d'un hybou, le chant d'un oiſeau, la rencontre d'un animal étoit pour eux un préſage certain de proſpérités ou de déſaſtres.

Tout jusqu'à la pierre (z) & à la pâte, reçut chez eux les honneurs de l'apothéose, & il n'y eut plus que le vrai Dieu qui se vit sans Temple, & sans adorateurs.

Les Arabes ne tomberent que par degrés dans un politheisme aussi outré. Dans l'origine, ils n'associerent à l'Être Suprême que deux divinités, Bacchus (*a*) & Uranie: rien ne dépose davantage contre la foiblesse de l'esprit humain, que de voir un peuple spirituel déiffier des hommes, se persuader que la Divinité réside dans des pierres grossiérement taillées, & confondre les astres, avec le Dieu qui les forma & qui dirige leur cours. La plupart de leurs usages, leur retraçoient la pureté du culte primitif. leurs sermens, (*b*) leur traités, leurs manierès de saluer les Rois,

(z) Idem.
(*a*) Neuthon.
(*b*) Shahristani.

étoient autant de témoignages qui déposoient contre leur idolâtrie. Leurs traités commençoient par ces mots, *en ton nom ô mon Dieu.* Les Hamyarites & les Sabéens en abordant leur Souverain lui disoient, que Dieu t'aide à porter le poid de la Couronne, que Dieu te soit *propice* ; voici la formule de leurs prieres dans les solemnités ; *je me consacre à ton service ô Dieu ! tu n'as point d'égal & tu n'as de compagnon que celui dont tu est le Maitre absolu ! Il n'a rien qui ne soit à toi.*

Les Arabes idolâtres, n'admettoient (*c*) ni création ni résurrection. Ils voyoient naître & mourir leurs semblables, ils en concluoient que les siécles écoulés, avoient produits les mêmes événemens & ne concevoient aucun terme dans le passé, qui ne put offrir les mêmes scènes dont ils étoient les té-

(*c*) Shahistani.

moins. Ils attribuoient l'origine des Êtres à la Nature, & leur destruction, aux ravages des temps. Ceux qui croyoient que le monde avoit été tiré du néant, & qu'un Juge sévére & incorruptible, les rappelleroit un jour du tombeau pour leur décerner des récompenses, ou pour leur infliger des peines, fesoient avant de mourir de grands préparatifs, pour se mettre en état de goûter les voluptés promises en l'autre monde. Ils avoient surtout la précaution d'attacher auprès de leur tombe un chameau, qu'on y laissoit expirer de faim. Ces insensés avoient la vanité de voyager commodément, après la résurrection, ils vouloient éviter l'humiliation d'être rencontrés à pied.

La Métempsicose (*d*) fit aussi de grands progrès en Arabie. Cette erreur infecta presque toutes les Contrées de l'Orient, où elle com-

(*d*) Prideaux.

pte encore de nombreux partisans ; comme elle pourroit en faire chez toutes les Nations qui ne sont point éclairées du flambeau de la révélation. L'homme charnel & sensible, a des dispositions naturelles pour adopter un sistême qui lui promet une espèce d'immortalité, & qui lui assure que sa destruction apparente, n'est qu'une nouvelle forme d'exister, & que l'on ne meurt que pour renaître. L'horreur d'un éternel anéantissement, favorisera toujours les progrès de cette opinion, fortifiée encore par l'expérience journaliere, qui nous apprend que les êtrès morts, sont les germes des êtres qui éclosent. L'ame que la raison démontre immortelle ; peut passer sans inconséquence, d'un corps qui se dissout, dans un corps qui se forme. Ce sistême est encore favorable à la solution des difficultés que l'incrédule oppose témérairement aux dogme de la Providence ; mais ce qui décide la quêstion, c'est que

la foi nous apprend, que la Métempſicoſe eſt une erreur.

Parmis les partiſans de cette ancienne opinion, les uns croyoient que du ſang qui ſe trouve près de la cervelle d'un mort, il naiſſoit un oiſeau nommé Hama ; qui tous les cent ans vient viſiter le tombeau de celui dont le ſang a ſervi à le former. D'autres étoient perſuadés, que ce merveilleux oiſeau étoit animé de l'eſprit de ceux qui avoient été tués injuſtement, & qu'excité par un ſentiment de vengeance, il demande ſans ceſſe à s'abreuver du ſang de ſes meurtriers.

Quoique ces peuples ſe ſoient déshonorés par un culte ſuperſtitieux, on ne peut leur conteſter une piété tendre & agiſſante. Ils feſoient trois prieres par jours, & quelquefois dans la ferveur de leur zèle, ils les réitéroient juſqu'à ſept, ſemblables aux autres peuples (*e*) de l'Orient, qui dans tous les temps

(*e*) Hyde.

ont puni leurs corps des foiblesses de leur cœur, & des égarements de leur esprit : ils se condamnoient à des macérations douloureuses & à des abstinences meurtrieres pour des peuples septentrionaux qui auroient l'imprudence de les prendre pour modeles. Chose étrange de chercher à tempérer les passions par les moyens qui souvent en redoublent l'activité & les ravages. Leur frugalité naturelle les distinguoit des autres payens dont les Prêtres orgueilleux & intempétans s'arrogeoient le privilège de manger à la table des Dieux, & d'y dévorer les plus délicieuses offrandes. Les Prêtres Sabéens beaucoup plus sobres ne se reservoient rien de la victime qu'ils réduisoient en cendres, & ce désintereſsement multiplioit les offrandes & les sacrifices.

Les Prêtres ne formoient point un ordre (*f*) distingué de la classe

(*f*) Pocok.

des autres citoyens, Magiftrats, Guerriers & Pontifes; ils alloient de l'Autel fous la tente, ou dans les affemblées de la nation. Des mœurs fans tache, des lumieres étendues étoient les feuls titres pour parvenir au miniftere facré. Les Chefs des Tribus, les vieillards inftruits par l'expérience, étoient les feuls facrificateurs. C'eft dans cet âge que les paffions moins impérieufes, n'expofent point à donner ces fcènes de fcandales trop ordinaires dans l'effervefcence des fens: chaque famille avoit fon Prêtre, & fon Sacrificateur, qui par fon titre, n'avoit aucune prééminence fur les autres citoyens, & qui n'étoit exclus d'aucune fonction publique.

Les folemnités (g) étoient célébrées par des feftins des danfes,& des concerts: l'allégreffe publique embelliffoit les cérémonies religieufes

(g) Hyde.

& l'on ne ſoupçonnoit pas que les pleurs & la triſteſſe, fuſſent des offrandes agréables à Dieu. C'eſt encore en chantant que la plûpart des peuples de l'Orient s'approchent du Sanctuaire de leurs dieux. Ils ſont perſuadés que la joie eſt le témoignage d'une ame innocente & pure; aulieu que la triſteſſe décelle une ame dévorée de remords.

Il n'y eut jamais de Nation auſſi prévenue en faveur du ſort & des augures (*h*). Voici quelle étoit leur maniere de conſulter le ſort. Ils prenoient trois fléches ſans fer & ſans plumes, ſur l'une étoit gravés ces mots, *le ſeigneur m'a ordonné*. Sur la ſeconde, *le Seigneur m'a défendu*. La troiſième étoit ſans inſcription. Si une des deux premieres ſortoit: c'étoit un témoignage que Dieu approuvoit ou rejettoit l'entrepriſe. Si l'on tiroit la troiſième, on les remettoit toutes une ſeconde fois. On n'entrepre-

(*h*) Pocok.

noit rien d'important, ſans conſulter ces fléches. Cette pratique ſuperſtitieuſe, partoit d'un fond de piété de la part d'un peuple qui ne ſe décidoit que ſur l'approbation de ſes Dieux.

Il y avoit quatre (*i*) mois dans l'année où les Arabes ne pouvoient commettre la moindre hoſtilité; ſans ſe rendre coupables de ſacrilèges. Ils otoient le fer de leurs lances. Toutes les haines étoient ſuſpendues. Cette loi ſévère fut religieuſement obſervée par un peuple où l'égalité & l'amour de l'indépendance, excitoit des querelles fréquentes & meurtrières, où les inclinations belliqueuſes étoient difficiles à tempérer, où le fruit des incurſions ſur les terres étrangères étoient la principale richeſſe.

Le commerce des Arabes avec les Perſes, introduiſit parmi quelques Tribus la religion des Mages.

[*i*) Gollius.

(*k*) telle qu'elle eſt pratiquée encore aujourd'hui par les Guebres. Les diſciples plus ſages que leurs maîtres, reconnoiſſoient un Dieu Créateur, auquel ils n'aſſocioient aucuns agens ſubalternes pour le ſoulager dans le Gouvernement du Monde : cette religion fut réformée par Zerduſch, le même que Zoroaſtre, pluſieurs leur ont imputé d'être adorateurs du feu matériel. Mais il eſt probable qu'ils n'adoroient le Soleil que comme l'image de la lumiere Divine.

Il eſt vrai que frappés des contradictions qui ſe remarquent dans la nature, où tout eſt un mélange de bien & de mal, de plaiſir & de douleur, ils eurent recours à deux principes pour lever les difficultés qui étonnoient leur raiſon. Celui qu'ils appelloient Dieu, étoit repréſenté par la lumière, l'autre

---

(*k*) Abulfarage.

qu'ils appelloient le Diable, étoit représenté par les ténébres, leurs Théologiens pointilleux étoient partagés pour expliquer qui avoit pû donner l'être à un ennemi destructeur de son propre ouvrage. Quelques uns, pour résoudre la difficulté, fesoient le diable éternel: mais la doctrine primitive des Mages, étoit que le bon principe, étoit le seul qui existât de toute éternité.

Les descendans des Mages en ont conservé tous les dogmes sans les altérer. Jamais ils ne se mêlent avec d'autres nations, & c'est par cette précaution, qu'ils ont conservé la pureté de leurs mœurs. Ils n'ont ni Temples ni sacrificateurs. Les freres épousent leurs sœurs, & ces incestes qui unissent les familles dans une nation qui ne connoit point la propriété, seroit d'une dangereuse conséquence dans les pays où chacun a ses intérêts particuliers à défendre.

Il s'éleva encore une secte con-

nue ſous le nom de Zendiciſme, (*l*) c'étoit une eſpèce de Deiſme qui bravoit tous les préjugés vulgaires & toutes les cérémonies religieuſes : les Koreishites furent les plus ardens défenſeurs de cette opinion, qui prive les loix du ſecours de la religion. Mahomet ſorti de cette Tribu dût plus facilement, s'élever audeſſus des préjugés populaires.

Judaiſme. La religion Juive, prit de grands accroiſſemens dans l'Arabie, pluſieurs ſiècles avant Mahomet. Ce fut après la conquête de Jéruſalem par Adrien (*m*), que les Juifs fugitifs y formèrent des établiſſemens. Le concours de ces peuples fut toujours conſidérable dans tous les pays où ils furent tolérés. Le Monarque de la contrée où ils trouverent un azile, abandonna les autels de ſes dieux pour embraſſer le

[*l*] Moſtataf.
[*m*] Baronnie Aunal.

Judaiſme

Judaiſme, dont les cérémonies légales avoient beaucoup de conformité avec les pratiques des Arabes. En effet la circonciſion, les purifications, le commandement de prier pluſieurs fois le jour en ſe tournant vers l'Orient, & pluſieurs autres uſages conſacrés par l'antiquité, & la religion rapprochoient les deux peuples. Le Monarque formé à l'école des Juifs, devint intolérant comme ſes maîtres. Son zèle barbare exerça une cruelle perſécution contre ſes ſujets qui refuſerent d'abandonner la religion de leurs ancêtres. Sa cruauté le rendit l'objet de l'exécration publique, & les Juifs qui l'avoient endoctrinés furent auſſi déteſtés que lui.

Chriſtianiſme.

La religion Chrétienne y jetta auſſi d'heureuſes racines lorſqu'au commencement du troiſieme ſiècle l'Egliſe fut ébranlée par les ſecouſſes de ſes perſécuteurs. Les fidèles pour ſe ſouſtraire au glaive de leurs tyrans, chercherent une re-

traite dans le ſein de cette vaſte région où les différens adorateurs de la Divinité étoient aſſurés de jouir des priviléges de citoyen, & de n'être point troublés dans leur culte. Les ſemences de la parole fructifierent dans cette terre ſtérile. Des mœurs pures, furent les ſeules armes dont ces nouveaux Chrétiens ſe ſervirent pour faire des conquêtes à la foi. La multitude entraînée par la ſainteté de leurs exemples, ſe rangea ſous les étendarts de Jéſus-Chriſt, & les Chrétiens devinrent ſi nombreux & ſi puiſſans, qu'ils ſe trouverent en état de renverſer les autels de l'idolâtrie; mais aulieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, ils s'affoiblirent par leurs diviſions, & tournerent contre le ſein de leurs freres, des armes dont ils auroient dû ſe ſervir contre les idoles. Il fut bien difficile de reconnoître les diſciples d'un Dieu de paix ſous des habits ſouillés du ſang humain; ainſi au lieu de combattre l'erreur,

ils défigurerent la beauté des maximes Évangéliques, & aulieu d'édifier, ils n'offrirent que des scènes d'animosité & de dissolution.

La fureur de disputer, qui les avoit forcé d'abandonner les lieux de leur naissance, les accompagna dans leur nouvelle patrie, & ennemis déchainés contre le politheïsme, ils y substituerent de nouvelles erreurs. Les champs de l'Évangile furent infectés d'herbes empoisonnées, & la coupe de vie ne contint plus qu'un breuvage meurtrier. Le Christianisme dépouillé de sa beauté primitive, fut confondu avec une branche de la secte des Manichéens, (*n*) qui, sous prétexte d'abolir les guerres & les querelles domestiques, établit la communauté des biens & des femmes.

Quelques Évêques (*o*) établis pour conduire le troupeau, auroient

---

(*n*) Hyde.

[*o*] Asseman.

ſans doute, pu le garantir de la contagion ; mais ces conducteurs infideles aimoient mieux briller par des ſubtilités, que d'inſtruire par leur candeur & leur innocence. La plupart vieilliſſoient dans l'ignorance & dans une ſale débauche. Leur religion n'étoit plus qu'un mélange de quelques vérités & d'erreurs. Les uns Sophiſtes inſidieux, tâchoient de juſtifier leurs égaremens par des interprétations qu'ils donnoient à certains paſſages, qui feſoient la cenſure de leurs déſordres ; d'autres occupés d'intrigues & de complots, allumoient le feu des diſcordes civiles, & miniſtres d'un Dieu pacifique, ils apprenoient aux hommes à ſe hair & ſe détruire.

Telle étoit la ſituation de l'Arabie, lorſque Mahomet forma le deſſein d'en changer la conſtitution. Les Tribus diviſées, étoient indépendantes les unes des autres, il ne falloit qu'un ambitieux pour les aſſervir. Chaque famille avoit ſon

culte & ſon idole. De-là devoit naître l'indifférence pour toutes les religions en général, parce qu'on eſt moins attaché à ſes uſages lorſqu'ils ſont combattus par des exemples. Mahomet naquit dans un pays & dans des circonſtances où tout favoriſoit l'exécution de ſon deſſein.

Quoique les Arabes ſoyent peu conſidérables par l'importance de leurs guerres, & par la gloire de leurs Rois; je ne puis me diſpenſer d'en donner une idée qui ſervira à faire connoître que Mahomet n'eut pas autant d'obſtacles à vaincre qu'on ſe l'imagine.



CHAPITRE VIII.

Des Anciens Rois de l'Arabie.

LE nom des Anciens Rois Arabes est tombé dans l'oubli des autres nations, ainsi il est impossible de rendre leur histoire intéressante : leur gloire n'a point franchi les limites de leur pays. Leur obscurité, fait sans doute l'éloge de leur modération, on connoît plutôt les Princes qui ont été les fléaux de l'humanité, que ces Rois bienfaisans, qui, renfermés dans la sphère de leurs devoirs, consacrent leurs veilles à la félicité publique.

Dans l'origine, chaque pere de famille régnoit sur son domestique & ne connoissoit point de supérieur. Lorsqu'il falloit défendre un champ cultivé, contre une Tribu paresseuse ou turbulente; alors la Tribu

lèzée choisissoit un Chef éprouvé par son courage & instruit par l'expérience.

La premiere révolution qui changea le gouvernement des Arabes, justifie l'opinion des Philosophes sur la formation des Empires. Ces Chefs séduits par l'habitude du commandement, ne pouvoient se résoudre à renoncer à leur supériorité, pour rentrer dans la classe des hommes vulgaires. Le glaive qui leur avoit été remis pour la défense commune; fut tourné contre ceux qu'il devoit protéger. Si quelque citoyen, fier & généreux élevoit la voix pour réclamer les droits de l'indépendance; il périssoit aussi-tôt par la main ou les ordres du tyran; ainsi se formèrent les Royaumes d'Hyamar, de Hira, de Grassan, & d'Hejas; & comme les malheureux ressentent moins leurs maux, lorsque d'autres en partagent le poid, les Tribus lâchement asservies, conspirerent

contre la liberté des Tribus qui n'avoient point ſubi le joug. C'eſt ainſi que dans tous les temps, les hommes ont été réciproquement les complices de leur dégradation & ſe ſont imprimé tour à tour la flétriſſure de l'eſclavage.

Des Rois de l'Hiemen.

Les Orientaux donnent la liſte de cinquante-neuf Rois qui régnerent dans l'Hiemen, & particulierement dans les provinces de Saba & de Hadramant : ce furent les petits fils de Joctan qui les premiers déférerent à leur pere cette dignité. La formule dont ils ſe ſervirent dans cette cérémonie devint dans la ſuite le modele pour proclamer les Rois du pays ; cette Monarchie a ſubſiſté l'eſpace de deux mille vingt ans, & ſelon d'autres de trois mille. Il paroit qu'on a confondu la durée de leur regne avec celle de leur vie, Hyamar donna ſon nom à ce Royaume qui avoit été gouverné par quatre Princes avant lui : quoique ſon hiſtoire

ſoit peu connue, il paroit qu'il exécuta de grandes choſes, puiſque ſes ſucceſſeurs ſe glorifierent du titre de Rois de la Tribu d'Hamiar, quoiqu'ils n'en fuſſent point deſcendus. Tous ces Princes prirent le ſurnom de Tobba. Leur gouvernement doux & paiſible, prévint toutes les révolutions qui ſont ordinaires chez les peuples inquiets & jaloux de leur liberté.

On raconte qu'un de leurs Rois dégénéra de la modération de ſes prédéceſſeurs. Ce Prince après avoir abjuré le culte des faux dieux embraſſa le Judaiſme & ſon fanatiſme intollérant, infligea la peine du feu à tous ceux de ſes ſujets qui refuſeroient de ſuivre ſon exemple. Son ſucceſſeur auſſi entêté & auſſi cruel; ſouleva les peuples qui appellerent à leur ſecours les Perſes qui le précipiterent d'un Trône ſouillé par ſes crimes. On ignore ſi ces libérateurs de l'Hiemen s'en approprièrent la ſouveraineté; il eſt probable que ſous prétexte de

le protéger, ils y établirent des Gouverneurs qui sans avoir un pouvoir absolu, contenoient les peuples & leur laissoient la liberté de se gouverner par leurs usages.

Les Abissins sous la conduite d'Arrigat firent la conquête de l'Hiemen : Saana devenue le siege de leur domination dut sa célébrité à un temple magnifique que le peuple conquérant éleva, sur le modéle de celui de la Mecque, & tous les Arabes conquis, furent obligés d'y venir faire leurs sacrifices. Le second de ces Rois Abissins pour réunir tous les peuples dans le culte établi dans ce nouveau Temple, résolut de détruire celui de la Mecque. Son armée (*p*) fut miraculeusement anéantie par un essein d'oiseaux armés de pierres, qu'ils laisserent tomber sur la tête des soldats. Il faut remarquer que dans l'histoire des Arabes, il n'y a point

---

p] Asseman.

d'événement considérable qui n'ait pour cause un prodige.

Les Abissins ne furent jamais bien affermis dans leur domination & après quelques générations, un nommé Saif, soutenu par les Perses, les obligea d'abandonner leurs conquêtes & rendit la liberté à son pays. Mais ce libérateur de la Nation périt dans les embuches de ses ennemis, & les Monarques Persans profitant du désordre ou l'Hyemen étoit plongé, s'en assurerent la domination jusqu'au temps de Mahomet, que le dernier Gouverneur lui remit la Province en embrassant la religion nouvelle.

La chute du Royaume d'Hamyar (*q*) fut regardée comme un effet de la vengeance céleste ; Saba qui en fut le quatrieme Roi, ayant réuni sous sa domination plusieurs autres Tribus, fit creuser un bassin assés vaste pour contenir toute l'eau qui

(*q*) Sale.

tomboit des montagnes. Ce réservoir fut entrepris, moins pour les besoins des habitants, que pour retenir dans l'obéissance, les Tribus nouvellement subjuguées. Il fermoit les écluses toutes les fois qu'il vouloit les punir de leur indocilité.

Cet édifice sembloit être une montagne ; l'eau s'élevoit à la hauteur de cent pieds. Elle étoit retenue de tous côtés par des murs si solidement construits qu'ils bravoient l'injure des temps. Cet ouvrage surprenant, fut soigneusement entretenu par les successeurs de Saba, mais enfin disent les Orientaux superstitieux, Dieu confondit l'orgueil & envoya un fléau qui rompit les digues,& engloutit la Capitale avec ses habitants. Ce déluge est appellé dans l'Alcoran, l'innondation d'Arem. Le Royaume ne fut point absolument détruit ; mais ses Rois affoiblis par ce ravage, resterent sans considération : l'époque de ce déluge est

incertaine, on la place ordinairement au régne d'Alexandre le grand.

Hira & Ghaſſan.

Des débris du Royaume d'Hamyar (r) ſe formerent ceux de Hira & de Ghaſſan. Celui-ci fut fondé par la Tribu d'Azd, qui ayant fixé ſa demeure dans la Syrie Damaſcene, emprunta ſon nom d'un ruiſſeau appellé Ghaſſan. Elle envahit un vaſte territoire dont elle chaſſa les anciens poſſeſſeurs. Le Royaume qu'ils fonderent, ſubſiſta (ſ) pendant ſix cents ans. Jabula en fut le dernier Roi. Ce Prince effrayé des exploits rapides des Arabes en Syrie, embraſſa la Religion de Mahomet, pour ſe ménager l'appui du Calife Omar. Mais mécontent du peu d'égards que lui témoignoit ſon nouveau protecteur il reprit ſon ancienne religion, & craignant les vengeances du Calife,

(r) Almudam.
(ſ) Pocok.

il ſe retira à Conſtantinople où il vécut & mourut obſcur.

Le Royaume de Hira (t) fut fondé par Malec, qui n'eût que quatre ſucceſſeurs de ſa race, la Couronne tomba par mariage, ſur la tête des Lacmiens, connus ſous le nom de Rois Mondars. La durée de ce Royaume fut de ſix cents vingt deux ans. Et ſes Princes ne furent proprement, que les Lieutenants des Rois de Perſe. Malec vivoit ſous le régne d'Alexandre le grand. Jodaime ſon fils & ſon ſucceſſeur fut le premier des Princes Arabes, qui fit uſage de la baliſte pour renverſer les murs d'une Ville aſſiégée, il tourna ſes armes contre la Méſopotamie, dont il fit périr le Roi nommé Amru. Mais il fut lui-même aſſaſſiné par des ſatellites que la fille d'Amru dont il étoit éperduement amoureux, avoit payé pour vanger la mort de ſon pere.

(t) Abulfeda.

Ce Royaume après avoir été gouverné par plusieurs Princes étrangers, rentra sous l'obéissance des Lacmiens dont le premier Roi nommé Amrio eut le surnom de bruleur, parce qu'il fut le premier qui fit usage de la torture du feu pour arracher la vérité, de la bouche des criminels. (*u*) Son fils après avoir régné trente ans, abdiqua le pouvoir Suprême foulant aux pieds des biens qui devoient avoir une fin. quelques Auteurs (*x*) assurent qu'il embrassa la Religion Chrétienne, & qu'il ne remît son Sceptre aux mains de son fils, que pour se livrer à l'exercice des maximes Evangéliques. On ajoute même qu'il se retira dans la Palestine où il mourut au milieu des solitaires de la grande Laure, dont il avoit embrassé le régime.

Al-Mondar surnommé Maissanei

(*u*) Al-solarius.

[*x*] Baronius.

donna ſon nom à tous ſes deſcendans; ſa mere (y) étoit d'une beauté ſi parfaite, qu'on l'appelloit l'eau des Cieux. Il fut précipité du Trône par un de ſes principaux officiers, Chef de la Tribu de Kenda protégé par Cobad Roi de Perſe dont la politique étoit de diviſer ſes voiſins pour les aſſervir. Mais le fils de ce Monarque ſurnommé le juſte ſous le régne duquel Mahomet vint au monde, rémit le légitime Roi en poſſeſſion de ſes états, après en avoir dépouillé l'uſurpateur.

Cabad eſt ce Monarque Perſan qui fut ſéduit par un célébre impoſteur nommé Maſdak (z), qui ſe diſoit envoyé de Dieu, pour rétablir la concorde parmi les hommes. L'Orient dans tous les temps a été le théâtre de ces charlatans, dont les uns étoient des fripons, & les autres des inſenſés

(y) Pocok.
(z) Jannabius,

qui, ſous le titre d'Ambaſſadeurs Céleſtes abuſoient de la crédulité imbécille. Celui-ci quoiqu'auſtère dans ſes mœurs, prêchoit la communauté des femmes & des biens, diſant que les hommes étant des rameaux ſortis de la même tige, devoient avoir le même héritage. Cette doctrine fut goûtée de Cobar qui exerça les plus ſanglantes perſécutions pour lui acquérir des proſélites. Al-Mondar lui oppoſa une reſiſtance qui fut punie par la perte de ſes États. Mais le fils du perſécuteur le rétablit ſur le Trône & ce Prince plein d'horreur pour cette doctrine deſtructive des ſociétés condamna à la mort ſon ſacrilège auteur. On dit que (*a*) cet Apôtre du menſonge étant prêt de ſubir ſon Arrêt, adreſſa ces mots au Monarque. *Dieu t'a fait Roi de Perſe pour protéger tes ſujets, & non pour les exterminer. Infâ-*

[*a*] Abulfarage.

me, lui répondit le Prince, te ſouviens-tu du jour où je me proſternai devant toi, où je te baiſai les pieds, pour te faire conſentir à ne point coucher avec ma mere comme mon pere te l'avoit promis; oui je m'en ſouviens, repliqua le Docteur, & ſur cette réponſe, on lui fit ſubir ſon Arrêt.

Al-Mondar eut pour ſucceſſeur un fils, dont on vante la force extraordinaire; ce fut la huitième année de ſon régne que naquit Mahomet. Ce Prince nommé Alnooman (b) fut le vingt-unieme Roi de Hira. On raconte, que dans un excès de débauche, il fit brûler vifs deux de ſes amis, qui, auſſi yvres que lui, étoient plongés dans le ſommeil. Dès que les vapeurs de ſon yvreſſe ſe furent diſſipées, il connut ſon crime, & fut dévoré de remords. Et ce fut pour en expier l'horreur qu'il éleva deux ſu-

[b] Abulfeda.

perbes Monumens, en l'honneur de ces deux innocentes victimes; deux jours furent consacrés à leur mémoire, dont l'un fut réputé malheureux, & l'autre fortuné. Quiconque se trouvoit sur le passage du Monarque dans le jour malheureux, étoit condamné à perdre la vie sur la tombe de ses deux amis sacrifiés. Au contraire, ceux qu'il rencontroit dans le jour heureux, s'en retournoient comblés des plus riches présens.

Un jour que ce Prince extrêmement fatigué, s'étoit égaré à la chasse, un Arabe sans le connoître lui donna généreusement l'hospitalité. Cet Arabe, quelque temps après, fut rencontré par le Roi, précisément dans un jour malheureux. Le Monarque lié d'un côté par son serment, & de l'autre par la reconnoissance dont les droits sont inviolables en Arabie, crut s'acquitter en le renvoyant chez lui comblé de présens, motifs puissans de consolation pour sa famille.

Mais il exigea une caution pour le repréſenter au bout de l'année.
Le dernier jour du terme preſcrit étant arrivé, l'Arabe ne comparut point & ſa caution ſe préſenta pour recevoir en ſa place le coup de la mort. Dans le moment qu'on le conduiſoit au ſuplice, on vit arriver celui qui étoit condamné a ſubir l'Arrêt. Le Monarque frappé de cet héroiſme; lui demanda par quel principe il s'élevoit ainſi audeſſus des craintes de la mort. Je ſuis Chrétien, répondit l'Arabe; ma Religion me preſcrit d'être fidele à mes ſermens, & à ne jamais rachetter ma vie ni celle de mes amis par un parjure. Le Monarque édifié d'une Religion qui de tous ſes diſciples feſoit autant de Héros, ſe fit inſtruire des dogmes & des maximes Évangéliques avec tous ſes ſujets. Il abolit la coutume de ſacrifier des hommes ſur le tombeau de ſes amis; il eſt probable qu'il ne fut pas le premier Roi de cette contrée, qui embraſſa le Chriſ-

tianiſme, puiſqu'Al-Mondar ſon prédéceſſeur avoit fait conſtruire pluſieurs Temples magnifiques en l'honneur du vrai Dieu, ce qui ſuppoſe qu'il avoit de nombreux adorateurs dans ce Royaume.

Alnooman aimoit beaucoup les tulippes, & voulant jouir du privilege excluſif d'en poſſéder, il défendit à ſes ſujets d'en cultiver dans leurs jardins, c'eſt pourquoi on les appelloit les fleurs de Nooman : ce Prince fut tué par l'ordre du Roi de Perſe, qui transféra la Couronne ſur la tête d'Aias le Taite, ſous le régne duquel Mahomet commença ſa miſſion.

On s'apperçoit que l'hiſtoire des Anciens Arabes n'eſt qu'un tiſſu de fables révoltantes. Il ſeroit difficile de concevoir une Nation aſſez baſſement aſſervie, pour qu'un tyran lié par un ſerment indiſcret & biſarre versât impunément le ſang de ſes ſujets. Surtout ſi l'on conſidère que ces petits Rois étoient des eſpèces de Lieutenants des Monarques

Perſans, qui n'auroient pas ſoufert que des tyrans ſubalternes abuſaſſent ainſi de leur pouvoir.

Jorhan fils de Cathan, fonda le Royaume d'Hejas où ſes deſcendans régnerent juſqu'au temps d'Iſmael qui épouſa la fille de Modad un des Princes du pays. Ce Royaume après avoir été gouverné par douze Rois Iſmaélites, ne reconnut plus que les Chefs des différentes Tribus dont il étoit compoſé. La forme de leur gouvernement fut la même que celle qu'on voit établie parmi les Arabes du deſert.

L'Arabie a produit auſſi des Héros & des Conquérans, dont l'hiſtoire n'eſt fondée que ſur des traditions fabuleuſes. On ne peut déterminer ni le pays où ils ont régné, ni le temps où ils ont vécu. Tel fut le célèbre Dejou qu'on croit avoir été Roi & Conquérant de la Médie. Né d'une famille obſcure & indigente, il fut l'artiſan de ſa fortune : mais il n'uſa de ſes

victoires, que pour se faire détester, & après avoir délivré son pays de la tyrannie des Scites, qui avoient régnés pendant vingt-huit ans, il fut le fléau des peuples dont il avoit été le libérateur.

L'Hyemen produisit aussi un guerrier fameux nommé Amru, qui, quoique de la race des Rois de l'Hyèmen, établit sa domination dans l'Hégias. Ce fut lui qui le premier se souilla d'un sacrilege en plaçant ses idoles dans le Temple de la Mecque : on parle encore beaucoup d'un certain Colaib, dont on ne rapporte que des traits d'arrogance & de férocité. Son orgueil a passé en proverbe. Mauvia Reine des Arabes, tient aussi un rang distingué parmi leurs Héros. Son esprit vaste & inquiet la rendit redoutable aux Grecs & aux Romains, & ce fut elle qui attisa le feu des guerres que Justinien eut à soutenir contre les Perses; cette Princesse joignoit aux dons du génie toutes les graces de la beauté.

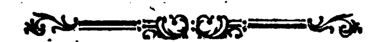
Il eſt bon d'obſerver que les Tribus les plus indigentes furent les dernieres qui reconnurent des Rois; parmi les peuples errans & vagabons, la Royauté eſt d'une inſtitution plus récente que chez les nations gouvernées par des loix à moins qu'on ne regarde comme Rois ceux qui n'étoient préciſément que des chefs.

Fin de l'introduction.

VI



VIE DE MAHOMET, LÉGISLATEUR DE L'ARABIE.



CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de Mahomet.

MINOS, Lycurgue, Solon, & Numa, comparés au Légiſlateur des Arabes n'ont été que des hommes obſcurs, dont la gloire fut reſerrée dans les limites étroites

de leur pays. Leurs inſtitutions conformes au caractère de leurs concitoyens & aux beſoins du climat, n'ont jamais ſervi de régle aux Nations étrangeres.

Mahomet plus extraordinaire, a la gloire d'avoir aſſujetti à ſa légiſlation le Grec & le Barbare, les peuples de l'Inde, & du Danube, l'Africain brûlé par le Soleil, & le Tartare engourdi par le froid. Il eſt enfin le ſeul dans les Annalles du Monde, qui ait aſſocié au titre de Légiſlateur celui de Pontife & de Conquérant.

Ce n'eſt point en éclairant l'eſprit, que cet homme ſingulier ſubjugue le cœur; à l'éxemple de Numa, il parle au nom de la Divinité qui l'inſpire. Né ſans fortune & ſans pouvoir, il commande & trouve une obéiſſance ſans repli-

que ; d'une main il tient l'épée, & de l'autre l'Alcoran, il dit, crois ou meurs. Les signes de sa mission sont si grossiers, qu'ils n'ont pas même le mérite du prestige, la multitude effrayée où séduite, se range en foule sous ses drapeaux, & marche courbée sous le joug de sa loi. Les fondemens de l'édifice qu'il éleve sont si solides, qu'ils ne peuvent être ébranlés par les armes des Césars ; des hommes vulgaires formés par ses leçons, deviennent après sa mort autant de Conquérans, & de l'obscurité du tombeau, son génie préside encore aux destinées du monde.

Diversité des sentimens.

Les jugemens que l'on porte de ce faux Prophète, Législateur & Conquérant, sont plûtot dictés par le préjugés, que par une raison calme & refléchie : les uns

jugeans de ſes talens par la rapidité de ſes ſuccès, le regardent comme un de ces génies privilégiés nés pour changer le deſtin de la terre. Ils le révérent comme une intelligence ſupérieure, qui après avoir élevé un ſiſtème réfléchi & combiné exécuta ce que nul autre n'eut oſé concevoir. Quelques Écrivains hardis juſqu'à la témérité, ne ſe ſont point bornés à relever l'éclat de ſes talens : ils ont avancé dans leurs paradoxes éblouiſſans, que ſa morale épurée avoit ajouté un nouveau degré de perfection aux maximes Évangéliques. Il eſt affligeant de compter parmis ces Écrivains, Sale, Prideaux, & Boulainvilliers, hiſtoriens Philoſophes.

D'autres ſéduits par l'attrait du merveilleux, le conſidérent com-

me un inſtrument dont Dieu s'eſt ſervi, pour retirer les hommes des ténébres de l'idolâtrie, ou pour les châtier de leurs prévarications. La crédulité pareſſeuſe ſe diſpenſe de l'examen, & ſubjuguée par des lieux communs, elle reconnoit le ſçeau de la Divinité dans tout ce qui n'eſt que ſingulier.

La plûpart des Docteurs du Chriſtianiſme, étonnés de ſes ſuccès, les ont regardé comme l'ouvrage du démon. C'eſt coupper le nœud de la difficulté, ſans la réſoudre. Il paroît que Mahomet fut ſéduit lui-même, avant de s'ériger en ſéducteur. Il eſt poſſible que le démon qui lui avoit inſpiré le deſſein d'établir une Religion nouvelle, avoit également pû lui perſuader qu'il étoit l'agent que Dieu avoit choiſi pour établir un

nouveau culte ſur la terre : eſt-il plus difficile de déterminer la volonté à de grandes choſes, que de la faire acquieſcer à une fauſſe révélation ? Le diable eſt trop adroit pour avoir négligé cette reſſource favorable au triomphe de ſes projets ; il falloit perſuader ſon agent de la légitimité de ſa miſſion, pour lui inſpirer l'activité & l'entouſiaſme qui pouvoient en aſſurer le ſuccès.

Il eſt taxé de favoriſer la licence.

Pluſieurs Écrivains plus reſpectables par leurs motifs, que par la juſteſſe de leur critique, l'ont peint avec des couleurs rebutantes. Ils l'ont repréſenté ſans ceſſe occuppé dans la recherche des voluptés & quelquefois abruti par les plus ſales débauches, ſans frein dans ſes penchans, ſans pudeur & ſans délicateſſe dans les moyens, ſans décence dans ſes mœurs. Eſt-il à

présumer qu'un imposteur aussi adroit qui prenoit le titre d'envoyé de Dieu, ait négligé la précaution de se parer du masque des vertus pour offrir le spectacle scandaleux de la dissolution ? tout invite à croire que ses vices restèrent cachés dans son cœur, & que le fard des vertus en déguisa la difformité : le politique, que l'attrait du vice flatte & subjugue, s'assujettit sans effort aux bienséances les plus gênantes. Ce n'est qu'avec les livrées de la vertu qu'un imposteur peut accréditer ses mensonges.

On ne peut contester que Mahomet n'ait été enrichi de tous les dons naturels qui constituent le grand homme, mais il faut avouer qu'il abusa de ses talens pour en imposer à la multitude ignorante.

N'eſt-ce pas être un inſigne ſcélérat, que de s'appuyer de révélation ſurnaturelle pour répandre ſes opinions ; ſa condeſcendance pour des uſages dominans, ſes ménagemens pour la foibleſſe de ſes concitoyens, un reſte d'attachement pour les préjugés de l'enfance, l'engagèrent à tolérer, & même à preſcrire des maximes licentieuſes : c'eſt donc une impiété, de comparer une doctrine ſenſuelle & deſtructive, avec la morale Évangélique qui aſſure à la raiſon un Empire abſolu ſur les ſens.

Reproche d'ignorance.

Le reproche d'ignorance dont on aime à le flétrir, ne paroit pas mieux fondé ; comment concevoir que ſorti de la plus noble Tribu de l'Arabie, il n'ait pas eu du moins une légere teinture des Arts & des Sciences qui fleuriſſoient

parmi ſa Nation ? On ſçait que dès les premiers âges du monde les Arabes avoient fait quelques progrès dans l'aſtronomie, puiſque c'étoit ſur la contemplation des aſtres, que les Sabéens avoient établi leur ſiſtême de Religion. Pithagore qui voyageoit pour s'inſtruire à l'école des Nations éclairées, ne dédaigna pas de compter les Arabes pour ſes Maîtres. Ils avoient la réputation d'exceller dans la devination, & dans l'art de faire & d'expliquer des énigmes. Il y a loin de ces futilités à la Philoſophie.

Il eſt vrai que pluſieurs Écrivains (*a*) juſtement accrédités aſſurent, qu'au temps où Mahomet déclara ſa miſſion, l'art d'écrire & de lire, étoit inconnu à la Mec-

(*a*) Schateſtani, Pocok.

que, puiſqu'un citoyen nommé Varaka avoit la réputation d'un ſçavant diſtingué, parce qu'il avoit ce rare talent. Les Juifs établis en Arabie porterent cet Art avec eux, & dans l'enfance de Mahomet Bashar le Cendien en avoit ouvert une école, où ſe forma le fameux Othman, qui remplit dans la ſuite les fonctions de Sécrétaire du Prophète impoſteur. On n'avoit point encore de papier. On fut obligé de ſe conformer à l'uſage antique de quelques Tribus qui écrivoient leurs Poëmes (b) & leurs piéces d'éloquence ſur des os de mouton ou de chameau.

L'autorité impoſante de ces écrivains eſt détruite par des probabilités & des faits qui prouvent

(b) Ebnel Athir, Poock.

que les Arabes n'ont exageré l'ignorance de leur Prophète, que pour mieux établir la divinité de sa mission, & en prouvant qu'il a fait ce que des ignorans n'auroient pu exécuter, ils ont cru imposer silence à l'incrédulité. Le titre de conducteur de chameaux dont on a abusé pour prouver qu'il étoit sans lettres & sans éducation, est plutôt un témoignage que son esprit étoit cultivé; c'étoit par le secours de ces animaux que les Arabes étendoient leur commerce. Cette profession si vile chez les peuples fletris par le luxe & amollis par les voluptés étoit honorable en Arabie & supposoit de l'intelligence pour assurer les prospérités publiques & particulieres. Si Mahomet n'eut sçu ni lire ni écrire, lui auroit-on confié de

Justifié d'ignorance.

grands intérêts à discuter avec l'étranger ? Il est vrai que l'art de l'écriture fut lent à prendre des accroissemens en Arabie. Mais il ne pouvoit être absolument ignoré par ceux dont la naissance & la fortune étoient attachés aux avantages que le commerce procure.

Les Arabes, quoique pauvres & nourris daus une terre ingrate & rebelle, cultivoient les arts agréables qui n'éclosent & ne murrissent que dans le luxe & l'abondance. Leur langue, avant Mahomet, étoit déja harmonieuse, riche & polie. Ce degré de perfection suppose le progrès des arts, qui seuls avoient pû favoriser sa fécondité. Ils avoient d'excellens Poëtes & de grands Orateurs. Tous ces faits déposent que Mahomet portant sur son front la fierté d'une noble origi-

ne, n'aura point croupi dans cette ignorance agreste, où vivent plongés ces hommes sortis de la portion vile & flétrie de la Nation.

Il est accusé d'épilepsie.

Quoique tous les Ecrivains Orientaux se réunissent pour exagérer ses graces & sa beauté, quelques zelateurs ont cru devoir défigurer ses traits pour mieux l'avilir, & ils se sont appuyés sur ces mouvemens convulsifs qui rendent difformes & rebutans ceux qui en sont affligés. On n'est point d'accord sur cette espéce d'infirmité à laquelle Prophête étoit sujet. Les Chrétiens aiment à croire que c'étoit l'épilepsie. Cette imputation est réfutée par l'usage que Mahomet fit de sa raison, & qui surement eut été obscurcie par cette infirmité habituelle, dont l'effet est d'abrutir l'esprit & d'engourdir

le courage. Ses Sectateurs sont persuadés que c'étoit un enthousiasme prophétique, une yvresse divine qui le détachoit de la terre pour converser avec les intelligences célestes. D'autres croyent que cette infirmité n'est qu'une imputation gratuite, puisqu'il n'en est fait aucune mention dans l'Alcoran.

Au reste, les fanatiques de tous les temps ont fait servir ces mouvemens hideux, pour autoriser la cause qu'ils défendent. La Pithie, avant de prophétiser, étoit agitée de fureurs convulsives. Tous les Prêtres du Paganisme, à son exemple, débitoient leurs extravagances & en assuroient le succès par les moyens qui auroient dû les décréditer. La France, dans un siécle éclairé par la Philosophie, a vû re-

nouveller ce ſcandale : des hommes inſtruits & vertueux ſe ſont trouvés confondus dans la foule des imbéciles & des fripons, c'eſt ainſi que les anciennes maladies de l'eſprit reparoiſſent ſous différentes formes ; l'extravagance eſt la même, elle ne fait que changer d'objet. Ne craint-on pas d'avilir ſon idole, quand on ſuppoſe qu'il exige un culte inſenſé ?

Fut-il fanatique.

Je ne déciderai point ſi Mahomet fut un fanatique ſéduit par les preſtiges de ſon imagination, ou un impoſteur réfléchi : ce n'eſt point avec le fil de la logique qu'on ſuit la marche du fanatiſme & qu'on explique ſes délires. La raiſon calme & pure ne peut découvrir la cauſe d'une lépre qui ſeroit bientôt détruite, ſi quelques ſages n'étoient enveloppés dans la contagion. C'eſt leur

égarement qui fait ſortir la multitude du ſentier de la vérité. La chute d'un ſeul grand homme entraîne tout ce qui l'environne. Il ne faut que l'exemple d'un Philoſophe reſpecté, pour former un peuple d'imbéciles.

Il eſt poſſible que Mahomet, pur d'abord dans ſes motifs, ſe ſoit propoſé d'établir l'unité d'un Dieu Créateur qui doit un jour récompenſer la vertu & punir le crime. Peut-être que ſcandaliſé des cérémonies impures du Paganiſme & des ſuperſtitions groſſieres qui infectoient l'Arabie, il aura voulu rapeller ſes concitoyens à un culte avoué par la raiſon : ſes eſſais auront enflammé ſon audace & ſéduit lui-même par l'éclat de ſes conquêtes, il aura ſaiſi le penchant du vulgaire pour le merveilleux, comme

le ſeul moyen de favoriſer ſon entrepriſe & de perpétuer ſes ſuccès.

L'habitude d'en impoſer aux autres, ſon aſcendant ſur les eſprits & ſur les cœurs, purent lui faire croire qu'il étoit un Etre privilégié pour régler la police du monde. Alors il fut ſaiſi d'un délire qui lui perſuada qu'il étoit plus qu'un ſage. Il paroît démontré que celui qui veut qu'on ajoute foi à ſes viſions, eſt lui-même un viſionnaire : du moins, ce ne ſeroit pas la route que prendroit un ſage pour accréditer ſes maximes ; mais ce ne ſont point les Philoſophes qui ont créé les faux Dieux & réglé le culte inſenſé de leurs adorateurs.

Quelle idée doit-on s'en ormer ?

En étudiant la marche de cet impoſteur, voici l'idée que je m'en ſuis formée, il eſt à préſumer qu'affoibli par des auſtérités & des ab-

ſtinences rigoureuſes, moyens toujours victorieux pour en impoſer au vulgaire, il réaliſa des ſonges enfantés dans l'horreur d'une caverne où il alloit méditer, ce fut là qu'il ſe rendit la premiere victime de la ſéduction où il entraîna les autres.

Je ne le conſidere d'abord que comme un eſprit fort, qui, ſoutenu de ſon génie, s'éleve au-deſſus des préjuges de ſa Nation, & qui veut ſubſtituer à des ſuperſtitions aviliſſantes, un culte épuré par la raiſon. Etonné lui-même de ſa ſupériorité ſur ſes concitoyens courbés ſous le joug de l'erreur, il crut devoir annoblir ſes opinions en leur imprimant le ſceau de la divinité. Les progrès furent rapides, & ne pouvant en démêler lui-même la cauſe, il ſe dit, & peut-être ſe crut

Prophête. La docilité des peuples servit à fortifier son illusion; après s'être érigé en Législateur, il écouta les vœux de son ambition, & il reconnut qu'en parlant au nom d'un Dieu, il lui feroit facile d'être conquérant. Il y avoit trop loin de l'endroit d'où il étoit parti, à celui où il étoit parvenu, pour douter que quelque chose lui fut impossible.

Quelques Ecrivains ont attribué les progrès de l'Islamisme à la corruption des penchans favorisée par l'impudique Prophête: une assertion aussi hardie décèle plus de zèle que de lumiere. Peut-on trouver de la sensualité dans une Religion qui assujettit à prier cinq fois le jour, qui prescrit des abstinences meurtrieres & des purifications rigoureuses; qui autorise la circoncision aussi douloureuse

pour le pere qui préside à l'opération, que pour l'enfant qui la souffre ?

Sa politique.

Mahomet crut devoir conserver cette pratique pour prévenir certains désordres qui énervent la vigueur de ceux qui entrent dans l'âge de puberté. Cette précaution qui ne produit pas toujours l'effet qu'on en attend, ne pouvoit être abolie sans se rendre odieux à des peuples dominés par un tempérament trop ardent.

Après avoir asservi les sens, le Législateur exige de la raison captive une obéissance bassement servile. L'Alcoran qui commande de croire, défend de raisonner. On sçait combien le sacrifice de ses sentimens est pénible. On renonce plus aisément aux promesses de la fortune, qu'aux impressions de

l'enfance. Mais Mahomet n'ignoroit pas que c'eſt par l'auſtérité de ſes maximes, qu'un fondateur de ſectes multiplie ſes diſciples. C'eſt à la verge dont il frappe, qu'on reconnoit la divinité de ſa miſſion. Il ſeroit bientôt décrié & mis dans la claſſe des hommes vulgaires, s'il ſemoit des fleurs ſur ſa route.

De la poligamie.

Il eſt vrai que la poligamie autoriſée par l'Acoran, ſemble fournir des aliments à la lubricité, mais c'eſt un privilége que les hommes tranquilles & tempérés abandonnent à des forcenés. Les deſirs s'éteignent dans l'abondance toujours ſuivie de la ſaciété, & ce qui les diviſe, en affoiblit la vivacité. Il ne faut pas croire que tous les Muſulmans uſent du privilége accordé par le Légiſlateur. La tendreſſe conjugale ſe réunit ſur

un ſeul objet à Conſtantinople & à Hiſpahan auſſi ſouvent qu'à Londres ou à Paris, où les courtiſanes flétries par la Loi, ſont devenues des choſes de luxe & de vanité. Le Muſulman n'a recours aux faveurs de la Légiſlation, que lorſqu'il éprouve des beſoins multipliés.

L'on doit être étonné comment la poligamie a pû s'établir ſans ſoulever la plus belle moitié de l'epece humaine contre ſa tyrannie. Il eſt difficile de concevoir par quel enchantement les femmes ſi lézées dans le partage, ſe ſont ſoumiſes à une Loi qui les réduit à l'indigence; tandis qu'elle permet des profuſions à l'homme, condamné par la nature à uſer d'économie dans ſes dons. L'hiſtoire dépoſe que le ſexe, ſi maltraité dans l'Alcoran, eſt le plus ardent à en ſuivre les maximes.

Comment donc une Religion si génante a-t-elle pû prendre des accroissements si rapides? Comment toute une Nation a-t-elle pû, par une révolution subite, s'assujettir à des pratiques qui n'étoient point commandées par la nature? Comment s'est-elle pliée sous un joug qu'il faut porter tous les jours? Vouloir en développer le principe, c'est entreprendre d'expliquer comment les Romains étoient parvenus à croire que l'Aigle qu'on lâchoit du bucher, étoit l'ame d'un Empereur qui alloit prendre sa place dans les demeures divines. Par quels prestiges pouvoient-ils adorer dans le Ciel des monstres couronnés qui avoient fourni tant de titres pour être abhorrés sur la terre? on ne rend point raison des sottises du peuple complice & vic-

me de sa séduction, sur-tout dans les Contrées Méridionales, où les imaginations promptes à s'enflammer, ébranlent de leurs secouses celles de leurs voisins.

Justifié du vice de persécution.

On dit encore que ce fut par le fer, que le faux Prophête étendit ses erreurs; mais ses premiers disciples qui furent les artisans de sa grandeur, n'avoient été subjugués que par sa parole : l'ouvrage de la force n'a qu'une existence passagere; il ne peut se soutenir qu'avec des légions toujours armées. Le glaive ne peut assujettir, ni l'esprit, ni la volonté; on peut s'en servir avec avantage pour faire des esclaves & jamais des disciples. Les premiers Sectateurs de Mahomet paroissent avoir été convaincus de la divinité de sa mission, puisqu'après sa mort, ils resterent embrasés du

fanatisme

fanatiſme qu'il leur avoit inſpiré, preuve que c'étoit des enfants tendres & ſoumis & non des eſclaves què la crainte empêchoit d'être murmurateurs & rebeles. Enfin, avant d'être perſécuteur, il avoit été perſécuté lui-même. Mais comment développer les reſſorts d'une ſi étonnante révolution, ſi l'on ſe diſpenſe de recourir à une cauſe ſurnaturelle? Tout le merveilleux diſparoîtra, ſi l'on réfléchit ſur l'état & la conſtitution de l'Arabie, lorſque Mahomet éleva ſon monſtrueux édifice.

Etat de l'Arabie.

Les Tribus (c) diviſées ſoupiroient après un médiateur promis par leurs téméraires Prophètes: depuis Jethro & Balaam, il s'étoit élevé de ſiecle en ſiecle des impoſ-

(c) D'herbelot, Al Rodai.

teurs accrédités parmi le peuple qui avoient entrenu cette agréable chimere. La religion n'étoit qu'un tiſſu groſſier de traditions fabuleuſes & l'abſurdité des opinions dominantes favoriſoit l'introduction des erreurs nouvelles. Les hommes aveugles & corrompus avoient défiguré l'ouvrage de Dieu. Les Chrétiens & les Juifs confondus, avoient fait méconnoître la dignité de leur origine. L'idolâtre ſans principe, étoit attaché à des cérémonies & ne connoiſſoit point de Dogmes. Vouloit-il appaiſer les Dieux irrités? il immoloit un Geniſſe & une Colombe, & ce ſacrifice lui paroiſſoit ſuffiſant pour expier ſes iniquités. L'intolérance cruelle armoit les ſectes Chrétiennes les unes contre les autres, & plus elles avoient d'af-

finité, plus elles se montroient ardentes à se détruire. Les Juifs étoient comme dans tous les temps l'objet de la haine & du mépris des nations. Les Ministres de l'Autel, trop ignorans pour instruire, scandalisoient encore par leurs mœurs; & fiers de la sainteté de leurs fonctions sublimes, ils exigeoient encore le respect des peuples dont ils avoient perdu la confiance. La Philosophie n'étoit point encore née dans l'Arabie pour opposer un frein à la crédulité superstitieuse, & ce n'est point sur elle que la multitude se repose pour défendre les intérêts de sa Religion.

Rien n'est plus favorable aux desseins d'un Novateur, que ces siecles où la fureur des disputes met en problême des questions qui doivent rester toujours voilées;

l'on n'eſt point affermi, ni dans ſon incrédulité, ni dans ſa foi, lorſqu'on cherche ſans ceſſe des raiſons pour croire ou pour s'en diſpenſer, & plus il y a de ſectes dans un Etat, plus la Religion eſt ſuſceptible de révolutions, parce que l'exemple des autres nous inſpire de la défiance pour nos opinions, & quand dans ſa marche on trouve pluſieurs ſentiers également battus, on eſt ſans ceſſe expoſé à s'égarer. La plupart de nos ſentiments & de nos paſſions nous ſont communiquées par l'exemple, c'eſt pourquoi les plus grands Philoſophes ne ſont quelquefois que des enfans qui ont pour nourrice la multitude qui les fait rire & pleurer à ſon gré.

Il n'eſt pas étonnant qu'au milieu de la corruption, un homme

audacieux ait conçu le dessein de réformer les mœurs de sa Nation & de réunir les esprits divisés. Le tout est de naître à propos. L'ambitieux qui périt sous la hache du bourreau, auroit dans des circonstances plus favorables monté sur le Trône. César, né dans les temps vertueux de la République Romaine n'eût jamais formé le projet insensé d'en être le tyran.

Il est vraisemblable que Mahomet en jettant les premiers fondements de son édifice, ne se flatta point de l'élever si haut. C'est le sort de tous ceux qui ont exécuté des choses extraordinaires. Leurs premiers succès étendent les vœux de leur ambition, c'est en marchant qu'ils trouvent les moyens d'applanir les obstacles qui étonnent l'homme sédentaire, sans cesse calculant

les difficultés auprès de ses foyers.
Aléxandre, en sortant des montagnes de la Macédoine, ne comptoit pas porter ses armes victorieuses sur les rives de l'Indus & de l'Hydaspe : si Mahomet revenoit au monde, il seroit sans doute bien étonné de voir le Scythe & le Numide asservis à une police instituée pour la seule Arabie. Par quel magie des peuples aussi opposés par les inclinations que par la diversité des besoins du climat, ont-ils pû ployer sous le même joug & adopter un même systême de morale ?

CHAPITRE II.

Généalogie de Mahomet.

DES Ecrivains vulgaires trompés par le titre de conducteur de Chameaux, ont contesté à Mahomet la noblesse de son origine; mais c'est juger des mœurs antiques par nos usages. Une profession vile & abjecte parmi nous peut avoir été fort honorable chez les anciens & peut l'être encore, chez nos voisins, puisque le monde peuplé d'habitants enflés de leur raison s'est toujours gouverné par l'opinion. Les premiers hommes moins asservis aux préjuges, parce qu'ils ne consultoient que leurs besoins, n'attachoient une idée de noblesse qu'à ce qui étoit utile, ainsi, dans l'o-

rigine, le cultivateur & le chasseur durent précéder les autres citoyens.

Je ne m'égarerai point avec les Auteurs Orientaux, pour découvrir la ténébreuse origine de leur Législateur. Les Arabes si attentifs à conserver aujourd'hui leur généalogie, ignorent quels furent leurs premiers ancêtres, & ils n'établissent leur descendance que sur des titres dont la critique à droit de méconnoître l'autenticité. Le cours ordinaire de la vie est une démonstration de la fausseté de leurs orgueilleuses prétentions. Selon eux, l'intervale, depuis Abraham jusqu'à Mahomet qui est de deux mille six cents ans, ne renferme que trente générations, & il faudroit en compter soixante & huit en mesurant la vie des hommes sur sa durée ordinaire.

Descendance d'Abraham.

Je ne puis parler des premiers ancêtres de Mahomet, ſans me rendre l'écho des menſonges qu'on a débité pour établir la nobleſſe de ſon origine. Je vais écrire moins ce qui eſt, que ce qui a été hazardé pour vrai par ſes ſectateurs, qui le font deſcendre en ligne directe d'Iſmael fils d'Abraham, & par conſéquent du Patriarche même.

Kedar.

Kedar fils d'Iſmael, donna ſon nom à une grande partie de l'Arabie pétrée, & il eut pour fils Hamal pere de Nobet, pere à ſon tour de Salaman, qui donna naiſſance à Homaiſa, dont le fils nommé Alyaſa continua la poſtérité, & fut pere d'Obad duquel naquit Odd pere d'Adnam, que la nature combla des graces les plus touchantes & de tous les dons du génie.

Les neuf générations depuis Abraham jusqu'à cet Adnam, offrent des noms qui ne sont annoblis par aucuns traits mémorables. Ce sont des sons sans idées, & l'on ne peut citer aucuns monumens qui attestent leur existence.

Adnam. (*) Adnam, fut le premier qui fit des réglemens pour établir la descendance des Arabes, & pour distinguer les familles ou Tribus, qui, avant lui étoient mêlées & confondues, ce n'est qu'à cet époque qu'on peut faire remonter les Généalogies dont les titres paroissent bien constatés.

(*) Je n'apuierai cette généalogie d'aucune authorité pour éviter les répétitions, il suffit de prévenir que j'ai suivi Prideaux Sale, Ganier, Boulainvilliers, Abulfeda, Pocok, Al-Bechus, Shahrestan, Gollius, Beidavi, &c.

Son fils nommé Moad, qui signifie ravisseur ou brigand, se rendit célébre par ses expéditions guerrieres & surtout par sa haine contre les Juifs. Les Arabes racontent, que Moyse ne pouvant reprimer les courses qu'il fesoit dans le camp d'Israel, invoqua Dieu contre lui. Le Seigneur lui répondit, ô Moise ! Envain tu demandes du secours pour exterminer celui dont doit naître le meilleur des Prophêtes.

Moad.

Les Musulmans rapportent que Nabuchodonosor voulut faire mourir tous les Prophètes qui soufloient le fanatisme dans toute l'Arabie, & que pour en étouffer le germe, il employa le ministere de Jérémie qui lui livra Moad dont Mahomet Prophète par excellence

devoit descendre, son premier dessein, ajoutent-ils, étoit de le reléguer en Syrie & de l'empêcher d'avoir commerce avec sa femme; mais Dieu toucha le cœur du Monarque & Moad fut renvoyé à la Mecque où il coucha avec sa tendre épouse.

Nazar fut le fruit de cette nuit où les deux époux se réunirent. Ce fils héritier des inclinations belliqueuses d'un pere moins guerrier que brigand, fut la gloire de son pays & la terreur de ses voisins; on voit encore son étendart dans le Temple de la Mecque, qui dès ce temps antique, étoit deja reveré comme le Sanctuaire de l'Arabie: les graces de sa figure, la régularité majestueuse de ses traits, la douceur touchante de sa voix, lui as-

Nazar.

furoient la conquête de tous les cœurs. Ces dons extérieurs de la nature étoient encore annoblis par la lumiere prophétique d'Apôtre de Dieu qui resplendissoit sur sa face. Il est bon d'expliquer quelle étoit cette lumiere dont il sera souvent fait mention dans le cours de cette histoire.

Lumiere prophétique.

Les Arabes distinguoient la lumiere prophétique du don de prophétie ; la premiere n'étoit qu'une impulsion intérieure & secrette qui rappelloit l'homme à l'usage de sa raison, & à l'exercice de ses devoirs. Alors éclairés par une sagesse sans nuages, ils avoient la sagacité de pénétrer dans l'avenir & de sonder le fond des cœurs. Cette lumiere qui avoit été communiquée à Adnam, fut ensuite la récompense de plusieurs personna-

ges vertueux & recommandables par leur soumission aux ordres de la Providence. Les Arabes sont persuadés que cette lumiere ne s'éteindra jamais entierement, parce qu'il est necessaire qu'il y ait toujours des hommes pour annoncer dans leur pureté primitive, des vérités altérées par le temps, ou dédaignées par le ravage des passions. Mais ce qui prouve jusqu'ou peut aller l'extravagance humaine, c'est que les Arabes grossiers sont persuadés que les insensés dans leurs délires participent plus particulierement à cette lumiere & que leur alienation n'est qu'un entousiasme où dégagés de tous les préjugés qui offusquent la raison, ils distinguent mieux les objets, & pénétrent plus facilement dans les choses cachées.

Le don de prophétie étoit plus noble & plus ſublime, c'étoit une miſſion immédiate de la Divinité pour rappeller des vérités négligées ou méconnues & ſurtout pour déchirer le voile qui dérobe aux yeux vulgaires le ſecrets de l'avenir. Les Arabes croyent que Mahomet eſt le dernier Prophète de cette claſſe & qu'il n'y aura point d'hommes qui jouiſſent de ce don après lui.

Don de prophétie.

L'Arabie étoit alors ſurchargée de devins & de ſorciers dont l'impoſture s'accréditoit au nom d'un Dieu de vérité. La prophétie étoit un métier dont on feſoit l'apprentiſſage comme des arts les plus méchaniques. La plûpart étoient des hommes billieux & chagrins, qui, mécontens des autres & d'eux mêmes, ſe retiroient dans les deſerts & les cavernes où ils s'arrogeoient

De la magie.

le privilége de converſer familierement avec la Divinité. L'horreur & le ſilence de leur retraite leur donnoit des titres pour publier des viſions qui, dans l'Arabie étoient la régle des mœurs. Ce détachement de la terre, les faiſoient reſpecter comme des intelligences privilégiées, qui jouiſſoient d'un bonheur anticipé.

Modar. Modar fils de Nazar, fut l'héritier de la lumiere prophétique, qui avoit brillé ſur ſon pere, dont il avoit la beauté & la voix harmonieuſe, quoiqu'il ne fut pas l'aîné, il eut la Surintendance du Temple de la Mecque. Son pere étant prêt de mourir, fit un teſtament dont la ſingularité mérite d'être rapportée, parce que l'énoncé fait connoître combien les Arabes aimoient à couvrir d'un voile

épais les réglemens qui exigeoient le plus de clarté & de précision.

1°. Je légue à Modar, ma tente rousse, faite de peaux de chameaux, & tous mes autres biens qui ressemblent à ma tente. 2°. Je legue à Rabia, mon tapis noir, & tous mes biens qui sont de cette couleur. 3°. Je légue à Ayad, ma housse grise ou blanchâtre, & mes autres biens qui sont de cette couleur. 4°. Je légue à Anmar mon coussin brun, avec son siége & tout ce qui lui ressemble en couleur.

Testament singulier.

Ce testament bisarre avoit besoin d'interprétation. Il fallut s'en rapporter à la décision d'un arbître que le testateur avoit designé: des Jurisconsultes ordinaires auroient envain exercé leur sagacité pour expliquer des difficultés si obscures, mais un Arabe versé dans

l'art de deviner des enigmes ne brille jamais davantage, que lorsqu'il peut fixer le vrai sens d'une expression ambigue. L'arbître décida gravement, que Modar auroit la tente rousse, l'or & les chameaux qui lui ressembloient en couleur. Le tapis noir, fut adjugé à Rabia avec les bestiaux, les meubles & les chevaux de cette couleur. Ayad eut en partage, la housse de gris blanc, avec l'argent, les brebis, les chameaux qui étoient de cette couleur. Anmar eut dans son lot, le coussin brun, avec tous les bestiaux & les meubles qui étoient de cette couleur. Ce testament qui montre le gout des anciens Arabes pour tout ce qui étoit énigmatique fait aussi connoître qu'ils n'étoient pas magnifiques dans leurs ameublemens. C'est encore un

monument qui atteste que la volonté des peres étoit l'unique régle des héritages, & que tant que l'autorité patriarchale fut en vigueur, le Chef de chaque famille en fut le Légiflateur & le Roi.

Ayad qui eut le privilége de l'aineffe fut en grande vénération chez les Arabes qui le furnommerent le bien-aimé. Son zele à foutenir l'honneur & les prérogatives du Temple de la Mecque lui mériterent ce titre, qui eft le feul que puiffe ambitionner une ame fenfible & bienfaifante. Quoiqu'il fut Prince & Chef de fa Tribu, il n'ufa jamais de fon pouvoir fans avoir confulté tout fon peuple affemblé. Il étoit convaincu que le bonheur particulier d'un chef étoit attaché à la félicité publique & que pour affurer la perpétuité

du pouvoir, il falloit le cimenter fur l'amour & diftinguer l'obéiffance de l'efclavage.

Depuis Adnam jufqu'à Pher, on compte dix générations. Ce fut lui qui fut la tige de la Tribu des Koreishites la plus noble & la plus puiffante de l'Arabie. Ses inclinations inquiétes & audacieufes, le firent furnommer Coreish, nom d'un monftre marin, qui fait à tous les poiffons une guerre deftructivè; il eut trois fils, qui formerent autant de Tribus, & c'eft de l'ainé nommé Galeb qu'eft defcendu l'impofteur Mahomet.

On compte dix générations depuis Abraham jufqu'à Pher & dix autres depuis Pher jufqu'à Abdal-Motaleb ayeul de Mahomet, la confufion occafionnée par les différentes filiations des différentes

branches ne peut être diſſipée ſans entrer dans des détails dont la ſéchereſſe frappe de ſtérilité les champs de l'hiſtoire.

Galeb fils de Pher, laiſſa pluſieurs ouvrages ſur la chimie, qui ont été traduits dans la plûpart des langues, ce qui ſuppoſe que l'art d'écrire n'étoit point ignoré à la Mecque. A la tête de ces ouvrages il prend la qualité de Roi, titre qui n'offroit point les mêmes idées que celles que nous y attachons aujourd'hui, mais qui du moins, deſigne une illuſtre origine, ou une étendue de pouvoir.

Phe

Il eut pour fils Caab, qui changea en un jour de fête le ſixieme jour de la ſemaine, qui juſqu'alors avoit été deſtiné au travail. Son fils nommé Koſa eut l'ambition d'élever ſa famille déja riche &

puissante, à la dignité de gardienne du Temple de la Mecque, qui donnoit beaucoup d'autorité & de considération à ceux qui en étoient revêtus. Il associa à la gloire de son entreprise les principaux Koreishites, tous aussi ambitieux que lui. Leurs forces réunies dans le plus grand secret, formerent un corps d'armée qui campa dans les environs de Mozdafila. l'exécution de leur entreprise fut fixée au jour où le peuple s'assembloit dans la vallée de Muna pour offrir des sacrifices, & pour jetter des pierres au démon. Tandis que les dévots insultoient à Satan par des dérisions insensées & par des outrages steriles, Bosa à la tête des conjurés sort de son embuscade, & fond sur les pélerins dont il fait un horrible carnage; après ce premier succès, il prend

le titre de Roi, & exige de ses complices le serment de fidélité. Cette importante victoire le mit en possession de la garde du Temple & véritablement Roi sans en avoir le titre, il transmit sa puissance à ses descendans, qui en jouissoient encore à la naissance de Mahomet.

Menaf.

Cet usurpateur laissa son riche héritage à son fils Menaf, auquel il fit prêter de son vivant, serment d'obéissance par ses nouveaux sujets. Sa beauté lui fit donner le surnom d'Al-Xamar, c'est-à-dire, la Lune: ce fut un Prince occupé de la priere & de la méditation. Le lieu où il fut enterré devint dans la suite celui de la sépulture publique. La lumiere prophétique étoit empreinte sur son visage, & toutes les fois qu'il se montroit en publique, il portoit

d'une main le drapeau de Nazar & l'autre, l'Arc d'Ismael.

Son fils Amru lui succéda dans le Gouvernement de la Mecque & dans l'intendance du Temple. Celui qui entroit dans les fonctions de cette importante dignité, étoit dépositaire de tous les ustenciles sacrés qui consistoient en un tapis qu'on ne déployoit que pour donner un festin aux Pelerins, en un gobelet destiné à boire l'eau sacrée, en un voile & un drapeau qui étoient le symbole mistérieux de la puissance du Dieu qui y étoit adoré & de la sainteté de son Ministre.

Amru.

Amru eût le surnom d'Al-Olo, Mais il est plus connu par celui d'Hazem, c'est-à-dire, distributeur du pain. Ce fut dans une année de stérilité qu'il mérita ce surnom honorable. Ce citoyen vertueux & compatissant

compatiſſant amaſſa des ſommes conſidérables, & fut lui-même en Syrie acheter des farines dont il fit une généreuſe diſtribution au peuple dévôré de beſoins. Sa bienfaiſance ne ſe borna point à cette largeſſe ; il fit encore tuer un grand nombre de Chameaux dont la chair bien aſſaiſonnée arrêta le cours des calamités publiques. Ce fut à ſa généroſité qu'on fût redevable de l'établiſſement de deux caravanes, dont l'une alloit chaque année en Syrie & l'autre dans l'Arabie Heureuſe, d'où elles rapportoient des grains que le ſol avare de la Mecque refuſoit à ſes habitans. On en faiſoit deux fois la diſtribution tous les ans.

Tant de bienfaiſance a conſacré ſa mémoire. Les deſcendans de Mahomet ſont diſtingués par le

nom d'Haremites, & celui qui a l'Intendance de la Mceque & de Medine, porte encore aujourd'hui le titre d'Iman Al-Harem, c'est-à-dire, Prince des Haremites.

Harem. Harem, couvert de gloire & accablé d'années, mourut à Gara, ville de Syrie. Il avoit trois freres dont la postérité jetta un grand éclat: l'aîné fut pere d'Ommya, d'où descendirent les Califes Ommyades; le second nommé Almotaleb fut grand-pere de Mahomet, & la tige des Motalebites. On prétend qu'il étoit l'ennemi secret de l'idolâtrie, mais qu'il ne crut pas devoir compromettre son autorité en entreprenant de détruire un culte adopté par la multitude. Le grand nombre d'enfans qu'il laissa fut la source de beaucoup de divisions dans la Tribu des Koreis-

hites. Les uns à l'exemple de leur pere avoient en horreur l'idolâtrie, tandis que les autres attachés aux préjugés de la Nation ſuivoient le culte de leurs ancêtres : les Abbaſides, deſtructeurs de l'Empire des Ommyades, fiers d'en être deſcendus s'en faiſoient un titre pour régner. Abdulaba Saffa qui fut le premier de ſa maiſon qui monta ſur le Trône bâtit ſur les rives de l'Euphrate, une ville à qui il donna le nom d'Hariemia, voulant par-là faire connoître le droit qu'une telle deſcendance lui donnoit à l'Empire & au miniſtère de la Religion.

Motaleb

Motaleb ſon fils, fut un homme magnifique qui répandoit ſes largeſſes ſur tous les infortunés : avare pour lui-même & prodigue pour les autres, il aimoit à vivre

entouré des heureux qu'il avoit faits. Il donnoit tous les ans au commencement du mois du Ramadan, un festin somptueux au peuple, sur la terrasse de sa maison. Tous les Etres animés avoient part à ses bienfaits. Il veilloit à la subsistance des oiseaux & même des bêtes sauvages. Ses serviteurs étoient chargés de leur porter des provisions sur les montagnes voisines de la Mecque. On peut juger par cette attention jusqu'où il poussoit sa sensibilité pour ses semblables.

Puits de Zemze..

Les Musulmans prétendent que Dieu lui révéla le lieu où le puits de Zemzem étoit resté caché depuis cinq cents ans : ils sont persuadés que c'est la même source que Dieu fit sortir de la terre pour désaltérer Ismael, errant dans les

déserts avec sa mere Agar. Ce puits est couvert d'un édifice couronné par un dôme. Son eau est réputée sacrée, & les Pélerins en boivent, tant pour étancher leur soif, que pour purifier leur ame. Les dévots en envoyent à leurs amis dans des bouteilles, & ce présent est plus estimé que le don des liqueurs les plus exquises. Cette eau a la réputation d'être efficace pour la guérison des playes & des autres infirmités. Il ne paroît pas qu'elle ait la vertu de guérir les maladies de l'esprit.

Al Motaleb eût treize fils, dont Abdala, pere de Mahomet fut le troisieme. Les plus célèbres furent Abbas, tige des Abbasides, dont plusieurs furent revêtus de la dignité de Califes, & Zobéir, pere d'Abdala, dixieme Calife.

Ce Motaleb avoit une si belle réputation, qu'on rapporte qu'une Reine (*d*) de Syrie se fit un honneur de rechercher son alliance ; elle lui fit les offres les plus éblouissantes, & promit d'épouser celui de ses fils qu'il voudroit désigner. Mais ce vieillard blanchi dans la médiocrité, résista aux promesses de l'ambition qui l'eut arraché à l'innocence champêtre de ses déserts. Nouschiran, Roi de Perse, célèbre par ses victoires, s'étant transporté dans l'Arabie pour lui rendre le calme & la tranquillité, eût la curiosité de voir un vieillard vénérable par ses années & plus encore par ses vertus ; persuadé qu'instruit par l'expérience de cent ans il pourroit lui donner d'utiles le-

(*d*) Abulfeda.

çons : Abutaleb, ſenſible à l'honneur d'être recherché par un Monarque renommé dans l'art de vaincre & de gouverner, ſe rendit auprès de lui ſans autre appareil, qu'avec le cortége de ſes vertus.

Le Prince magnifique & libéral voulut verſer ſur lui ſes bienfaits, mais Motaleb (*e*) oppoſa la plus grande modération à ſa généroſité ; il accepta quelques chevaux & refuſa l'or qui lui fut offert. Quelques-uns de ſes enfans moins déſintéreſſés, furent éblouis par l'éclat d'une Cour ſuperbe & ils auroient volontiers renoncés à la ſimplicité de leurs déſerts pour adopter le luxe Perſan, ſi leur pere n'eût combattu leurs deſirs en leur repréſentant que la liberté

(*e*) Sconita.

qui eſt la ſeule richeſſe de l'homme, ne pouvoit être payée par tous les tréſors des Rois, & qu'un Arabe libre dans ſes déſerts, dérogeoit à la dignité de ſon origine lorſque ſous le titre de courtiſan, il aſpiroit à ſe rendre véritablement eſclave.

Le Prince & le vieillard (*f*) ſe quittèrent remplis d'une admiration réciproque, après s'être entretenus des moyens de rétablir la tranquillité dans l'Hyemen, & tandis qu'ils s'occupoient des proſpérités du pays, ils étoient bien éloignés de ſoupçonner que l'Empire Perſan approchoit de ſa ruine, & qu'il alloit être détruit par un rejetton de ce vieux Arabe, dont l'extérieur ſimple & négligé n'inſ-

---

[*f*] Beidavi.

piroit qu'une indifférence dédaigneuſe aux courtiſans efféminés.

Ce tableau généalogique qui contient trente générations, ſuffit pour faire connoître que le Légiſlateur des Arabes, n'étoit pas un de ces hommes condamnés par le ſort de la naiſſance, à ramper dans des fonctions aviliſſantes, & s'il naquit pauvre, il n'eût point à rougir de la baſſeſſe de ſes ancêtres, dont les deſcendans ſe glorifient d'une origine auſſi noble que s'ils étoient iſſus des Céſars.



CHAPITRE III.

Naissance de Mahomet.

Le berceau de Mahomet est couvert de nuages que les Historiens postérieurs ont accumulés par un zèle fécond en pieux mensonges. Je n'ai pour alternative que le silence ou la nécessité de répéter des fictions révoltantes ; mais des impostures qui ont séduit la moitié du monde, deviennent intéressantes par leurs succès, & par-là je me crois autorisé à les écrire.

Naissance de Mahomet.

Mahomet, Législateur, Pontife & conquérant, naquit à la Mecque l'an cinq cents soixante-neuf de l'Ere Chrétienne : son pere s'appelloit Abdala (g) & sa mere Amena ;

(g) Abulfeda.

l'un & l'autre étoient de la Tribu des Koreishites. Sa mere qui paſſoit pour être la plus belle des femmes, avoit auſſi la réputation d'être la plus vertueuſe. Abdala étoit ſi beau, que la plus inſenſible ne pouvoit le contempler ſans ſuccomber à la tentation d'en jouir. La premiere nuit de ſes noces, deux cents filles moururent de déſeſpoir de voir une femme plus fortunée qu'elles, paſſer dans une couche qu'envioit leur amour.

Quelques années s'écoulèrent dans la ſtérilité. Mais enfin la fidélité conjugale des deux tendres époux fut récompenſée par la naiſſance d'un fils. Comme tout eſt intéreſſant dans l'Hiſtoire d'un homme revèré comme Prophète dans la plus grande moitié du monde; les Arabes ont recueilli avec un

ſcrupule religieux toutes les circonſtances de ſa conception, il en eſt d'indécentes que je ſuprimerai, la plupart ſont du moins puériles. Ce fut, diſent-ils, dans une maiſon de campagne & la nuit d'un Vendredi, où la Nation aſſemblée ſacrifioit dans la Vallée de Muna : l'enfant fut préciſément conçu dans le moment que le peuple jettoit des pierres à Sathan. Deux époux ſi bien inſtruits du moment précis de la conception, décelent leur négligence à remplir le devoir conjugal.

Prodiges opérés.

Les Pythoniſſes ou Prophèteſſes (*h*) apprirent par la révélation, le brillant ſuccès de cette nuit; elles l'annoncèrent comme un gage de la proſpérité de la Nation, qui depuis pluſieurs ſiècles attendoit un con-

(*h*) Jamabi.

ſolateur. Toutes les femmes ſe ſentirent embrâſées de la généreuſe émulation de mettre au monde un enfant mâle dans la même année, ſe flattant que ce fruit de leur amour participeroit aux graces répandues ſur le Prophète, dont la naiſſance alloit faire le bonheur du monde.

La premiere aurore des hommes extraordinaires (*i*) eſt toujours embellie de prodiges publiés ſans pudeur, reçus avec docilité & plus ſouvent encore accrédités par les complices de l'impoſture. Ils interrompent ſans effort le cours de la nature. Les Arabes dont l'imagination eſt plus ardente ſont les plus épris du merveilleux.

(*i*) Abulfarage.

Mahomet confesse hautement (k) que depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quarante ans, il ne fut favorisé d'aucuns dons surnaturels. Le zèle de ses dévôts à suppléé à cette simplicité, ils ont imaginé des circonstances pour embellir son entrée dans le monde; les disciples de ce faux Prophète ont publié qu'au premier instant de sa naissance, un feu sacré se répandît sur toutes les villes de Syrie, ils ajoutent que l'enfant prédestiné en ouvrant les yeux à la lumiere avoit déja la force & la vigueur du printemps de l'âge. Sçavant avant d'avoir pû rien apprendre, il avoit déja une parfaite connoissance des langues en usage chez les différens peuples qu'il devoit tirer un jour

(k) Idem.

de l'idolâtrie. Son premier mouvement fut de se prosterner & de tourner les yeux vers le Ciel : saisi d'un divin transport ; il s'écria avec enthousiasme : *il n'y a qu'un Dieu & je suis son Prophète.*

Punitions des Génies.

Les génies malfaisans (*l*) qui s'étoient placés dans les Etoiles & dans les Signes du Zodiaque pour épier les démarches & entendre les discours des habitants du Ciel, furent précipité dans l'abîme. Les Idoles consternées restèrent muettes & sans pouvoir. Le feu sacré des Mages, qui depuis Zoroastre avoit brûlé sans interruption, fut tout-à-coup éteint. Les sources qui fournissoient des eaux furent subitement taries, & ce dernier miracle qui devoit être regardé com-

(*l*) Idem.

me le fléau des vengeances céleſtes, fut interprêté comme une faveur de la divinité bienfaiſante : tant il eſt vrai que les artiſants de l'erreur, en accumulant des abſurdités nous fourniſſent des armes pour la combattre & la détruire.

Tremblement.

Coſroès, (*m*) Roi de Perſes, épouvanté par un tremblement de terre qui renverſa la moitié de ſon Palais, conſulta les Mages & les Devins les plus accrédités de ſon Royaume ; leurs réponſes ne lui annoncèrent que des calamités futures. Un prétendu Sage qui s'étoit acquis beaucoup de célébrité par le talent impoſteur de lire l'a-

(*m*) Le nom de Coſroes étoit commun à tous les Rois de Perſes, comme aujourd'hui celui de Sophi, le Prince dont il eſt ici fait mention, étoit fils de Cobad le Manichéen.

venir dans les Astres, partit des extrémités de l'Asie, & se rendit à la Mecque pour annoncer à Abdala les brillantes destinées de son fils. On voit que les Auteurs de ces grossières impostures ont voulu embellir le berceau de leur faux Prophète des ornemens qui furent déployés à la naissance de notre divin rédempteur. Mais le mensonge, quoique revêtu des couleurs de la vérité ne peut nous déguiser sa foiblesse & sa difformité. Ceux qui ont attesté ces prodiges, ont pû les croire, mais aucun n'en avoit été le témoin, & ce n'est que dans les siècles postérieurs que des dévots effrontés ou séduits, ont eû l'audace de les attester.

L'enfant (*n*) n'eût point à subir

Il n'ait circoncis.

(*n*] Jannabius.

la douloureuſe cérémonie pratiquée par les deſcendants d'Abraham. Il naquit circoncis, privilège que ſes ſectateurs aſſurent lui avoir été commun avec Noé, Abraham, Moyſe; Jéſus & quelques autres Patriarches. Son grand-pere célébra cette heureuſe naiſſance par un feſtin ſomptueux où les principaux de ſa Tribu furent invités : ce fut au milieu de l'allégreſſe du banquet qu'il lui donna le ſurnom de Mohammed dont nous avons formé celui de Mahomet. Ce nom ſignifie *le deſiré, le conſolateur.* Je veux, dit-il, que Dieu glorifie dans le Ciel celui dont il vient de faire préſent à la terre.

Mort de ſon pere.

Deux ans après, (*o*) ou ſelon d'autres, avant ſa naiſſance, il per-

(*o*) Abulfeda.

dit ſon pere qui ne lui laiſſa pour héritage que cinq chameaux & une eſclave Éthiopienne qui l'allaita pendant quelques jours. La malignité de l'air de la Mecque détermina ſes parens à le faire nourrir à Bada, pays champêtre & délicieux, habité par une Tribu généreuſe & fidèle à remplir les devoirs de l'humanité. C'étoit de cette contrée que les Arabes tiroient leurs meilleures nourrices. On voit par cet exemple, que l'uſage de confier ces enfans à des femmes mercenaires pour les allaiter, datte de la plus haute antiquité, puiſque les Arabes obſervateurs ſuperſticieux des coutumes & des mœurs ſimples & antiques, pràtiquoient des uſages que les Philoſophes, amis de l'humanité, ont envain eſſayé de proſcrire chez les peuples policés comme un

abus introduit par le luxe deſtructeur des loix de la nature.

Confié à une nourice

On aura peine à concevoir comment un dépôt ſi cher à ſa famille aura pû être abandonné à des mains étrangères. Cette indifférence dédaigneuſe eſt une réfutation complette des miracles opérés, au moment de ſa naiſſance, ſi ſes concitoyens & ſes parens en euſſent été les témoins, ils auroient veillé eux-mêmes ſur ſon enfance, & ſa mere, que la nature avoit aſſociée à la gloire de ſes deſtinées, auroit employé tous ſes ſoins pour le nourrir.

Halima, (p) c'étoit le nom de ſa nouvelle nourrice, l'arracha aux carreſſes de ſa famille. Les prodiges qui éclatèrent pendant ſon voyage ſont ſi révoltans, qu'on ne peut

(p) Ahmed. Ebn. Yuſeb.

les rapporter ſans ſcandaliſer la raiſon. La nourrice attentive & vigilante, ne fut pas long-temps ſans recevoir la récompenſe des ſoins qu'elle donnoit à l'enfant. Le territoire où elle fixoit ſa demeure devint tout-à-coup plus fertile. Les champs (q) où croiſſoient des ronces & des herbes ſtériles, furent couronnés d'épics & donnèrent d'abondantes moiſſons. La culture fut moins pénible. Tous les habitants riches & fortunés ne furent plus obligés d'arroſer la terre de leur ſueur pour jouir de ſes bienfaits; les arbres les plus ſauvages chargés de fruits précieux courboient leurs rameaux & ſembloient inviter les paſſants à les débarraſſer de leur poid & de leur luxe importun: les pa-

Prodiges opérés.

(q) Beidavi, Zonar, Hotting.

turages étoient plus nourrissants & les troupeaux donnoient plus de lait. Les herbes les plus viles exhaloient le parfum des fleurs, & la nature prodigue pour tous les besoins de l'homme, multiplioit encore ses sensations délicieuses. Tel est le riant tableau que des enthousiastes nous tracent de cette contrée, qui fut indigente & stérile jusqu'au moment où la présence de Mahomet la fertilisa & l'embellit : ce récit dont j'ai retranché ce qu'il y a de plus révoltant ne semble-t-il pas être une copie de ces champs fabuleux, de ces idées puériles, imaginées par les Poètes du paganisme ?

Tant de bienfaits répandus sur la nourrice, & son territoire, ne la rendirent pas plus reconnoissante envers l'auteur d'une aussi heureuse

abondance. A peine pouvoit-il marcher, qu'elle l'employa à garder ses troupeaux & sans égard pour la foiblesse de son âge, elle l'envoyoit aux champs dès le lever de l'aurore, ne lui donnant pour la subsistance du jour, qu'une nourriture grossiere & commune; cette ingratitude dépose que ces prétendus miracles qui fesoit germer l'abondance, ont été fabriqués après coup. On sçait combien le merveilleux a d'empire sur l'esprit des femmes; surtout lorsque l'intérêt de leur vanité conspire avec celui de leur fortune pour séduire leur crédulité.

Apparition des Anges.

L'enfant n'avoit encore que trois ans, lorsqu'étant à garder les troupeaux dans les champs, deux Anges revêtus de robes blanches, lui apparurent sous la forme humaine

ils le transportèrent sur une coline où après lui avoir fendu le ventre & ouvert la poitrine, ils en tirerent une tache noire, ils laverent ensuite la playe avec de l'eau de neige & remplirent son ventre de lumiere. Cette opération ne fut point douloureuse, & la guérison en fut subite. Mais la future demeura toujours imprimée sur la poitrine. Il est vrai qu'après sa mort, on n'en trouva aucuns vestiges, & ce qui devoit découvrir l'imposture, fut regardé comme un nouveau miracle.

Les interprètes mistiques, ont donné une vaste carriere à leur imagination pour expliquer le motif (r) de ce prodige. Cette tache

(r) Jannabi, quelques interprètes assurent que l'expression d'ouvrir la poitrine

noire,

noire, disent-ils, étoit le péché originel, dont Mahomet en naissant avoit été souillé comme les autres hommes; & cette lumiere dont l'interieur de son corps fut rempli étoit le don de la foi & de la science. Toute autre explication eut été aussi bonne, mais comme celle-ci ne peut être refutée; elle a mérité la préférence: il est naturel de croire que cette belle opération n'étoit que l'effet d'un songe qu'un enfant effrayé raconte à son réveil; l'on sçait de quel poids étoient les songes dans tout l'Orient, & surtout en Arabie. Mais cette simplicité d'expliquer un événement naturel auroit déplu à un peuple entraîné par l'attrait du merveilleux.

---

signifie que son esprit fut préparé à recevoir la sagesse. Métaphore qui n'a rien d'outré dans le stile oriental.

Le frere (f) de lait du Prophète témoin de l'opération, ou qui plutôt l'avoit entendue raconter à son compagnon, courut tout effrayé en faire le récit à sa mere. Aussitôt Halima & son mari, sans suspecter la foiblesse du témoignage, se rendent aux champs pour s'éclaircir du fait. Ils trouvent l'enfant qui leur expose avec naïveté ce qui venoit de lui arriver. Son étonnement stupide, qui étoit une suite de sa frayeur, fut regardé comme un effet de l'épilepsie. Les mouvemens convulsifs dont il avoit été plusieurs fois agité, fortifierent ce soupçon, & ils prirent dans le moment le parti de le remettre à sa mere. Halima parut sensible à cette séparation; & elle protesta

On le rend à sa mere.

[f] Kodai.

en rendant ce précieux dépôt qui lui avoit été confié que cet enfant propre & net ne lui avoit jamais imposé l'obligation rebutante de le laver.

Mahomet (t) rendu à sa mere ne jouit pas longtemps de ses caresses. Amena enlevée à la fleur de son âge, laissa son fils sous la tutelle de son grand pere. Ce respectable vieillard, enchanté de se voir renaître dans un enfant qui donnoit de si grandes espérances, cultiva avec soin ses heureux penchans. Il en fit l'objet de ses complaisances.

Mort de Motaleb.

Motaleb mourut âgé de cent ans & selon d'autres de cent vingt. Son testament régla son héritage. Abutaleb l'aîné de ses fils fut l'héritier de tous les biens de la fa-

(t) Ahmel.

mille, & ce fut lui qui fut auſſi chargé de la tutelle de Mahomet. Le vieillard mourant (*u*) le prévint que s'il négligeoit l'éducation d'un pupile délaiſſé, Dieu lui-même en prendroit ſoin. Comme l'hiſtoire n'a point recueilli ce qu'il dit à ſes autres enfans, on eſt en droit d'en conclure qu'il regardoit cet orphelin comme l'eſpoir de ſa famille ; un autre motif pouvoit l'avoir intéreſſé plus particulierement en ſa faveur. Amena (*x*) avoit eu l'imprudence de divulguer les prodiges opérés chez la nourice, & cette indiſcretion avoit jetté l'allarme parmi toutes les différentes branches de la Tribu des Koreiſhites, qui depuis long-temps ſoupçonnoient que les Haſemites pré-

(*u*) Ben-Joſeph.
(*x*) Abul-haſan.

paroient une révolution dans le culte. Ainsi Mahomet, quoi qu'enfant, leur devint odieux parceque dès ce moment il fut regardé comme l'instrument destiné à détruire une religion qui devoit entraîner leur fortune dans sa chute.

Confié à Abutaleb.

Mahomet (y) fut confié aux soins de son oncle Abutaleb, guerrier & commerçant, qui jouissoit d'une grande réputation de courage & de probité dans toute l'Arabie. Les Mahométans nous le représentent comme un guerrier audacieux & infatigable, qui ne respiroit que la gloire & les périls. Sage dans ses projets, intrépide dans l'exécution, il ne se délassoit de l'austérité des affaires que par des exercices pénibles qui entretenoient sa vigeur

[y] Alguzé.

renaissante : quand il n'avoit plus d'ennemis à combattre il se livroit aux amusements de la chasse où il signaloit son adresse & son courage, non à percer un oiseau dans son vol, ou à lancer une bête timide, mais à terrasser les lions & toutes les espèces de bêtes féroces. Ce fut à cette école que Mahomet puisa les leçons de cet héroïsme sublime dont il donna dans la suite des exemples aussi brillants que multipliés.

Voyage en Syrie.

Abutaleb (z) appellé en Syrie par les affaires de son commerce s'y fit accompagner par son neveu qu'il vouloit former au commerce, & qui pour lors étoit âgé de douze ou treize ans. Abubekre (a) &

(z) Abulfeda.
(a) Al-Tabar.

Belal furent leurs compagnons de voyage, le premier fut dans la suite beau-pere & successeur du Prophète, & l'autre remplit les fonctions de crieur public de la Mosquée.

Ce fut dans ce voyage, que le jeune Mahomet fit connoissance avec un Moine (*b*) appellé Fœlix & surnommé Bohaira, mais plus connu en Europe sous le nom de Sergius. Ce Moine fanatique ou fripon, reçut les trois voyageurs dans son Couvent, & les régala avec la plus grande magnificence. Ses penchans se tournerent vers Mahomet dont l'imagination vive & forte lui parut propre à favoriser une révolution qu'il méditoit dans la religion. Il sçavoit que les es-

Fait connoissance avec Sergius.

(*b*) Al-Monteh.

prits les plus faciles à séduire sont à leur tour les séducteurs les plus dangereux : c'est surtout chez les peuples du Midi & de l'Orient que l'illusion produit les plus grands ravages.

Un jour que le Moine se promenoit avec le jeune Arabe, il feignit de voir, ou crut voir sur sa tête un nuage flottant qui lui servoit de voile contre les rayons du Soleil ; l'arbre auprès duquel ils étoient assis, quoique desséché reprit ses feuilles & sa verdure. Un pareil miracle est facile à publier ; mais il faut croire sa Nation bien imbécille pour la présumer capable d'y ajouter foi. Si les ambitieux connoissoient mieux le peuple, s'ils avoient assés de patience pour attendre les circonstances, & assés de dextérité pour les saisir, le

monde prendroit ſouvent une forme nouvelle. Mais on part toujours d'après ſoi-même pour juger les autres, & le ſage ne ſoupçonne pas combien de diſtance l'imbécillité met entre le vulgaire & lui.

Sergius (*c*) avoit la réputation d'être un ſçavant profond & ce titre, en impoſe toujours, ſurtout lorſqu'il eſt ſoutenu par des mœurs pures ou du moins par un extérieur auſtère : alors il ne donne aucun lieu de ſoupçonner qu'un hypocrite modeſte ait des vues ambitieuſes, puiſqu'étranger ſur la terre, il paroit n'attendre que du Ciel, la récompenſe de ſes vertus. Le Moine artificieux & flatteur courut réveller à l'oncle & à ſes deux compagnons de voyage,

(*c*) Al-Maſud.

le prodige dont il prétendoit avoir été le témoin. Il étoit naturel de croire que sa vision étoit produite par les vapeurs d'un long dîné, mais les visions étoient si accréditées en Arabie, qu'on ne les soumettoit point à l'examen, & c'eut été afficher l'incrédulité la plus rebelle que d'en révoquer en doute la certitude. D'ailleurs les Arabes ne devoient pas être disposés à suspecter le témoignage flatteur d'un homme qui les avoient si bien régalé.

On prétend que Sergius (*d*) avoit découvert un dessein formé par quelques Koreishites, d'introduire des changemens dans la religion de leur pays, & de réunir tous leurs concitoyens sous une

[*d*] Pocok.

même loi & sous un même culte. Ce fut dans l'intention de s'associer à l'exécution de ce grand ouvrage qu'il affecta de croire que Mahomet étoit l'instrument choisi pour cette révolution. Un jeune homme sans expérience est naturellement disposé à croire que Dieu enfantera des miracles pour établir sa grandeur. Dans l'effervescence de l'âge on ne voit rien d'impossible parce qu'on aspire à tout, surtout lorsque l'autorité d'un homme respecté favorise l'illusion. Il paroit que ce fut dans ce moment que fut jetté le germe d'un fruit qui parvient rapidement à sa maturité.

Abutaleb ne fut pas plûtot de retour dans sa patrie, qu'il publia les prodiges que le Ciel avoit opérés. Il paroit qu'il fut le principal agent d'une révolution dont il abandon-

na la gloire à Mahomet, qui seul parut sur la scene, tandis que l'autre se tenoit caché pour en diriger les ressorts. Les Koreishites dont la révolution pouvoit assurer la grandeur, furent les premiers témoins qui déposerent que Mahomet étoit Prophète. Leur nombre, leur puissance donnerent de la force à leur témoignage.

Il ne paroît pas que Mahomet ait été le premier de sa famille qui conçut le projet de changer le culte de son pays. Il est plus probable qu'il fut élevé dans le principe qu'une révolution étoit nécessaire. Cette impression s'affermit avec l'âge, & il ne fut que l'exécuteur d'une entreprise conçue par Motaleb & quelques autres complices. On dit même que son pere Abdola, quoique consacré au

ministere de la Caaba, condamnoit les superstitions qui souilloient la sainteté de ce Sanctuaire. Il ne seroit pas surprenant que le fils, formé par des leçons domestiques se fut regardé comme l'instrument qui devoit détruire le culte des faux dieux de sa Nation.

Education de Mahomet.

Mahomet, instruit par un oncle (*e*) qui ne respiroit que les combats, reçut une éducation tout-à-fait militaire. Sa premiere passion se déclara pour la chasse qu'il aimoit à faire aux tigres & aux lions dans les montagnes de Najed & de l'Hyemen. C'étoit sur-tout à manier un cheval, à tirer de l'arc, à se servir de l'épée qu'il faisoit éclater son adresse. Ce fut par cette éducation qu'il se rendit capable

---

(*e*) Al-Kodai.

de supporter les plus grandes fatigues, & de résister à la chaleur, à la soif & à la faim, qualités qu'on ne posséde jamais à un certain degré, si l'on ne s'est pas endurci dès l'enfance.

Fait son apprentissage de guerre.

Il étoit âgé de ving ans (*f*) quand la guerre s'alluma entre les Koreishites & deux autres Tribus. Cette guerre fut appellée impie & criminelle, parce qu'elle fut soutenue avec fureur dans un temps (*g*) où la Religion & les Loix ordonnoient de suspendre toute sorte d'hostilités. Il y avoit quatre mois pendant l'année où il étoit défendu de faire la guerre. Ces jours devoient être consacrés à offrir des sacrifices & à adresser des prières

[k] Alferanzabadi.
[*l*] Abulfeda.

pour obtenir d'abondantes moissons, ou pour détourner les fléaux célestes : les Arabes ôtoient alors le fer de leurs lances & ils marchoient sans crainte & sans péril au milieu des Tribus ennemies : un fils qui auroit rencontré le meurtrier de son pere n'auroit osé l'attaquer, sans se rendre coupable de sacrilège.

Le soin de cette guerre fut confié à Abutaleb, (h) que son courage & son expérience appellèrent à l'honneur du commandement : ce fut sous ses yeux que Mahomet fit son apprentissage militaire ; il donna de fréquents témoignages d'un génie véritablement fait pour la guerre : les Koreishites furent vaincus & leurs ennemis furent ré-

(h) Elmaem.

duits dans l'impuiſſance de leur nuir. Son oncle flatté de voir la gloire de ſa famille ſe perpétuer dans ce jeune guerrier, lui fit don d'un arc & de flèches, récompenſe plus digne de la valeur, que l'or qui ne flatte qu'une baſſe cupidité. Quand les Arabes paſſoient de l'enfance à la puberté, leurs parents leur faiſoient préſent de deux habits, de deux cimmeteres & d'un cheval, ſymboles de la guerre, préſents qui décèloient les inclinations belliqueuſes de cette nation.

Inclination guerrieres des Arabes

Il ſemble étonnant que les Arabes & ſur-tout les Mequois abſorbés dans les délais du commerce, ayent toujours été fiers & belliqueux. Un peuple ſans ceſſe occupé de la paſſion d'accumuler des tréſors, doit être aſſez indifférent à la gloire que l'opinion attache à

la profeſſion des armes; mais en Arabie le commerce (*i*) étoit lié au métier de la guerre, il falloit traverſer de vaſtes ſolitudes, des plaines arides & brûlantes, des défilés étroits, des montagnes eſcarpées dont les routes étoient infeſtées de brigands qui dépouilloient les voyageurs; les montagnes & les déſerts n'avoient d'autres habitants que des animaux féroces. Il falloit toujours attaquer ou ſe défendre pour enlever ou pour conſerver des caravanes. La vie des Arabes étoit un état de guerre, une pareille conſtitution familiariſoit avec les périls & entretenoit l'intrépidité nationale. Le marchand qui n'aſpiroit point à la gloire militaire, étoit

[*i*] Pocok.

forcé de combattre pour les intérêts de sa fortune.

Le tempéramment (k) de Mahomet qui le portoit à l'amour, n'amollit jamais son courage; & lorsque dans la suite il se vit entourré de femmes & de concubines, il eût la même application aux affaires & la même intrépidité à défier les périls. Il jouit pendant toute sa vie d'une santé vigoureuse, ce qui prouve que difficile & délicat dans le choix de ses femmes, il sçut mettre un frein aux appetits effrenés de la nature.

Lorsque le calme eût succèdé au tumulte de la guerre, il se livra comme auparavant aux embarras du commerce: ses admirateurs (l) enthousiastes prétendent qu'il

[k] Shaharestan.
(l) Gollii notæ.

avoit l'ame trop détachée des biens de la terre pour s'enrichir du produit de son industrie; ils lui supposent des vues plus pures & plus généreuses; ils prétendent qu'il ne travailloit que pour subvenir aux besoins des infortunés. Il faut convenir qu'il fut désintéressé ou mal adroit dans son commerce, puisque malgré tous ses soins & toutes ses peines il nè pût s'élever au-dessus de la médiocrité. Une ame fière ne se consacre point au service des autres quand elle a des ressources en elle-même pour conserver son indépendance.

Mahomet pressé par les besoins, s'engagea pour facteur d'une veuve nommé Kadige, qui continuoit avec succès un commerce où son mari avoit amassé des richesses immenses, & ce fut en cette qualité qu'il fit un second voyage en Syrie.

CHAPITRE IV.

Voyages de Mahomet.

LEs principaux Chefs (*m*) de sa Tribu avoient établi un grand commerce dans les plus célébres villes de l'Asie. Il crut devoir s'associer à leur fortune & s'intéresser dans leurs caravanes. Les exactions des Gouverneurs dont rien n'étoit capable d'assouvir l'avidité, le dégoutèrent d'un commerce qui lui imposoit des fatigues sans fruit. Les véxations qu'il essuya à Damas, à Heliopolis & à Jérusalem, où les Gouverneurs arrachoient aux Marchands le fruit de leurs peines, lui inspirèrent une aver-

Ses nouveaux voyages.

(*m*] Elmain.

ſion éternelle contre l'avarice des Chrétiens.

Les premiers biens ou les premiers maux que nous éprouvons, nous inſpirent des antiphaties ou des affections conſtantes pour leurs Auteurs. Mahomet, dont l'induſtrie commerçante étoit connue, détermina Cadije à l'envoyer en Syrie, chargé de grands intérêts. Dès qu'il fut arrivé dans cette riche contrée, il ſe rendit au Monaſtère où il avoit déja trouvé un hoſpice dans ſon premier voyage, il étoit ſitué auprès du Mont Sinai dans le lieu même, dit-on, où la manne deſtinée à la ſubſiſtance des Iſraëlites errants, tomba pour la premiere fois du Ciel. Les voyageurs y étoient reçus pour leur argent, & ce qui étoit une commodité pour eux, étoit un fond de richeſſe pour

imposer impunément. Mais au lieu de refléchir sur la pureté de la morale Chrétienne, il ne s'arrêta que sur certains abus qui lui en inspirerent de l'horreur.

Leurs leçons auroient été infructueuses s'ils n'avoient parlé qu'à sa raison calme & tranquille. Il falloit pour en assurer le succès lui soufler quelques étincelles de fanatisme : un jour (o) qu'ils étoient tous les trois assis auprès d'un vieux tronc désséché, ils le virent subitement chargé de feuilles & de fruits baissant ses rameaux pour les caresser. Les deux moines qui furent les seuls témoins de ce prodige le publierent & crurent au Prophète; un certain Varaka (p) successive-

Est séduit par Sergius

(o) Abulfeda.
(p) Elmacin.

ment

ment Juif idolâtre & Chrétien & un autre Moine imbécille séduits par leur témoignage, suivirent leur exemple, & ce furent les quatre seuls prosélites que le faux Prophète fit avant de déclarer sa mission, ou peut-être furent-ils les quatre artisans de son imposture.

On voit par là, qu'il en coûte peu aux enthousiastes pour se faire des disciples, surtout, lorsqu'ils sont dirigés dans leur marche par des hommes qui, sans paroitre les seconder se servent en secret de leurs lumieres & de leur réputation pour donner du poids aux nouveautés; il est vrai qu'un imposteur ne fait pas de grands progrès dans son siécle ni dans le lieu de sa naissance, c'est dans l'éloignement que le mensonge en impo-

ſe & il faut pluſieurs générations pour lui donner un air de vérité.

Les affaires qui retenoient Mahomet en Syrie furent bientôt terminées. Les intérêts de ſon cœur le rappelloient auprès de ſa tendre veuve, dont il avoit reconnu, avant de la quitter, les penchans décidés en ſa faveur. Cadije (*r*) auſſi empreſſée que lui aſpiroit au moment d'une réunion qui devoit changer le titre de facteur en celui d'époux. Mahomet étoit aſſuré du bonheur qui l'attendoit, ſans lui avoir été promis. Les femmes trahiſſent le ſecret de leur cœur par le ſoin affecté qu'elles prennent de le cacher. Preſſé par ſon amour, il précéda ſa caravane, pour ſe rendre avec plus de célérité auprès de

Eſt aimé de Cadije.

[*r*] Jannabius.

l'objet chéri. On prétend qu'il avoit ufé de fortilège pour fe faire aimer : il étoit jeune, beau & vigoureux ; voilà quelle fut fa magie.

Prestiges opérés.

Cadije avec plufieurs de fes amies (ſ) fut à fa rencontre, elles l'apperçurent de loin, monté fur un beau cheval ; deux Anges le couvroient de leurs aîles pour le garantir des rayons brûlans du Soleil. Toutes les femmes crurent avoir les yeux fafcinés. Mais l'efclave qui l'accompagnoit attefta que ces gardiens Céleftes lui avoient rendu, pendant toute la route, le même fervice. Un prodige fi grand fut cru par Cadije, parce qu'il relevoit la nobleffe de fes penchans. Il lui parut bien glorieux de pouvoir admettre dans fon lit celui que les

(ſ) Abu Nazar, Al-Becr.

Anges couvroient de leurs aîles. Elle fut si enchantée du compte qu'il rendit de sa gestion en Syrie, qu'elle lui offrit son cœur & sa main : elle avoit quarante ans, & c'est à cet âge que les femmes plus sensibles & moins belles sont tirannisées par une passion qu'elles ne peuvent plus inspirer. Mahomet (t) agé de vingt-huit ans, mais séduit par des intérêts de fortune, ne vît plus sur le visage flétri de Cadije que le coloris des fleurs du Printemps.

Son Mariage.

Il paroit que ces Anges qui l'accompagnoient n'étoient qu'un prestige, fruit des leçons données par les deux Moines Nestoriens. Ces apparitions d'Anges étoient généralement reçues dans l'Arabie : les

[t] Ahmet. Ebn. Yusef.

imaginations embrâſées réaliſoient tous ces fantômes, & les erreurs adoptées dans l'enfance, ont plus d'empire que des vérités acquiſes dans l'age de la maturité.

Mahomet diféra l'exécution de ſon Apoſtolat, juſqu'à-ce qu'il eut préparé les moyens d'en aſſurer le triomphe : ainſi avant de débiter ſes rêves, il ne ſongea qu'à s'acquiter des devoirs d'époux. Les principaux Koreishites furent invités à la noce. Abutaleb, chargé de faire la cérémonie, prononça cette formule cavaliere que je crois devoir tranſcrire, pour mieux faire connoître les coutumes & les mœurs des anciens Arabes. C'eſt encore une preuve que chaque Chef de famille en étoit le Souverain Pontife, à moins qu'on ne prétende que la religion n'entroit pour rien

Cérémonie nuptiale.

dans les cérémonies du Mariage, ce qui feroit contraire aux usages de tous les autres peuples de l'Orient.

» Louange soit à Dieu qui nous
» a fait naître de la race d'Ismael
» & de la semence d'Abraham,
» qui nous a donné en héritage le
» territoire sacré, qui nous a éta-
» bli juges sur les hommes.

» Attendu que Mahomet, fils
» d'Abdala mon neveu, l'emporte
» en beauté, en vertu, en intelli-
» gence, en gloire & en subtilité
» d'esprit sur tous les Koreishites
» & qu'aucun ne peut entrer avec
» lui dans la balance, sans qu'il la
» fasse pencher de son côté : quoi-
» qu'il soit dénué des dons de la
» fortune qui ne sont qu'une ri-
» chesse passagere & un dépôt qu'il
» faudra restituer tôt ou tard ; at-

» tendu dis-je que mon neveu eſt
» amoûreux de Cadije, & Cadije
» amoureuſe de lui, je déclare que
» quelque ſoit la dote qu'on exige
» de lui, pour la concluſion de ce
» mariage, je m'oblige de la payer.

Dès qu'il eut prononcé cette formule, les deux époux furent unis. On égorgea deux chameaux & tout le monde fut admis au banquet nuptial. Cadije fit danſe ſes filles eſclaves, au bruit des tymbales & tandis que les convives ſe livroient aux plaiſirs de la danſe & du chant, Mahomet, toujours en garde contre les ſaillies indécentes, ne laiſſa échapper aucun témoignage extérieur du ſentiment délicieux dont il étoit affecté en ſecret. Son oncle lui donna pour dote onze onces d'or & ſelon d'autres vingt chameaux. Sa nourrice informée d'une

ſi riche alliance, vint lui repréſenter ſon exceſſive indigence; il en parut touché & pour l'aſſocier à ſa nouvelle fortune il lui fit préſent de quarante brebis.

Sa fidélité conjugale.

Ce Mariage fit le bonheur des deux époux; Cadije (*u*] tendre & ſoumiſe, oublia qu'elle avoit tiré Mahomet de l'indigence, & ſa complaiſance fit la cenſure de ces femmes impérieuſes & chagrines qui, en rendant riche un époux, s'arrogent le droit inſenſé de le rendre malheureux. Mahomet de ſon côté tendre & reconnoiſſant, lui reſerva toute ſa tendreſſe, qu'il eut pu partager avec d'autres femmes & des concubines, ſans enfreindre les loix de ſon pays, où la poligamie autoriſée par d'illuſtres exemples,

---

(*u*) Abulfeda.

étoit en uſage depuis l'enfance du monde. Sa reconnoiſſance ne lui permit point d'uſer de ce privilege favorable à l'incontinence, & toujours nuiſible à la tranquillité domeſtique, ſoit qu'il reſſentit un amour véritable qui ſe fixe ſans effort ſur un ſeul objet, ſoit qu'il cédât aux conſeils de Sergius, dont la religion proſcrivoit la pluralité des femmes, il fut époux tendre & fidele.

Fécondité de Cadije.

La fécondité révéla bientôt le miſtére de leurs amours; Cadije dans le cours de ſept à huit ans (*x*) mit au monde trois fils & quatre filles. La naiſſance de l'ainé nommé Caſem, causa tant de joie à ſon pere, qu'il en prit le ſurnom d'Abul-Caſem, ſelon l'ancien uſage

(*x*) Idem.

des Arabes, qui après avoir été longtems sans espoir de postérité prenoient le surnom de leur premier né. La joye de cette naissance fut bientôt changée en amertume par la perte de ce fils que la mort enleva dans sa cinquième année. Les autres ne prolongèrent point leur vie au-delà du berceau. Les filles furent toutes mariées: elles se nommoient Fatema, Zaina, Rocaïa & Om-Colthum.

La perte de ses fils fournit dans la suite des armes à ses ennemis pour combattre la divinité de sa mission, parce qu'on lui objecta que tous les Patriarches qui l'avoient précédé avoient laissé une nombreuse postérité pour les récompenser de leurs vertus; ainsi on lui donna le surnom d'Abtar c'est-à-dire sans queue.

La vie de Mahomet n'offre aucuns traits mémorables depuis ſon mariage juſqu'au temps de ſa prétendue miſſion. On le voit, pendant cet intervale toujours occuppé de ſoins domeſtiques qu'il partage avec Cadije. Époux tendre & fidele il paroiſſoit plus ſenſible au plaiſir de ſe reproduire, qu'à la gloire de tirer les hommes des ténébres de l'idolâtrie.

Projet d'une religion nouvelle.

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il ſuccomba (y) à la tentation d'établir un culte nouveau ſur les débris de l'idolâtrie; mais comme toute nouveauté en matiere de religion a le caractère de l'erreur; il fit entendre qu'il vouloit faire revivre les pratiques religieuſes qu'Adam, Noé, Abra-

(y) Sale.

ham, Moïse, Jésus & les autres Patriarches avoient observés, & dont les traits primitifs avoient été défigurés par les outrages du temps. Il ne paroît pas que son premier dessein fut d'être Conquérant : le projet de détruire deux grands Empires qui partageoienr la terre n'auroit pu être enfanté que dans le délire. Mahomet plus borné dans ses vues, ne se proposa dabord que d'élever les esprits au-dessus des préjugés populaires, & d'établir le culte d'un seul Dieu sur les ruines des idoles. Mais cette vérité pure & sublime lui parut trop simple pour n'avoir pas besoin d'un accessoire qui en imposât à la multitude & quoique pleinement convaincu de l'unité d'un Dieu, il ne fit que substituer de nouvelles erreurs aux extravagances de l'idolâtrie.

Régularité de ses mœurs.

Dès qu'il se fut affermi dans son dessein, il s'éleva au-dessus des passions (z) qui égarent la raison en laissant prendre aux sens un Empire absolu sur elle. Sobre & frugal il n'accorda à son corps que ce qui pouvoit en entretenir la vigueur. Sa raison inaccessible à la séduction présida en souveraine sur tous ses mouvemens. Mesuré dans ses démarches, décent dans ses propos, grave sans austérité, il instruisoit par ses exemples ceux qui par la supériorité de l'âge étoient en droit de lui donner des leçons. Son éloquence véhémente & rapide n'étoit point assujetie aux régles de l'art, plus propres à éteindre qu'à réchauffer le feu du génie, c'étoit un beau désordre, une ivresse su-

[z] Elmaem.

blime, une douceur insinuante, qui subjugoient & les esprits & les cœurs les plus rebelles.

Tous les dons du génie dont on assure qu'il étoit comblé, étoient encore embellis par des graces extérieures plus puissantes sur les sens que la supériorité des talens, qui font des admirateurs & rarement des amis ; sa phisionomie sans être réguliere étoit interressante ; la majesté de ses traits, tempérée par son affabilité inspiroit la confiance, sans diminuer le respect.

Ennemi de l'idolâtrie.

Son aversion pour la pluralité (a) des dieux étoit si marquée, que sans ménagement pour le culte reçu, il ne pouvoit ni s'y assujettir ni dissimuler ses mépris pour leurs adorateurs. Et lorsqu'il se souvenoit que sa mere Amena avoit

(a) Jannabius.

vécu dans l'obſervation des cérémonies payennes, il alloit ſur ſon tombeau, qu'il arroſoit d'un torrent de larmes, que ſa politique, ou ſa perſuaſion lui faiſoit répandre.

Les interprêtes rempliſſent le vuide qui ſe trouve dans ſa vie depuis ſon mariage juſqu'au temps de ſa miſſion, par des voyages (*b*) qu'ils lui font entreprendre dans les différentes provinces des Empires de Perſe & des Romains. Quoique leurs aſſertions ſoient deſtituées de preuves, il eſt probable que ce fut à l'ecole de ces Nations qu'il s'inſtruiſit des vérités & des erreurs qui dominoient ſur la terre, & je vais les ſuivre pour découvrir le lieu ou il puiſa le poiſon dont il infecta les ſources publiques.

[*b*] Abu-Nazar.

Son habileté commerçante.

Les intérêts de son commerce l'appellerent dans toutes les Villes maritimes de la côte méridionale de l'Arabie. Les détails commerçans, ou rampoient ses concitoyens, lui firent connoitre qu'ils négligeoient les véritables sources de l'abondance, & qu'un génie qui calcule les profits, les pertes & les hasards, pouvoit en restant sédentaire, faire naître les prospérités publiques, & faire germer dans l'Arabie toutes les richesses de l'Inde qu'on transportoit à grands frais à Aden à Mascate, & à Moka. Constantinople devenue Capitale de l'Empire des Césars, sans avoir la puissance de l'ancienne Rome, la surpassoit dans les rafinemens du luxe & des voluptés. Cette Ville consommoit une quantité de soie des Indes, qui passant par l'Égypte

n'avoient ni l'éclat ni les couleurs qu'elles pouvoient recevoir à Tyr & à Sidon. Mahomet attentif aux avantages de son pays en voulut faire l'entrepôt de l'Inde & des provinces de l'Empire Romain : occuppé de ce grand dessein, peu conforme aux fausses idées que nous attachons au génie commerçant qui s'éléve du fond des vallons jusqu'au sommet des montagnes, il montra qu'un grand homme fait tout annoblir, parce qu'il voit tout en grand.

Il s'instruit dans ses voyages.

L'exécution de ce vaste dessein l'obligea de traverser les montagnes de l'Hyemen (*c*) & diverses pays dont le nom étoit à peine connu. Mais c'étoit moins un Marchand qu'un Philosophe qui voyageoit, pour apprendre les mœurs

(*c*) Ahmet.

& les uſages des peuples, pour étudier leurs penchans, leurs vertus & leurs foibleſſes. Il acheta (*d*) une grande quantité de poudre d'or dans la contrée d'Oman & beaucoup de perles ſur la côte de Bahrain, dont il ſe flattoit d'avoir un grand débit dans le Royaume de Perſe. Mais les Perſans, moins faſtueux que les Romains, avoient l'auſtérité indigente de leurs premiers ancêtres : ſans avoir hérité de leur mépris pour le luxe, ce n'étoit plus ces peuples vaincus plutôt par leur molleſſe que par les armes du Héros Macédonien : ils étoient pauvres & mécontens de l'être.

Mahomet, attentif à la conſtitution des pays qu'il parcouroit, comprit qu'un peuple qui avoit le

(*d*) Abulfarage.

entiment de ſes malheurs, devoit ſoupirer après une révolution, & il s'attendrit ſur ſa patrie, ſoumiſe aux caprices d'un peuple d'eſclaves, qui ſe déchargeoient du poid de leurs fers ſur leurs voiſins.

Il lui fut aiſé d'appercevoir que l'Empire Perſan, (*e*) tombé dans la langueur, n'attendoit qu'un ambitieux pour changer de maître. La multitude des loix nouvelles, feſoit méconnoitre la dignité de l'ancienne conſtitution. Le prétexte de corriger des abus, introduiſoit des déſordres réels. L'égoiſme deſtructeur du bien public, rappelloit tout au bien particulier. Les ames fières & vertueuſes pouſſoient des ſoupirs qui étoient punis comme les cris de la révolte, & qui n'é-

(*e*) Jannabius.

toient que les gémiſſemens de la liberté mourante. Les déſerts étoient peuplés de ſages, & les priſons deſtinées aux coupables : étoient devenues le ſanctuaire & l'autel où l'on immoloit la vertu ; l'or & l'argent accumulés dans les tréſors publics, ne circuloient plus pour les beſoins de la ſociété ; la nobleſſe dégradée, épuiſoit ſa fortune pour enrichir des courtiſanes complices de ſes débauches.

Projet d'aſſujettir l'Arabie à un même culte

Mais ce qui lui fit enviſager la facilité de conquérir ce Royaume, c'étoit la façon dont ils levoient & entretenoient des armées. Il n'y avoit point en temps de paix un corps toujours ſubſiſtant de troupes réglées, qui nourri dans les exercices militaire, ſcait l'art de combattre & de vaincre, & toutes les fois que la guerre s'allumoit

les Gouverneurs tyrans des provinces, érigeoient en soldats ceux qui étoient nés pour l'agriculture, & leur avidité dispensoit de la guerre ceux qui étoient assés riches pour acheter le privilége de vivre oisifs auprès de leurs foyers.

Un voyage qu'il fit dans la Syrie pour des affaires de commerce, lui fournit l'occasion de connoitre le génie & la politique des Romains, & surtout leur discipline militaire. Après avoir étudié le caractère des Nations qu'il avoit parcourues, il développa ses grandes vues pour le commerce, & il tira de la Syrie beaucoup de toiles & d'étoffes précieuses, dont les Arabes commencérent à s'habiller.

La religion (*f*) avoit été surtout l'objet de ses méditations dans ses voyages & ce fut en empruntant

---

(*f*) Shahrestant

de chaque ſecte ce qu'il croyoit y voir de plus pur, qu'il forma un tout informe & trop défectueux, pour faire méconnoître que c'étoit l'ouvrage d'un homme.

Tout ſembloit préſager le ſuccès de ſon entrepriſe. La foibleſſe des Empires qui avoient dominé ſur la terre, annonçoit qu'ils étoient ſur le penchant de leur ruine. Les erreurs groſſiéres où les Nations étoient plongées, révoltoient les Sages : quand l'extravagance eſt montée à l'excès, elle annonce le retour prochain de la raiſon. Mais quand ce ſont des hommes qui s'érigent en réformateurs, ils ſubſtituent de nouvelles erreurs aux opinions tombées en diſcrédit; parce qu'il n'y a que la révélation qui puiſſe indiquer les moyens de rectiffier les penchans du cœur & les égaremens de l'eſprit.

CHAPITRE V.

Tableau du Monde, au commencement de la fausse mission de Mahomet.

L'ON ne peut juger du vol d'un homme, si l'on ignore l'endroit d'où il a pris son essor. Ainsi je dois exposer quelle étoit la constitution politique & religieuse des Nations lorsque Mahomet éleva la voix pour s'ériger en réformateur.

L'idolatrie tombée dans le mépris.

L'idolatrie depuis plusieurs siécles n'étoit plus qu'un tronc desséché, que la multitude ignorante encensoit par la force de l'habitude; elle n'intéressoit plus que par la pompe de ses cérémonies, & le faste de ses fêtes. La liberté d'invectiver contre le culte public avoit

dégénéré en une licence ſcandaleuſe. Les faux dieux oubliés dans les Palais, n'étoit plus adorés que dans de viles cabanes ; & tout culte tombe dans le mépris, lorſqu'il n'eſt plus annobli par l'exemple des ſages & des grands.

Trois ſectes reſpectées ſe réuniſſoient pour combattre les erreurs populaires & toutes enſeignoient que les Temples & les ſacrifices, étoient des inventions humaines. Il eſt vrai que c'étoit dans l'ombre des écoles que les Péripateticiens, les Cyniques, & les Épicuriens dogmatiſoient avec tant de licence : mais il s'y formoit des diſciples, qui devoient préſider un jour aux deſtinées publiques. Les Miniſtres de la loi, témoins muets & inſenſi-

(g) Boulainvilliers.

bles de ce ſcandale, n'impoſoient aucun frein à des opinions qui favoriſoient la perverſité des penchans. Le glaive de la juſtice, ne frappoit que les exécuteurs du crime & jamais les Apologiſtes du vice. On étoit convaincu que le prévaricateur ne prenoit de conſeil que de ſes penchans, & non des Philoſophes. Le Magiſtrat, quoique perſuadé de la néceſſité d'une religion, n'ignoroit pas que le peuple amoureux des erreurs ſuperſtitieuſes, adoreroit plutot un réptile ou un oignon, que de ne pas choiſir un objet de ſon culte. Tout frein qui pouvoit aſſurer l'ordre public, étoit reſpecté : il importoit peu qu'il fut d'or ou d'argile.

On avoit vu Démoſtène (*h*) dire

(*h*) Fontenelle.

aux Athéniens assemblés, que la Pithie philippisoit pour faire entendre que cette Prêtresse si révérée dans la Grece, étoit vendue aux intérêts de Philippe. Cicéron au milieu de Rome attaque ce que la religion a de plus sacré : avec quelle hardiesse ne s'éleve-t-il pas contre les Aruspices ? Son éloquence audacieuse fait connoître combien il est absurde de faire dépendre les destinées publiques & particulieres de la disposition intérieure d'une victime, des entrailles d'une génisse, du foye d'un veau, du cœur d'un bœuf, du vol d'une corneille & de l'appétit des poulets sacrés. Ces pieuses imbécillités, avoient le sceau de la religion chez les Romains ; ainsi l'Orateur Romain leur reprochoit leur lépre & leurs ulcéres.

Quand on livre impunément des

combats aux erreurs consacrées, c'est qu'elles sont tombées dans le dépérissement; d'où l'on peut conclure, que les payens devoient être sans un vif attachement pour leur religion qui ne frappoit que les sens, & qui n'aspiroit à aucun empire sur les cœurs & les esprits: ils n'avoient aucun corps de doctrine; ils n'avoient point ouvert d'écoles, où ils pussent s'instruire de la grandeur de Dieu ni de la sublimité des maximes qu'il prescrit. La véritable religion est la seule qui se soit proposée de rectifier les penchans, & de régler les mœurs, c'est en éclairant l'esprit qu'elle affermit le cœur dans l'amour de ses devoirs.

L'idolâtrie sans principes ne prescrivoit que des cérémonies plus propres à irriter les sens qu'à dé-

truire leur empire. C'étoit en se livrant aux transports d'une joye voisine de la débauche qu'elle honoroit ses dieux. Le soin de la police du monde étoit abandonné aux Philosophes : comme il n'y avoit point de dogmes à discuter, on n'y vit jamais agiter ces questions contentieuses, qui ont plus boulleversé d'États, qu'elles n'ont formé de citoyens ; un peuple empruntoit de ses voisins les rites & les cérémonies qu'il croyoit lui convenir. Un particulier étoit-il ménacé de quelques désastres, ou frappé de quelque fleau, il immoloit une génisse & une colombe, pour appaiser les Dieux irrité. Ce sacrifice paroissoit suffisant, & dispensoit de sacrifier ses penchans.

Il est certain qu'une religion qui n'intéressoit ni le cœur ni l'esprit

ne devoit pas inſpirer le fanatiſme; au contraire, il en naiſſoit une indifférence qui facilitoit les conquêtes qu'un ambitieux entreprenoit ſur elle.

Des Sabéens.

Lorſque Mahomet commença ſa miſſion, l'Arabie étoit infectée de l'idolâtrie des Sabéens (*i*), qui quoique convaincus de l'unité d'un Dieu, rendoient un culte religieux aux aſtres, & aux intelligences Céleſtes qu'ils croyoient veiller à l'harmonie du monde. (*k*) Leur loi les aſſujettiſſoit à prier pluſieurs fois chaque jour, & à pratiquer trois jours de jeûnes chaque année; le premier étoit de trente jours, le ſecond de neuf & le troiſieme de ſept; ils offroient en ſacrifice les animaux

(*i*) d'Herbelot.
(*k*) Hide de revel. vet. Perſ.

les plus gras : mais ils se fesoient un scrupule de manger les viandes immolées, ainsi que des féves (l) du lait, des légumes, & de certaines plantes ; leurs prieres étoient réputées stériles, lorsqu'ils n'avoient pas l'attention de se tourner vers le nord, & selon d'autres, vers le midi.

Ils étoient pénétrés d'un saint respect pour les pyramides (m) d'Égypte, qu'ils révéroient comme étant les tombeaux de Seth & de ces deux fils. Ils immoloient à ces masses colloſſales, un coq (n) & un veau noir. De tous les livres de l'écriture, il n'y avoit que les pseaumes qu'ils eussent adopté com-

[l] Abulf.
[m] d'Herbelot.
(n) Guarés p. 6, 7.

me ſacrés. Ils avoient une eſpèce de baptême qui leur a fait donner par quelques voyageurs, le nom de Chrétiens de Saint Jean Baptiſte.

Mahomet dans la ſuite, enveloppa leur religion dans la ruine de tous les cultes idolâtres, parce qu'ils rendoient des honneurs divins aux feux perpétuels qu'ils entretenoient dans leurs Temples. Ce n'eſt pas qu'il les crut coupables d'idolâtrie : mais c'eſt qu'étant perſuadés que Dieu étant un Être inviſible, ne pouvoit être repréſenté par rien de corporel. Voici comme il s'exprime dans l'Alcoran : *la facilité qu'il y a de tranſporter à la créature l'hommage qui n'eſt dû qu'à Dieu, eſt un témoignage qu'il eſt extremement dangereux qu'il puiſſe être repreſenté par quelque ſigne viſible.*

Diversité des cultes en Arabie.

Un grand nombre de divinités partageoient l'adoration des Arabes: chaque Tribu en choisissoit une particuliere pour l'objet de son culte: chaque pere de famille avoit son dieu domestique & tutelaire, dont il imploroit l'appui, en sortant de sa maison, & à qui il rendoit des témoignages de reconnoissance à son retour.

Les Arabes idolâtres étoient divisés en plusieurs sectes. Leur relations commerçantes avec les Perses avoient introduit parmi eux la religion (o) des Mages. Quelque Tribus dont Mahomet emprunta plusieurs maximes, nioient la création & ne reconnoissent d'autre Dieu que la nature; d'autres admettoient que le monde avoit été

(o) Almostatraf.

crée & que les corps devoient ressusciter : cette sublime vérité étoit aviliepar des superstitions grossieres: plusieurs dévots persuadés de leur retour dans cette vie, ordonnoient en mourrant d'attacher un chameau auprès de leur sépulcre & de le laisser mourrir de faim, afin qu'il le suivit dans l'autre monde : c'étoit une précaution pour n'avoir pas la honte d'aller à pied le jour du jugement général. Cette coutume insensée s'observe encore chez plusieurs peuples de l'Inde.

La Métempsiçose (*p*) a compté beaucoup de partisans dans l'Arabie : on croyoit que le sang du cerveau étoit changé après la mort en un oiseau appellé Hamah qui visitoit le tombeau une fois cha-

(*p*) Pocok.

que siécle : il est à présumer que cette opinion a donné naissance à la fable du Phœnix & à plusieurs traditions que Mahomet a proscrites avec beaucoup de sévérité.

Idée des Arabes sur la Divinité.

Il est vrai qu'au milieu de cette diversité d'opinions, la plupart des Arabes se représentoient Dieu, comme un Juge sévére & incorruptible, qui devoit un jour décerner des récompenses aux hommes vertueux, & infliger des peines aux coupables, mais comme leur croyance n'étoit appuyée sur aucun principe, leur zele plus vif qu'éclairé, dégénéra quelquefois en férocité. Les autels (q) furent souillés du sang des victimes humaines. Les Koreishites immoloient leurs propres filles, & ils

(q] Hyde.

croyoient justifier leur piété barbare par l'exemple imposant d'Abraham, prêt d'immoler son fils.

Usage d'immoler des filles.

Cette coutume de ne sacrifier que des filles pouvoit être l'ouvrage de la politique, dans un pays où il naissoit plus de femelles que de mâles, & cette disproportion, justifie les Législateurs, qui autoriserent la poligamie. Mahomet en combattant au nom d'un Dieu l'abolition de ces horribles sacrifices, préssentit bien que les peres & les meres seroit dociles à sa voix.

Du Christianisme.

Le Christianisme avoit pénétré dans l'Arabie, mais l'animosité des sectes avoit ravagée les champs de l'Évangile : c'étoit-là qu'avoient pris naissance les héréstes (r) d'Ebion, de Beryle & des Nazaréens.

(r) Epiphane. de hæresib. l. 1.

Tous ces Chrétiens livrés aux superstitions du paganisme, n'avoient conservé que le nom de leur origine. Le fanatisme de la liberté leur fit rejetter le frein de la plus juste obéissance, leur esprit subtil & pointilleux, les précipita dans un déluge d'erreurs qui les rendit ennemis les uns des autres. Les Collyridiens (*f*) accumulerent les plus grandes extravagances. Ils substituerent la Vierge Marie à Dieu & soutinrent qu'après avoir été affranchie des infirmités de la nature, elle avoit été associée à la Divinité, & qu'elle complettoit la Trinité avec le pere & le fils. Ils lui fesoient l'offrande d'un gâteau nommé collyris, d'où cette secte emprunta son nom. Ces extravagances

---

(*f*) Elmacen.

furent gravement réfutées, & Mahomet dans son Alcoran, en prit occasion d'invectiver contre la Trinité.

Du Judaïsme.

Les Juifs dont la destinée fut d'être presque toujours esclaves ou vagabonds sur la terre, s'étoient refugiés dans l'Arabie. Ils s'y étoient fort multipliés; surtout depuis que Titus avoit détruit leur Capitale. Quoique chargés du mépris public ils y devinrent puissans & redoutables. Plusieurs Princes (*t*) & Tribus, embrasserent leur culte. Un Roi d'Yaman se soumit à toutes leurs cérémonies, & ce nouveau prosélite devenu aussi intollérant que ceux dont il étoit devenu le disciple, fut le persécuteur de tous ses sujets, qui refu-

(*t*) Al-Mostraraf.

ſerent de ſuivre ſon exemple. Il les feſoit précipiter dans une foſſe pleine de feu, cruauté qui lui fit donner le ſurnom de Seigneur de la Foſſe, & qui juſtifia les rigueurs que toutes les Nations ont exercées contre un peuple qui n'eſt abhorré des hommes, que parce qu'il en eſt l'ennemi.

Mahomet adopta pluſieurs dogmes & cérémonies de ces différentes ſectes; & en paroiſſant ſe rapprocher d'elles, c'étoit leur offrir un appas pour les attirer dans ſes erreurs. Des cérémonies avec leſquelles on étoit familiariſé dès l'enfance, n'offrirent rien de révoltant; & quand on eſt inſtruit des uſages établis en Arabie, on reſte perſuadé que ce fut en ménageant les préjugés dominans, qu'il fut redevable de la rapidité de ſes ſuccès.

Après avoir exposé la constitution religieuse de l'Arabie, jettons les yeux sur l'état politique des deux Puissances qui partageoient l'Empire du Monde.

L'Empire Romain n'étoit plus que l'ombre de ce qu'il avoit été. Ce colosse de grandeur, s'écrouloit sous son propre poids. Des peuples féroces forcés par la pauvreté, de quitter leur pays ingrat & stérile, étoient assis sur les débris épars du Trône des Césars. Des Rois barbares, du haut du capitole, dictoient des loix aux anciens tyrans des Nations; l'éclat de l'Empire Romain tout à fait éteint dans l'Italie ne jettoit plus que quelques étincelles dans la Grèce à moitié barbare. Une femme avoit dévoré le fruit des triomphes de Bélisaire. Ce Héros célèbre par

Décadence de l'Empire Romain.

ſes victoires, & plus encore par ſes infortunes, après avoir ramené l'aigle Romaine triomphante ſur le Tibre, vieillit dans la diſgrace, & mourrut dans la pauvreté, au milieu des dépouilles des Nations dont il avoit enrichi ſes perſécuteurs.

Narſés qui avoit ſes talens, ſans avoir ſes vertus, ſoutint quelque temps le poids de l'Empire ébranlé. Mais il fut la ſeconde victime que Juſtinien ſacrifia à la paſſion d'une femme, qui, au lieu d'être digne d'entrer dans ſon lit, auroit dû expier ſes crimes ſur l'échafaut. Ce ſucceſſeur des maîtres du monde, lui abandonna lâchement les rênes de l'Empire pour ſe livrer à des diſputes frivoles ſur la religion: il aſſembloit (*u*) des Sy-

(*u*) Baronius.

nodes tandis que des barbares envahiſſoient les plus riches provinces de l'Empire. Théologien intolérant & fougueux, il fut le perſécuteur de ſes ſujets, qu'il auroit du faire inſtruire.

Le ſang ni la naiſſance ne donnoient plus de droit à l'Empire. Le Trône étoit la récompenſe du crime, ou le don d'une ſoldateſque inſolente, qui feſoit acheter ce bienfait.

Les armées compoſées de ſoldats ſans courage, & ramaſſés ſans choix, étoient bien différentes de cette milice belliqueuſe qui s'étoit formée à l'école de Béliſaire & de Narſés. C'étoit un aſſemblage informe d'hommes arrachés du ſein de leur famille, qui étoient forcés de ſe tranſplanter à l'extrêmité du globe, ſans eſpoir de rejoindre leurs pa-

rens & leurs amis ; le changement de climat, la fatigue des marches causoit plus de ravages que les batailles les plus meurtrieres. L'étendue de l'Empire faisoit que quand une frontiere étoit attaquée, il falloit épuiser les autres pour la défendre, & alors elles étoient exposées aux innondations des barbares qui en fesoient leur proye.

La plupart (*x*) des successeurs de Constantin, n'avoient fait l'essai de leur puissance que pour en abuser. Efféminés & cruels, qualités qui semblent se combattre, & qui souvent sont réunies, ils ne manifestoient leur pouvoir, que par des attentats contre la vie & la liberté des citoyens. Une soldatesque effrénée élevoit ou détruisoit

(*x*) Ockley hist. des Sarrazins t. 1.

le despotisme & la fortune des peuples étoit aussi inconstante que celle de leurs tyrans.

Justin, Tibere & Maurice, travaillerent à relever l'édifice que la foiblesse de leurs successeurs n'avoit pût soutenir. Ce dernier eut des vertus dont l'avarice corrompit l'usage. Phocas qui le précipita du Trône, renouvella les horreurs dont les tyrans qui l'avoient précédé lui avoient donné l'exemple; il fit périr par le glaive, un peuple généreux; qui, las du pouvoir arbitraire ne vouloit plus obéir qu'à la loi. Le feu de la révolte s'alluma dans toutes les provinces. Il eut toujours à combattre & à punir, parce qu'il fit partout des mécontens que la nécessité rendit rebelle. Le courtisan, tyran subalterne fit de la justice un com-

merce ſcandaleux ; il épuiſa les provinces qui achetoient bien cher le triſte privilége de l'avoir pour protecteur. Les Magiſtrats mercenaires, violoient ſans pudeur la ſainteté des loix. Les Chefs de la milice, Goths, Vandales, Maures ou Gepides, vendus à l'intérêt, offroient leurs épées à celui qui mettoit à plus haut prix leur férocité.

Héraclius délivra l'Empire de ce fléau de l'humanité, il monta ſur un Trône fumant encore du ſang impur de ſon prédéceſſeur. Ses vertus & ſes talens firent oublier par quel degré il étoit parvenu au pouvoir ſuprême. Son premier ſoin fut de rétablir l'ordre dans les provinces & la diſcipline dans les armées : mais il n'étoit plus au pouvoir d'un ſeul homme, de réformer tant

d'abus. Il avoit de nouvelles légions à substituer à une multitude de brigands guerriers, des provinces envahies à reconquérir : il falloit se rendre assés puissant pour s'affranchir de la honte de payer tribut à des barbares, qui ne faisoient la guerre que pour piller. Chaque contrée avoit son tyran, & aucune ne respectoit un maître, des hordes vagabondes enlevoient aux possesseurs, les productions d'un champ arrosé de ses sueurs. C'étoit autant de torrens passagers qui après avoir innondé une contrée, se débordoient dans une autre province.

La Perse étoit assés puissante pour disputer aux Romains l'Empire du monde : mais les guerres civiles, qui depuis long-temps déchiroient son sein, avoient affoi-

bli sa constitution : les successeurs du célébre Nouschirvan, furent les héritiers de son Trône sans l'être de sa gloire ; & ne pouvant imiter ses vertus, ils changerent les mœurs graves & austères de la Nation. Hormouse qui régna après lui, craignant de trouver des censeurs de ses désordres dans les grands de l'Empire & dans ses Ministres, leur suscita une cruelle persécution ; mais en voulant tout oser, & tout enfreindre, il tira la Nation de son assoupissement : la Perse fut couverte de rebelles. Baharan profita du mécontentement des peuples, pour se placer sur le Trône de son Maître dont le fils nommé Cosroès fut obligé d'aller chercher un azile à la Cour de Maurice, qui lui donna en mariage sa fille Irene avec une armée, qui le remit en

possession du Trône de ses ancêtres. Baharan après avoir soutenu pendant deux ans la guerre avec gloire, périt dans un combat mais le feu des discordes civiles ne fut point éteint dans son sang, & ce fut au milieu de cette confusion, que Mahomet fit le voyage de la Perse. Il avoit trop de pénétration pour se dissimuler qu'un gouvernement tyrannique approche de sa fin. La comparaison qu'il fit de la liberté dont jouissoient les Arabes sans luxe & sans besoins, avec la pesanteur du joug imposé à des peuples soumis aux caprices d'un Maître impérieux & barbare, fit disparoître les obstacles qui auroient arrêté un homme moins ambitieux.

Vice de la constitu-

Les Arabes qui n'avoient jamais été subjugués étoient divisés en

tion de l'Arabie.

différentes Tribus qui toutes avoient un Chef dont le pouvoir étoit limité, & celui qui contribuoit le plus à grossir la masse commune étoit toujours le plus respecté. Les usages & les mœurs antiques avoient chez eux force de loi. Le goût de l'indépendance porté jusqu'au fanatisme, y avoit répandu la confusion de l'Anarchie. Ce peuple fier & libre connoissoit tous les vices de sa constitution, mais il aimoit mieux supporter quelques abus que de plier lâchement sous les volontés d'un despote. Le Chef étoit trop resserré dans l'exercice de son pouvoir pour entreprendre de changer les mœurs d'une Nation attachée à ses préjugés. Ce n'étoit point des moyens ordinaires qui pouvoient opérer cette révolution, il falloit parler au nom d'un Dieu pour réussir. L'am-

L'ambitieux, ſoutenu des ſeules forces de ſon génie, ne peut changer la deſtinée de tout un peuple, qu'autant qu'il a de nombreux complices & qu'il eſt aidé par le concours des circonſtances. Mahomet en forma le deſſein & ſçut l'exécuter; & voyant que chaque Tribu avoit ſon idole & ſes cérémonies religieuſes, il jugea qu'il lui ſeroit facile de ployer ſous le même joug les eſprits diviſés par des erreurs particulieres. Une troupe éparſe eſt plus aiſée à ſubjuguer qu'un corps réuni: une révolution dans le culte public éprouveroit moins d'obſtacles en Angleterre & en Hollande où il y a pluſieurs Sectes, qu'en Eſpagne & dans les autres pays où l'on exige de tous une croyance uniforme; l'erreur ſe fortifie lorſqu'elle n'eſt point com-

battue par des exemples contraires, & l'on ne s'écarte qu'avec défiance du sentier que tout le monde suit.

Tel étoit le destin des Nations, lorsque Mahomet conçut le dessein de s'ériger en Prophète & en Législateur : son entreprise justifiée par le succès, le fera du moins paroître singulier au tribunal de ceux qui lui refuseront le nom de grand.



CHAPITRE VI.

Siſtême de la Religion Mahométane.

LE zèle perſécuteur, avoit épuiſé l'Empire Grec d'habitans. L'Arabie peuplée de fugitifs qui venoient y chercher un azile ſe fortifioit des pertes de ſes voiſins. La Nation devenue plus nombreuſe, n'avoit beſoin que de ſe réunir pour devenir plus puiſſante : on n'y connoiſſoit ni l'uſage du vin, ni des liqueurs aromatiſées. Rarement on y mangeoit de la viande, la frugalité y entretenoit la vigueur du corps. Les exercices d'une éducation pénible apprenoient à reſiſter aux fatigues, & les Arabes fiers & audacieux, n'attendoient qu'un Chef ambitieux pour être Conquérans.

Mahomet s'érige en réformateur.

Mahomet ne pouvoit plus se dissimuler à lui-même la supériorité que son génie lui donnoit sur ses concitoyens grossiers & superstitieux. Ses voyages dans les pays étrangers l'avoient éclairé sur la bassesse de sa Nation; mais il n'avoit pu se déguiser, qu'il n'étoit lui-même qu'un barbare & qu'il n'avoit d'autre avantage sur ses concitoyens que de s'être élevé au-dessus des préjugés de l'enfance. Celui qui rompt ses entraves & qui rougit d'en porter, annonce qu'il est formé par la Nature pour le grand & le sublime. Mahomet comprit qu'il ne pouvoit en imposer à la multitude, qu'en s'érigeant en réformateur du culte public; il jette les yeux sur le Christianisme & frappé de la pureté de sa morale, & de la majesté de ses mistères, il s'em-

bellit de ses traits, dans la fausse idée de s'associer à la gloire de son divin fondateur.

Le projet étoit grand. Il s'agissoit de changer le cœur & l'esprit de sa Nation, il falloit déraciner des préjugés que l'habitude rendoit chers & impérieux ; il falloit parler un langage nouveau à des vieillards difficiles à se ranger dans la classe des disciples, après avoir été écoutés comme des maîtres. Un homme dont l'éducation avoit été négligée, pouvoit-il se flater d'être le Législateur de son pays? Sans ressources & sans légions, pouvoit-il aspirer au titre de Conquérant des Nations? Mahomet eut l'audace d'en concevoir le projet, & il eut assés de fortune pour l'exécuter.

Si notre raison n'étoit pas asser-

vie à nos ſens, nous ne verrions rien de bien difficile dans ſe deſſein de réunir tous les hommes dans une même croyance, nous avons tous les mêmes organes de ſentiment, & frappés des mêmes objets, il ſemble que nous devrions avoir les mêmes idées & les mêmes ſenſations. Mais l'expérience dépoſe que la même cauſe produit différens effets ; le même objet fait ſur nous des impreſſions le ſoir, qui n'ont rien de conforme à celles qu'il a faite le matin ; & cette contrariété qui ſe trouve dans le même homme, ſe trouve dans une Nation relativement à une autre. De-là, cette bigarure d'opinions, qui diſtingue en différentes Nations une ſociété, qui ne devroit former qu'une ſeule famille, n'avoir que les mêmes idées

Projet de réunir les différens cultes.

& les mêmes intérêts ; ce n'est pas que chaque membre de la société éprouve les sentimens de tous les autres. Mais subjugué par l'exemple, il se dépouille de ses sentimens, & adopte ceux de la multitude. Comme c'est de l'exemple que se forment les idées communes, il s'ensuit que moins il y a de relation entre deux Nations, moins il y a de connexité dans leurs mœurs & leurs usages. Ainsi Mahomet auroit été téméraire d'aspirer à subjuguer les sentimens des peuples eloignés de l'Arabie : ses projets se bornerent à réunir tous les Arabes pour les employer ensuite à la destruction des autres Empires.

Son premier soin pour assujettir les esprits, fut de rétablir un culte pratiqué autrefois par Abraham

& Iſmael, mais défiguré par leurs deſcendans. L'antiquité de cette religion ſuffiſoit pour la rendre reſpectable. En effet puiſqu'il eſt démontré qu'il y a une religion véritable, elle doit être la plus ancienne; & comme il y a eu dans tous les temps des devoirs à remplir envers Dieu, il faut que le culte qu'on lui rend & dont il veut être honoré, ait été connu des premiers hommes. Ainſi la vraie religion a le même berceau que le monde & c'eſt un des caractères de la vérité du Judaiſme & du Chriſtianiſme, dont Mahomet propoſa la vicieuſe imitation: ainſi il ne pouvoit mieux amuſer la crédulité des peuples, qu'en ſuppoſant qu'il alloit faire revivre le culte obſervé par Abraham & Iſmaël: par là il formoit une chaîne qui re-

montoit jusqu'à la création, en suivant Moïse qui écrivoit ce qu'il avoit appris des Patriarches, qui eux-mêmes le tenoient de leurs peres, premiers habitants du monde naissant.

Dogmes fondamentaux.

Mahomet établit l'unité d'un (y) Dieu Créateur, Auteur du bien, Vengeur du mal, tirant la lumiere & les ténébres du néant, remplissant l'immensité par sa présence & réglant tout par sa Sagesse. Des dogmes aussi purs, justifient leur auteur du reproche d'ignorance qu'on aime à lui faire gratuitement. Il est vrai que son orgueil citant tout au Tribunal de sa raison, il s'égara dans sa marche, parce qu'il dédaigna de suivre ses guides, &

(y) Sale, Boulainvilliers.

de plus, il devoit ignorer tout ce qu'on ne peut apprendre que par la révelation.

Sa raison lui avoit révelé que Dieu (z) étoit un être spirituel dégagé de toute matiere, & l'expérience lui avoit appris que les cultes, qui avoient un objet corporel, n'inspiroient qu'un foible attachement. Ainsi ce fut en proposant des idées spirituelles toujours cheres aux peuples éclairés, qu'il trouva les moyens de détruire l'idolâtrie, qui ne peut subsister que parmi des Nations ignorantes & barbares. Il crut encore devoir multiplier les cérémonies légales, persuadé que plus une religion impose d'obligations plus elle

(z) Pocok.

eſt intéreſſante, parce qu'elle prévient les diſtractions vers un autre objet : la magnificence du culte enflamme l'imagination, & on croit Dieu plus grand quand les honneurs qu'on lui rend, ſont plus pompeux.

Fauſſes opinions.

Il ne connut jamais cet héroiſme Chrétien, qui conſiſte dans l'abſtinence des plaiſirs, & dans le mépris des commodités du luxe; il ne put jamais s'élever juſqu'à l'idée ſublime, qu'il falloit affliger ſon corps pour purifier ſon ame, & que l'homme entraîné par le goût du plaiſir dut rechercher les ſouffrances pour en faire un hommage à ſon Auteur. Sa légiſlation indulgente ne ſe propoſe que de prévenir les déſordres qui bouleverſent l'ordre public, par des voluptés qui dégénerent en débauche,

& il adopta toutes les coutumes qui ne blessoient point le droit naturel.

Il ne faut pas croire qu'il abandonna l'homme à l'impétuosité de ses penchans ; ce n'est point une morale commode qui inspire l'entousiasme ; c'est en imprimant le caractère de la sévérité sur la discipline, que la séduction fait des progrès. Ce fut donc par la terreur & l'espérance, qu'il subjugua les esprits, & après avoir fait la peinture voluptueuse des récompenses qui attendent les gens de bien dans le Paradis, il épouvanta les méchans par l'affreux tableau des supplices destinés pour expier le crime. Les images qu'il offre ont été tracées dans le délire. Mais il lui étoit impossible de déterminer quelle est la qualité des plai-

ſirs promis à l'homme vertueux, & la nature des maux préparés aux coupables : il paroit que dans ſon début, Mahomet, ſans entrer dans aucun détail, ne conçut que des principes généraux, & qu'il attendit les circonſtances & le ſecours du temps, pour les développer; ſa principale attention fut d'identifier les loix civiles & ſacrées : leurs proſpérités ou leurs revers étant unis, aſſurent leur triomphe réciproque, & perpétuent également leur durée ; ainſi Mahomet devenu Conquérant, ne dépoſa point l'encenſoir, & dès les premiers jours de ſa miſſion il imprima à toutes ſes inſtitutions le ſceau de la Divinité.

CHAPITRE VII.

Commencement de la Miſſion.

Prend le titre d'envoyé de Dieu.

MAHOMET s'étant propoſé d'établir un culte plus épuré, prit impudemment le titre d'envoyé de Dieu, & choiſiſſant pour modèles tous les artiſans du menſonge, il étudia leur marche; les ſuivit juſque dans leurs égaremens & réuſſit : il étoit aſſez éclairé, pour ne ſuivre que des maximes avouées par la raiſon, mais il ſçavoit que ce n'eſt pas par elle que la multitude ſe conduit. Il donna dans l'outré pour paroître ſublime, il s'enveloppa des plus épaiſſes ténébres, pour paroître miſtérieux, & ce fut en croyant s'élever, pour ainſi dire, juſqu'à Dieu, qu'il ſe mit au-deſſous de l'homme.

Inſtruit par des exemples multipliés, il affecta de fuir la contagion du ſiécle; & ſe conformant à l'idée reçue, qu'on trouve Dieu dans la ſolitude, il fut s'enſevelir dans une caverne (*a*) du mont Hera, à trois mille de la Mecque. Ce fut là, qu'abſorbé dans de profondes méditations, pendant des mois entiers, il renonça au commerce des hommes, ſous prétexte de ſe dégager des affections terreſtres, & d'entretenir un commerce ſecret avec la Divinité, qui ſelon l'opinion généralement adoptée, ſe manifeſtoit quelquefois à des hommes privilégiés.

Sa retraite dans une caverne.

Les cavernes, les forêts, les déſerts & le ſommet des montagnes ont dans tous les temps inſpiré une

(*a*) Abulfeda.

horreur religieuſe, qui a favoriſé les progrès de la ſuperſtition. Nul peuple (*b*) n'a cru qu'on pût voir Dieu en plein midi, ni dans les places publiques ; tous ſe ſont perſuadés qu'il n'aimoit à ſe manifeſter qu'au milieu des nuits les plus ténébreuſes, au bruit des tonnerres & à la lueur des éclairs ; tous ont été le chercher dans le ſilence effrayant des vaſtes ſolitudes, ou ſur les montagnes, qu'on révéroit comme des lieux ſaints, parce qu'elles étoient plus voiſines du Ciel. C'étoit-là qu'ils croyoient que la Divinité familiere, ſe montroit dans tout ſon éclat à des viſionnaires ou à des impoſteurs, qui s'arrogeoient le droit excluſif de pénétrer dans ſon Sanctuaire.

[*b*] Lucrece.

Le dieu de Delphes résidoit dans une caverne d'ou sortoit une exhalaison qui montoit à la tête de ceux qui la respiroient, & comme dans cette yvresse, leur logique étoit un peu en désordre, on prenoit leur extravagance pour une fureur Divine que les superstitieux interprètoient à leur gré. Le prêtre du dieu de Claros, avant de répondre à ceux qui venoient le consulter, se retiroit dans un antre obscur où il s'abrevoit à une source d'eau pure, qui couloit dans ce lieu souterrain : ses réponses mal arrangées devoient faire soupçonner qu'il puisoit à une source plus délicieuse, puisqu'il étoit subitement saisi d'une yvresse Prophétique, dont l'obscurité mistérieuse étoit un moyen victorieux pour séduire la crédulité du vulgaire.

Les Oracles de Dodone & de Hammon, se rendoient dans des lieux qui sembloient être le tombeau de la Nature. Il falloit avant d'y arriver, traverser d'immenses déserts dont le silence & l'aridité inspiroient la frayeur ; c'étoit en ébranlant l'imagination, que ces imposteurs trouvoient le secret d'abuser de la simplicité crédule des peuples.

Il n'est pas surprenant que des Nations ayent été la duppe des merveilles opérées loin d'eux, mais comment ces impostures n'ont-elles pas été refutées par des contemporains, qui vivoient dans les lieux où l'on prétendoit que de pareils prodiges étoient enfantés ? Le mistere sera bientôt dévoilé, si l'on considere que les habitans de ces demeures sauvages étoient igno-

rans & grossiers. Il étoit facile à un prêtre du paganisme, de corrompre leur témoignage, ou de séduire leur raison. Les mistères où l'on avoit la précaution de les initier, étoient un frein qui prévenoit leur indiscretion. Ils étoient intéressés à accréditer la sainteté de leur pays ; c'étoit un moyen d'y attirer de toutes les contrées du monde, les étrangers qui s'y rendoient chargés des plus riches offrandes.

Mahomet, instruit par les exemples de ces célébres imposteurs, se sévra du commerce profane des hommes. Que faire dans une caverne ? Un Musulman vous répondra, que c'est pour y converser avec les Anges ou pour y trouver la vérité dont la pudeur seroit offensée, si elle exposoit au

grand jour sa nudité. C'étoit la manie des prétendus sages du paganisme qui mandioient l'admiration, par des singularités bizares qui devoient les faire tomber dans le mépris ou du moins dans l'oubli. Héraclite (c) se retiroit dans l'obscurité des tombeaux, & même il se créva les yeux pour n'être point distrait dans ses méditations par des objets sensibles.

Examen si Sergius fut son coopérateur.

Ce fut dans cette sombre retraite que Mahomet forma le tissu de ces monstrueuses erreurs, qui déceloient moins un envoyé de Dieu qu'un illuminé, dont les vapeurs de la caverne avoient altéré la raison. Quelques écrivains appuyés sur des traditions incertaines, assurent que Sergius, retiré avec

(c) Diogene de Lucre.

lui dans la caverne, lui communiqua ses lumieres pour le diriger dans sa marche. Leur opinion est fondée sur l'ignorance du Législateur, qui sans un secours étranger, n'auroit pû réussir à faire un mélange du Christianisme & du Judaïsme accommodé aux usages & au caractère des Arabes. Cette conjecture est encore fortifiée (*d*) par les égards que le Prophète intollérant eut toute sa vie pour les Solitaires & pour les Moines, qu'il plaignoit comme les victimes de la séduction; quoiqu'il ne put jamais concevoir comment la privation des plaisirs, le divorce avec la société pouvoient être regardés comme des vertus destructives des vices & des passions. Il n'usa pas

(*d*) Boulainvilliers.

de la même modération pour le Clergé séculier, dont les Chefs exigeoient une obeissance qui selon ses principes n'étoit due qu'à Dieu. Il les regardoit comme les perturbateurs de l'ordre public, par leurs disputes ameres & pointilleuses.

Mais ces présomptions qui lui donnent un complice de ses premieres impostures, sont détruites par le silence de ses contemporains qui auroient saisi cette raison pour l'avilir; cet ouvrage de l'erreur ne pouvoit s'élever, qu'en restant l'unique dépositaire des moyens secrets qu'il fesoit mouvoir. En voyant ses succès, Sergius eut succombé à la tentation d'en partager la gloire. Il est vrai que le reproche d'ignorance, dont on flétrit Mahomet, ne suppose pas des

talens propres à l'exécution d'un ſi grand deſſein, mais quoiqu'il n'eut pas reçu cette éducation qu'on donne à la jeuneſſe chez les peuples policés, il étoit né avec cette éloquence victorieuſe, qui entraine & ſubjugue les eſprits les plus rebelles aux nouveautés, il poſſédoit toutes les fineſſes de ſa langue féconde & harmonieuſe. Il avoit l'art de donner aux vices les couleurs qui les rendoient ridicules; il conſervoit à la vérité toute ſa nobleſſe, en la dépouillant d'ornemens étrangers qui auroient alteré ſa décence & ſa ſimplicité. Ses voyages lui avoient appris à connoître les hommes: & avec toutes ces reſſources on peut exécuter de grandes choſes. Ses liaiſons avec les étrangers qui commerçoient en Arabie, lui avoient donné une

connoiſſance confuſe des différentes opinions qui dominoient dans le monde. Il s'y trouvoit aſſés de Chrétiens & de Juifs, pour lui donner une idée de leur religion. D'ailleurs une partie de ſes dogmes fondamentaux, n'avoit rien que de conforme à la raiſon; ſon projet n'étoit point d'être le tyran de ſon pays; il n'avoit en vue que ſa gloire, puiſqu'en réuniſſant les Tribus dans une même loi, & dans un même culte, il mettoit les Arabes en état d'être les Conquérans du Monde. Il avoit le génie & l'intrépidité de Céſar & d'Alexandre, ſans avoir leurs vices. Également éloigné de l'avarice & de la prodigalité, il n'alléguoit que les intérêts du Ciel pour motif de ſes actions. Quel ſecours auroit pu fournir le Moine Sergius à un

homme,

homme, qui, toujours Maître de lui, avoit tant de moyens pour se rendre le Maître des autres.

Est l'unique Auteur de l'Alcoran.

Mahomet fut donc l'unique Auteur de l'Alcoran, & les contradictions qu'on remarque dans les argumens de ceux qui lui en contestent l'invention, montrent leur impuissance de justifier leur accusation. Il se plaint lui-même de ces imputations, qui lui associoient des coopérateurs. Tous ses disciples sont persuadés que ce livre sublime n'est la production d'aucune créature, & pour en relever la dignité ils lui donnent une origine céleste, soutenant qu'il est éternel, & que dans l'immensité des temps, il a toujours été écrit auprès du Trône de Dieu, d'où l'Ange Gabriel le prit, pour le communiquer en détail à Mahomet,

ſelon que les circonſtances l'exigeroient. Ainſi ce Légiſlateur ne prétendit qu'être l'organe dont Dieu ſe ſervit pour manifeſter ſes volontés aux hommes.

Il ſe fait des complices.

Dès qu'il ſe fut affermi dans le deſſein de renverſer tous les cultes établis, il comprit qu'un ſiſtême auſſi grand ne pouvoit s'exécuter ſans le concours de pluſieurs agens ſubordonnés, & qu'il ne pouvoit les employer avec ſuccès qu'après les avoir embrâſé du feu de ſon fanatiſme : il ne chercha point de coopérateur de ſon miniſtère uſurpé, parmi ces Philoſophes & ces Sages, qui exigent qu'on éclaire leur raiſon, avant de ployer ſous le joug de l'autorité. Il les trouva dans le ſein de ſa famille, parmi des eſprits ſimples & crédules, qui n'avoient ni défiance

ni discernement. Ce n'est point sous le portique ni dans le Lycée que les artisans de l'imposture font leurs premiers prosélites. Les prêtres du Paganisme avant de célébrer leurs mistères, avoient la précaution de crier qu'on chasse les Épicuriens. Ces voluptueux Philosophes avoient la réputation d'être trop clair-voyans.

Les Héros du Christianisme avoient une marche bien différente ; Saint Paul dans Athenes, prêchoit au milieu de l'Areopage. C'étoit dans Anthioche & Alexandrie, séjour fortuné des Sciences & des Arts, que les disciples de Jésus-Christ tonnoient contre l'idolâtrie, & ce fut là, qu'on vit germer les premieres semences de l'Évangile. Mahomet trop foible &

trop difforme pour ſoutenir la clarté du jour, ſe renferma dans l'obſcurité domeſtique, où il trouva les eſprits diſpoſés à recevoir toutes ſortes d'impreſſions. Alors il prit le parti de ſe retirer avec ſa famille dans la caverne du mont Héra dont les exhalaiſons opérerent bientôt ſur de ſi débiles cerveaux. Cadije fut la premiere ſéduite, une femme de ſoixante ans ſe prète ſans effort aux illuſions d'un mari tendre & fidele qui n'en compte que quarante : une telle conſtance eſt un miracle qui la diſpoſoit à tout croire, & ſa vanité devoit être flattée, de repoſer dans la couche d'un homme qui à des qualités robuſtes, réuniſſoit le privilége de converſer avec les Anges.

Prétendue apparition.

Mahomet lui revéla que Ga-

briel (*e*) lui avoit apparu, & lui avoit annoncé que Dieu l'avoit choisi pour être son Prophète & son Apôtre : cette prétendue apparition arriva la nuit du 23 au 24 du Ramadan, qui depuis a été la nuit d'Alkada, c'est-à-dire, du divin decret ; parce que ce fut dans cette nuit que l'Alcoran descendit en entier du Ciel, & que l'imposteur assura dans la suite qu'il ne lui fut plus communiqué que par versets.

Cadije toute émerveillée du récit que lui fit son époux Prophète, fit aussi-tôt part de son bonheur & de sa gloire, à son parent nom-

(*e*) Les premiers disciples de Mahomet confondoient l'Ange Gabriel avec le Saint-Esprit : Beidavi assure, qu'il étoit d'une beauté ravissante, & d'une force extraordinaire, ce que désigne son nom ; qui signifie la force de Dieu.

mé Varaka, qui, pour croire, n'avoit pas attendu l'apparition de l'Ange ; il étoit regardé comme un de ces hommes privilégiés qui avoient le don de percer dans la nuit de l'avenir, *ce que vous m'annoncé*, répondit Varaka, imposteur ou imbécille, *eſt conforme à la plus exacte vérité, Mahomet n'en doutez pas, eſt le grand prophète prédit par Moiſe.*

C'étoit une tradition reçue parmi les Arabes, que cette miſſion avoit été annoncée par le Légiſlateur des Juifs, & par tous les Prophètes, dont les eſprits s'étoient aſſemblés ſur le mont Sinaï où ils avoient conféré ſur un ſi important événement. Quand une Nation eſt dans l'attente d'un libérateur, le moindre ſigne facilite ſon illuſion, parce qu'on croit aiſé-

ment ce qu'on eſpère. Varaka devenu diſciple du nouveau Prophète donna un grand crédit à la ſecte naiſſante. Il paſſoit pour un prodige d'érudition, parce qu'il ſçavoit la langue Hébraïque, & l'on ne ſoupçonnoit pas encore que celui qui poſſéde une langue étrangere peut reſter au-deſſous de la médiocrité. Il eſt vrai qu'il avoit la réputation d'exceller dans l'interprétation des livres ſacrés.

La conformité de cette premiere apparition avec le commencement de l'Évangile de Saint Luc, démontre que l'impoſteur puiſa dans le livre de vérité, les circonſtances dont il tâcha d'embellir & de déguiſer ſes menſonges. C'eſt pourquoi je me crois obligé d'en donner le détail. Gabriel lui apparoit & lui dit, *lis*; *je ne ſçais pas lire*,

lui répond le visionnaire, l'Ange lui réplique ; lis au nom de ton Seigneur, Créateur de tous les êtres, lis par ton Seigneur infini en bonté, qui a enseigné à l'homme l'usage de la plume & ce qu'il ne sçavoit pas. Alors Mahomet entendit une voix dans les airs qui prononça ces mots, ô ! Mahomet tu es l'Apôtre de Dieu, & je suis Gabriel. Mahomet saisi d'une joye inconnue, fixe les yeux sur l'Ambassadeur céleste qui aussi-tôt disparut & le laissa dans un étonnement stupide.

C'est sur l'aveu qu'il fit lui-même qu'il ne sçavoit pas lire, qu'on établit son ignorance, mais tout dépose que c'est un artifice employé par lui & par ses disciples, pour rendre son Apostolat plus merveilleux, & pour le faire entrer

en comparaiſon avec les premiers Héros de l'Évangile, qui, ſans le ſecours des ſciences prophanes, inſtruiſirent l'ignorant & le ſage. Un homme ſans lettres, diſent les Muſulmans, ne pouvoit par lui-même annoncer des maximes ſi pures & ſi ſublimes. Il fut donc favoriſé d'une révélation Divine; mais ce qui découvre l'impoſture, c'eſt que le commandement qu'il reçoit de lire, ſeroit une abſurdité déshonnorante pour Gabriel, qui devoit ſçavoir la meſure des talens de celui qu'il invitoit à lire.

Ses premiers proſélites.

Après cette viſion, il n'oſa déclarer publiquement le titre reſpectable dont il venoit d'être revêtu, & au lieu d'en étaler le faſte, il ſe renferma dans le ſilence obſcur de ſa famille, où il travailla pendant trois ans à diſpoſer les eſprits,

& à se faire des prosélites. Pendant cet espace, il se fit quarante disciples. Le projet de commencer ses conquêtes dans sa propre maison ne paroit point avoir été dicté par la prudence. Il est difficile d'imposer à ceux qui nous approchent de trop près : ce sont des témoins éclairés & des censeurs rigides de nos foiblesses. La familiarité fait éclipser l'éclat dont le Héros brille dans le lointain, & la femme la plus vertueuse est une femme foible & ordinaire aux yeux de son domestique ; & l'on a peine à reconnoître pour l'envoyé de Dieu, celui qu'on voit sans cesse assujetti à toutes les infirmités de la Nature. Mahomet ne suivit donc pas la route qu'un politique auroit préférée ; il réussit, voilà son apologie. C'est encore sur les moyens extraordi-

naires qu'il choisit, que ses sectateurs appuyent la divinité de sa mission. Il est à présumer qu'il connoissoit parfaitement ceux qu'il crut es plus capables de séduction. Leur ignorance, leur crédulité, & surtout leur penchant à l'enthousiasme, le déterminerent à les préférer pour en faire les aveugles instrumens de ses desseins.

Cadije (*f*) fut la premiere dépositaire du secret de la visite de Gabriel. La nuit suivante, les deux époux coucherent ensemble, & cette nuit ne se passa point en visions. Cadije s'affermit de plus en plus dans la foi : le lendemain à leur réveil, ils furent ensemble se laver à une fontaine que l'Ange en frappant du pied avoit fait sor-

[*f*) Abulfeda.

tir des entrailles de la terre ; pour enſeigner le rit de la purification: après cette ablution, ils firent debout la priere avec deux inclinations.

La nouvelle religion fut appellée L'iſlamiſme (g) c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de Dieu & le livre où elle eſt contenue fut appellé *Koran*, c'eſt-à-dire le livre où l'écriture par excellence : pluſieurs de ſes maximes n'avoient rien de répréhenſible que les moyens qu'il employa pour en étendre les progrès ; cherchez diſoit-il, celui qui vous chaſſe : donnez à celui qui vous ôte ; pardonnez à celui qui vous offenſe ; faite du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans. Les prin-

(g) Jannabius.

cipaux articles de ſa nouvelle religion étoient la priere, l'aumône, le jeune la purification, & le pélerinage de la Mecque.

Cérémonie légales

Toutes ces obligations auroient pu être impoſées par un Philoſophe Légiſlateur; l'ablution entretenoit la ſanté toujours dépendante de la propreté dans les pays chauds où le corps par un excès de tranſpiration, contracte beaucoup de ſouillures. La priere eſt un devoir que preſcrit la reconnoiſſance envers l'Être Suprême, dont la Providence veille aux beſoins de l'homme. L'aumône eſt une vertu dont toute ame ſenſible reconnoit la néceſſité; l'exercice en étoit facile à un peuple qui dans tous les temps avoit exercé l'hoſpitalité ſans y être obligé par la voix de la religion. Le jeûne n'avoit rien de pé-

nible dans un pays où la nature du climat inſpire la frugalité, où l'intempérance eſt meurtriere. La privation des alimens trop nourriſſans, quand elle n'eſt pas deſtructive par l'excès, tempere l'activité des paſſions, & laiſſe la raiſon dans le libre exercice de ſes facultés. Le pélerinage de la Mecque n'étoit qu'une continuation de l'antique uſage de viſiter la Caaba, qui depuis pluſieurs ſiécles étoit le Sanctuaire le plus révéré de l'Arabie, d'ailleurs quoiqu'il enſeignât que l'Univers entier étoit le Temple que Dieu rempliſſoit de ſa gloire & de ſa préſence, & qu'il habite dans les abîmes comme dans les Cieux, il eut révolté tous les eſprits, en n'admettant pas des lieux privilégiés, que Dieu honore de ſa préſence ſpéciale. Les lieux

où la Divinité s'étoit manifestée aux Patriarches étoient consacrés au culte public ; l'on y dressoit des autels où l'on immoloit des victimes que la multitude enrichissoit d'offrandes d'animaux, de grains, & de fruits. Les cérémonies Judaïques étoient familieres à Mahomet ; il sçavoit que les Israélites dans le désert, avoient respecté le tabernacle, comme la demeure particuliere de leur Dieu, & que de tous les endroits où leurs descendans furent relégués, ils tournoient sans cesse les yeux vers Jérusalem, où le Temple élevé par Salomon étoit l'objet de leur joie & de leurs regrets, comme le centre de leur culte & de leur prieres. C'étoit à cet attendrissement qu'ils éprouvoient pour la cité sainte & pour le Temple sacré

qu'il attribua la perpétuité de leur foi, & leur persévérance dans leur culte. Ainsi il crut devoir inspirer la même vénération pour le Sanctuaire de son pays, d'autant plus que c'étoit relever la gloire & le crédit de sa famille qui présidoit aux cérémonies religieuses.

Tel est le fondement de l'édifice élevé par Mahomet, dont les maximes sont contenues dans le Koran, que nous nommons improprement Alcoran; puisqu'*al* en langue Arabe, (*h*) est un article qui signifie en François *le*.

[*h*] Gollius.



CHAPITRE VIII.

Du Koran vulgairement appellé Alcoran.

LE Koran, qui ſignifie proprement la lecture, ou le ſeul livre qu'on doive lire, eſt un aſſemblage de verſets, qui n'ont aucune connexité réciproque. Beaucoup d'images ſublimes ſont confondues avec des erreurs groſſieres, qui font croire que leur auteur étoit en délire; on y reconnoit ſouvent moins un impoſteur, qu'un homme yvre & imbécille, qui ne reſpecte ni le vrai-ſemblable, ni la décence. *Du Koran.*

Ce livre eſt diviſé (*i*) en cent *Sa diviſion.*

(*i*) Maimonide, Gollius.

quatorze chapitres ; dont chacun a son titre particulier, & dont plusieurs sont ridicules, & ne désignent rien. Cette bisarrerie vient de ce que chaque chapitre ayant été revelé à l'occasion d'un projet formé & quelque fois exécuté, il faut connoître le fait, pour avoir l'intelligence du verset. Le désordre qu'on y remarque, est un témoignage que ce livre n'a point été altéré, & que les Musulmans assés éclairés pour en connoître les défauts, auroient craint d'en affoiblir l'autenticité par le soin affecté de l'embellir.

Les chapitres sont tous précédés de cette formule (*k*) au nom du Dieu très miséricordieux, & les Musulmans croiroient com-

(*k*) Hyde.

mettre une impiéte s'ils oublioient de mettre à la tête de leurs livres cette formule qui eſt aſſés conforme à celle des Juifs, & ſurtout à celle des Mages. Vingt-neuf chapitres commencent par des lettres de l'Alphabet, qui ſelon les dévots renferment bien des miſteres. Pluſieurs miſtiques en donnent des explications biſares par le moyen de la Cabale, ſcience frivole dont les Juifs ſe vantent d'avoir dévoilé les ſecrets.

Du ſtile.

Le ſtile du Koran eſt propoſé comme un modele de perfection & c'eſt une opinion généralement reçue qu'aucun Écrivain ne peut atteindre à cette pureté : & ils s'en font un titre pour établir ſon origine céleſte. Les dogmes qu'il renferme étant pour la plupart émanés d'une raiſon pure & lumineuſe,

il n'y a que l'acceſſoire qui en défigure la beauté. Le Koran eſt un nuage épais & ſombre, d'où ſortent quelquefois des traits de lumiere. Quoique l'enſemble ait le caractère le plus marqué de l'impoſture, on ne peut diſconvenir que certains détails ne portent l'empreinte d'un génie noble & ſublime. Telle eſt la définition (*l*) qu'on y donne de Dieu, c'eſt celui qui ne tient l'être que de ſoi-même, qui n'engendre point & n'eſt point engendré, & à qui rien n'eſt ſemblable.

Avec quelle dignité la ceſſation du déluge n'eſt-elle pas préſentée! Dieu dit, terre, engloutis les eaux. Ciel puiſe les eaux que tu as verſées: Le Ciel & la terre obéiſſent.

(*l*) Alcoran.

La langue harmonieuſe des Arabes, maniée par un homme naturellement éloquent, embellit une doctrine déffigurée par des fables. Le choix des mots, l'art de les arranger formoient une eſpèce de Muſique qui flattoit l'oreille & qui donnoit aux penſées cette dignité, qu'on s'efforce envain d'imiter. Labid (m) Poëte célébre de l'Arabie, ayant ſelon l'uſage, affiché un de ſes Poëmes à la porte du Temple de la Mecque, perſonne n'oſa entrer en concurrence pour lui diſputer la palme qu'on deſtinoit aux meilleurs ouvrages. Ce Poëte quoiqu'idolâtre, étant tombé ſur quelques verſets de l'Alcoran, fut ſaiſi d'une ſubite admiration, & avouant qu'il ne pou-

(m) d'Herbelot.

voit s'élever auſſi haut, il reconnut que Mahomet étoit véritablement inſpiré. Auſſi-tôt il abjura l'idolâtrie, & conſacra ſa plume mordante à des ſatyres contre les diffamateurs du Prophète & de ſa doctrine.

Opinion des Muſulmans ſur cet ouvrage

Les Chrétiens ont conteſté à Mahomet le merite de cet ouvrage; ils lui ont donné pour guides & pour aſſociés, le Moine Sergius, & le Juif Abdalah. Mais leurs allégations ſont deſtituées de preuves. Les Muſulmans plus abſurdes prétendent que cet ouvrage eſt éternel & incrée, que la copie en a toujours été placée ſur une table où ſont gravés les decrets éternels, & qu'elle fut enſuite tranſportée dans le plus bas des Cieux par l'Ange Gabriel, qui en donna la communication à

Mahomet par verſets pendant l'eſpace de 23 ans : l'Ange avare d'un tréſor dont il étoit dépoſitaire le gardoit magnifiquement relié, dans de la ſoye, orné d'or & de pierreries. Mahomet n'eut que trois fois la conſolation de le voir pendant toute ſa vie.

Ce livre eſt ſi revéré, qu'une ſimple lecture (*n*) eſt plus méritoire que le ſervice militaire de pluſieurs années. Mais cette opinion qui n'a eu de partiſans que dans les temps poſtérieurs à Mahomet, auroit été un obſtacle aux efforts de courage qui étoient néceſſaires pour établir une religion nouvelle, attaquée & défendue par le fer. Auſſi-tôt que les Muſulmans furent paiſibles dominateurs

(*n*) Mellius de Mahométiſmo.

des Nations, il s'éleva des dévots qui sur le modèle des Chrétiens livrés à la contemplation, récitèrent comme eux tous les jours une certaine partie de leurs saintes écritures. Mais les Mollahs & les Imans qui exaltent si fort le mérite de cette lecture, condamnent l'usage de mettre en Musique ces versets, persuadés que les charmes de l'harmonie distraient de la méditation. Ce sont sur eux que les Califes se sont déchargés du soin de faire cette lecture dans les Mosquées. Ces Mollahs & ces Imans, sans science & sans talent, ont introduit beaucoup de pratiques minutieuses, sous le spécieux prétexte de se perfectionner dans la spiritualité.

Respect qu'il inspire.

Le Koran inspire tant de vénération que celui qui le toucheroit

roit, (o) avant de s'être purifié, seroit, regardé comme un profanateur. On a soin d'écrire sur la couverture, que personne ne touche ce livre, que ceux qui sont purs. Ce seroit une irrévérence, de le tenir plus bas que la ceinture. C'est sur ce livre qu'ils font leurs serments. On n'entreprend jamais rien d'important sans le consulter, alors on l'ouvre, & des premiers mots qui se présentent, on tire un présage : les Musulmans ont emprunté cette superstition des Juifs, qui tiroient également des présages de leurs livres sacrés.

Ce monument de l'imposture ne consistoit qu'en fragmens épars du vivant du Prophête.

Abu-Bekre (p) ordonna de les

(o) Buxtorf Lexicon Rabbin.
[p] Abulfeda.

raſſembler, & d'en former un tout. On trouva pluſieurs chapitres écrits ſur des feuilles de palmier & ſur des peaux qu'on conſervoit entre deux planches; & quand la collection fut complette Hafsa fille d'Omar & veuve du Prophête, en fut dépoſitaire.

Des différentes copies.

La variété des copies en altera pluſieurs dogmes. Omar (q) pendant ſon Caliphat entreprit de rectifier cet abus, les compagnons du Prophête furent conſultés, & ſur l'origine d'Abu-Bekre, ils firent des copies qui furent envoyées dans les différentes provinces. Celles qui n'étoient pas conformes à ces dernieres, furent brûlées, c'eſt une erreur de croire qu'il ſoit deffendu de traduire l'Alcoran en lan-

(q) Elmacin.

gue étrangere. Leur politique eſt d'en étendre la connoiſſance. On en a donné pluſieurs traductions en langue Perſane, Malaye & Javane, & chaque province a ſa maniere de le lire. Mais quoique les traductions ſoient authoriſées, elle doivent être écrites entre les lignes du texte original. Telle eſt l'idée que j'ai cru devoir donner de ce livre fameux, pour l'intelligence de cette hiſtoire.



CHAPITRE IX.

Des premiers disciples de Mahomet.

POUR mieux juger de Mahomet, il faut connoître quel fut son discernement dans le choix des agens qu'il employa. Trois ans s'écoulerent sans que le secret de ses révélations transpirât dans le public : il se communiquoit avec beaucoup de précaution, craignant de laisser échapper quelque foiblesse, qui auroient décelé un homme ordinaire, mais lorsque la nécessité le forçoit de se jetter dans la société, il étoit doux & populaire, & ne prenoit aucun ton de supériorité. Le tumulte des villes où il avoit trop de témoins, le détermina à se retirer dans le si-

lence des montagnes, où paroiſſant renoncer aux promeſſes de l'ambition, il arrangeoit le ſiſtême de ſa grandeur future.

Cadije.

Cadije ſéduite par la vanité, d'avoir pour époux l'envoyé d'un Dieu, l'exhorta (*r*) à hater l'exécution de ſon deſſein ; cette femme ſupérieure à ſon ſexe, par l'élévation de ſon courage, étoit encore digne par ſon eſprit d'être l'épouſe d'un homme extraordinaire. Son génie ſans être étonné des obſtacles, ne vit dans l'établiſſement d'une religion nouvelle, que la gloire de ſa Nation affranchie pour jamais du joug étranger. Elle repréſenta vivement à ſon mari, que les Arabes réunis ſous ſon drapeau lui donneroient la facilité

(r) Jallaloddin.

de déférer à l'Arabie le Sceptre de l'Univers. C'eſt ſur ces exhortations, que pluſieurs Écrivains ſe ſont fondé pour comparer la ſéduction de Cadije avec celle de la mere commune des hommes dans le Paradis terreſtre. Mais il eſt plus naturel de penſer que Mahomet fut le ſéducteur, & que ce fut par elle, qu'il fit fructifier les ſemences de ſa doctrine dans l'intérieur de ſa maiſon.

Le Prophête après avoir entraîné ſa femme dans ſes illuſions, opéra avec le même ſuccès ſur le reſte de ſa famille. Ali (ſ) fils d'Abu-Taleb fut le premier des croyans ; car Varaka & les deux Moines Neſtoriens avoient cru avant la manifeſtation. Cet Ali n'avoit

---

(ſ) Beidavi.

que neuf ans, & à cet âge, on eſt ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions : il eſt facile de faire croire à un enfant que le Soleil n'eſt qu'une lanterne ; la difficulté ſera de le déſabuſer dans un âge plus avancé. Il étoit couſin de Mahomet dont il devint le favori par ſon courage audacieux, par ſon amour pour la juſtice, par la ſimplicité de ſes mœurs, & ſurtout par ſon obéiſſance aveugle aux volontés du Prophête. Scn caractere vif & impétueux, n'étoit arrêté par aucun obſtacle. Son audace qui l'élevoit au-deſſus des périls, lui fit exécuter des choſes qui ſemblent ne convenir qu'à la fabuleuſe antiquité ; c'étoit une eſpèce de chevalier errant toujours prêt à combattre pour faire triompher ſa cauſe. Mahomet avoit cou-

tume de dire, je ſuis né pour publier la vérité, & mon cher Ali eſt né pour la défendre : l'on a débité qu'il étoit Muſulman avant de naître, parce qu'il empêcha ſa mere qui le portoit dans ſon ſein de ſe proſterner devant les idoles, & que ce fut dans la Caaba qu'elle le mit au monde.

Zeid.

Zeid (t) qu'on dit avoir été eſclave du Prophête, fut ſon ſecond diſciple. La liberté fut la récompenſe de ſa foi. Tous les eſclaves qui ont embraſſé l'Iſlamiſme, ont joui du même privilége. La politique ſans doute introduiſit cet uſage : en faiſant rentrer des hommes dégradés dans l'ordre de citoyen, c'étoit les diſpoſer à défendre la cauſe qui les remettoit dans leur indépendance naturelle.

---

[t] Abulfeda.

Au reste le titre d'esclave qu'on donne à Zeid ne présente point la même idée que nous attachons aux fonctions abjectes de l'esclavage. Ce Zeid cousin germain & beau-frere de Mahomet n'est qualifié de serviteur, que parceque le prophête élevé à la dignité de Chef de la Nation se déchargea sur lui du fardeau des affaires publiques; & chez cette Nation indigente ceux qui n'avoient qu'un pouvoir subordonné, n'avoient d'autre titre que celui de serviteur, que nous avons traduit par celui d'esclave. On donnoit ce nom aux Ministres & aux Lieutenans (*u*) des premiers Califes, qui, aussi puissans que les anciens Rois de l'Orient. avoient dédaigné leur faste & le luxe Asia-

(*u*) Abulfarage.

tique : une femme, un enfant un esclave, étoient de foibles agens pour exécuter un si grand ouvrage.

Abu-Bekre

Mahomet crut devoir associer à ses desseins, Abu-Bekre homme puissant par sa famille & ses richesses. Ses mœurs pures & rigides, sa candeur & surtout son désintéressement étoient des vertus bien propres à accréditer une secte naissante. Rien n'est plus contagieux que les erreurs d'un homme de bien ; & quand on connoît un cœur sans tache, on ne soupçonne pas l'esprit capable d'égaremens. On assure qu'il fut Musulman (x) de bonne-foi : il est vrai que quoiqu'il vît Mahomet de fort près, il eut toujours pour lui un attachement fanatique : ses préventions étoient

(x) Idem.

d'autant plus difficiles à dissiper, qu'il se rendoit compte à lui-même de la pureté des motifs qui l'avoient déterminé à croire. Le peuple juge ordinairement de la solidité d'une opinion, par le mérite de ceux qui l'ont défendue, comme si les plus grands hommes n'étoient pas tombés dans des erreurs qui auroient déshonoré la femme la plus crédule. Les Stoiciens & les Péripatéticiens n'étoient-ils pas les plus zélés défenseurs des préjugés populaires? Quand on voit un Chrisippe un Possidonnius, prostituer la Philosophie pour justifier l'usage extravagant de consulter les entrailles des victimes, on est forcé d'avouer que les Philosophes entraînés par la multitude, rient & pleurent comme elle : il n'est donc pas étonnant qu'Abu-Bekre, plus

vertueux qu'éclairé, ait reconnu quelque chose de divin dans des prestiges grossiers.

Il est encore possible, qu'ambitieux en secret, il se soit rendu complice d'une imposture qui préparoit sa grandeur, & qu'il ait sacrifié les intérêts de sa vanité pour ménager ceux de sa fortune. Ou peut-être étoit-il de ces esprits mous & paresseux, qui admettent tout sans examen, pour éviter la fatigue de penser.

Par quel art il est séduit.

Abu-Bekre aimoit sincérement sa patrie, & ce fut en caressant cette passion généreuse, que Mahomet réussit à le subjuguer. Il lui représenta que l'Arabie sans être esclave, étoit sans cesse exposée à subir une domination étrangere, que les Perses & les Romains s'ar-

rogeoient le droit insolent de fixer la destinée d'un peuple fier & libre, que les Juifs reçus dans l'Arabie étoient autant d'ennemis domestiques, qui n'avoient de courage que pour enlever à d'anciens possesseurs les terres les plus fertiles, que ce peuple orgueilleux de sa descendance d'Abraham, regardoi tles Ismaélites comme une race proscrite & déchue de l'héritage commun, & passant subitement du calme de la raison à l'yvresse de l'enthousiasme, il lui fit une vive apostrophe au nom d'Abraham. Il peignit les malheurs de la Nation qui n'avoient pour cause que l'idolâtrie, dont les abominations avoient souillé le lieu saint ou de vains simulacres enlevoient à Dieu, l'encens qui ne devoit fumer que pour sa gloire.

Abu-Bekre (*y*) fondoit en larmes en écoutant le Prophête, qui s'applaudiſſoit en ſecret du ſuccès de ſon éloquence. Cette heureuſe conquête, en prépara pluſieurs autres. Le nouveau proſélite lui acquit de nombreux & d'illuſtres diſciples, dont le plus diſtingué fut Abdalaran, homme d'une extrême opulence qui fit ſervir ſes richeſſes au triomphe de la cauſe qu'il venoit d'embraſſer. Les principaux citoyens de la Mecque furent entraînés par la force de l'exemple, tous étoient dans cette efferveſcence de l'âge où l'imagination prédominante tiraniſe la raiſon captive: jeunes & ſans expérience, ils ne ſoupçonnoient pas qu'un ambitieux pût ſe couvrir du voile de la modération.

(*y*) Abulfeda.

Quelques jours après Abu-Bekre vint le trouver accompagné d'Othman (z) qui dans la suite fut revêtu du Caliphat, d'Abdol-Rahmau de Zobéir & de Saad. Leur guide porta la parole, & déclara qu'il étoit dans la résolution d'embrasser la religion d'Abraham & d'Ismael, il fut écouté avec complaisance ; le Prophête après l'avoir félicité, adressa à lui & à ses compagnons, le sublime discours qu'on lit dans le vingt & unieme chapitre intitulé les Prophêtes. Les traits de force dont ce discours est semé méritent d'être raportés, pour se former une idée de l'éloquence de son Auteur.

Il gagne les principaux Mecquois.

» Vertueux Mecquois, (a) nous

Harangue de Mahomet.

(z) Al-Kodai.

[a] Boulainvilliers.

» touchons au moment de faire écla-
» ter votre courage. Les dons que
» vous avez reçu d'un Maître libéral
» & bienfaisant, deviendront votre
» condamnation si vous n'en faites
» l'usage qu'il prescrit. Ce Maître
» dont je suis l'envoyé sur la terre, me
» charge d'annoncer qu'il vous pu-
» nira de l'abus de ses dons, si vous
» persévérez dans des amusemens fu-
» tiles & indignes de l'homme: cessez
» donc de courrir après des plaisirs
» maginaires; que vos cœurs qui
» sont le trône des passions, devien-
» nent le sanctuaire de la vérité: ce
» Mahomet qui vous parle, n'est-il
» pas un homme comme vous? êtes
» vous venus écouter les chimères
» d'un songe, les productions sédui-
» santes d'un Poëte corrupteur, qui
» cherche à plaire en contant des his-
» toires fabuleuses, frivoles amuse-

» mens des enfans & des vieillards ?
» vous attendez peut-être que j'o-
» pére des miracles. Arabes prêtez
» l'oreille à ma voix, ce n'est point
» un homme qui vous parle. C'est
» Dieu qui m'a choisi pour être son
» organe, c'est celui qui a créé le
» Ciel & la terre, c'est celui qui lit
« dans le fond de vos cœurs. »

Dis-leur ; ô ! Prophête, que les fléaux qui ont affligé les Villes, n'ont été déployés que pour amollir & briser leurs cœurs endurcis. J'ai député vers elles des hommes qni n'avoient de supériorité sur les autres, que par les lumieres de ma révélation.

Dis leur d'interroger les familles de la Loi & de l'Évangile, pour apprendre d'elles » que ces envoyés » n'ont pas été des Anges ou des » hommes, qui vécussent sans pren-

» dre de nourriture : ils n'ont point
» été éternels sur la terre & n'ont
» point prolongé leur vie au-dela
» du terme ordinaire.

» Dis-leur, avons-nous manqué
» de fidélité dans nos promesses ?
» Nous leur avons tendu une main
» secourable, & nous avons con-
» fondu l'impie & le prévaricateur.
» C'est aujourd'hui que nous t'en-
» voyons une parole qui triomphe-
» ra de leur endurcissement, &
» qu'ils seront forcés d'entendre :
» notre langage est à la portée du
» sage & du barbare, du foible &
» du fort. Nous avons enseveli des
» villes entieres sous leurs ruines ;
» nous avons exterminé des géné-
» rations, & l'on a vû renaître des
» générations nouvelles : quand ces
» peuples pervers étoient frappés du
» fléau de nos vengeances, elles

» croyoient pouvoir ſe ſouſtraire
» par la fuite, à des châtimens mé-
» rités. Les Anges ſe moquant de
» leur confiance téméraire, leur
» crioient : enfans d'iniquité, ne
» précipitez point votre fuite, reſ-
» tez devant vos foyers, n'abandon-
» nez pas vos demeures paternelles.
» Le juge que vous redouté vous in-
» terrogera avant de vous punir. In-
» fortunés que nous ſommes, répon-
» dront ils, nous n'avons point com-
» mis les crimes dont on nous calom-
» nie. Hélas, la ſévérité dont ils ſe
» plaignent, leur paroît une injuſ-
» tice, & ils ne ceſſeront point de
» nous la reprocher juſqu'à ce qu'ils
» tombent renverſés & détruits com-
» me les épis ſous la faux tranchan-
» te. Prophête, fais diſparoître le
» menſonge; c'eſt avec les fleches de
» la vérité que je dépoſe en tes

» mains qu'il faut combattre & dé»
» truire l'imposture.

» Dis leur : malheur à vous qui
» vous êtes formés des idées inju-
» rieuses de la Divinité. Les cieux,
» la terre sont l'ouvrage de Dieu ;
» tout ce qui existe est dans sa dé-
» pendance, le Soleil & les Astres
» lui doivent & lui manifestent leur
» obéissance ; ils n'ont point appellé
» d'autres Dieux pour ressusciter
» les morts. Hommes aveugles,
» vous ne voyez pas que s'il y avoit
» plusieurs Dieux, leur rivalité dé-
» truiroit leur puissance ; mais
» louange à Dieu, source de biens
» & de gloire : il est unique, & nul
» n'a droit de l'interroger sur l'usage
» de son pouvoir & sur les motifs
» de sa volonté. C'est lui qui de-
» mandera compte aux hommes
» des Dieux qu'il se sont forgés dans

» leur délire. Revêtu du miniftere
» des Prophêtes qui m'ont précédé,
» je viens faire briller le flambeau
» de la vérité. Il n'y a point d'autre
» Dieu que Dieu, & lui feul doit
» être l'objet de vos hommages. »

Ce difcours où l'on remarque plus de force que d'ordre, étoit accommodé au génie de ceux qu'il vouloit émouvoir ; ce n'étoit point leur raifon qu'il fe propofoit d'éclairer, le grand art étoit d'ébranler leur imagination, & c'eft par de vives images & non par une chaîne de raifonnemens, qu'un entoufiafte fait des profélites. Ce difcours fit une vive impreffion fur les auditeurs, & Mahomet profitant de leur admiration ftupide, continua de parler ainfi :

» O ! Arabes, vous ne formez
» qu'un feul peuple, & je fuis le

» Dieu unique, votre Seigneur &
» votre Maître, c'est à moi seul que
» vous devez rendre homma-
» ges. Les Juifs & les Chrétiens
» ont alteré le dépôt précieux de
» leur foi. Ils seront cités au tribu-
» nal du Dieu des vengeances, au
» jour du jugement, jour terrible!
» ou les prévaricateurs seront ra-
» pellés du néant, non pour être
» comme auparavant les possesseurs
» de la terre, mais pour être pré-
» cipités dans les feux dévorans de
» l'abîme profond, d'où leurs hur-
» lemens épouvantables ne pour-
» ront pénétrer jusqu'aux lieux for-
» tunés habités par le juste. »

Son ignorance dans l'histoire.

Mahomet peu versé dans l'his-
toire, y substituoit des fables; &
pour en imposer à ses cinq audi-
teurs par l'éclat de ses connoissan-
ces, il leur cita plusieurs traits

concernant les Prophêtes & les Patriarches qu'il fabriqua sur le champ. Ce fut, dit-il, en contemplant les Astres qu'Abraham, à peine sorti du berceau, se convainquit de l'éxistence d'un Dieu. Étonné du culte qu'on rendoit à l'argile & aux métaux, il demanda la raison de cette coutume insensée : son pere lui répondit, nous pratiquons ce qu'ont pratiqué nos ancêtres. L'enfant érigé en Docteur, fit connoître l'extravagance de ce culte, & transporté d'un zele impétueux, il profite de l'absence de son pere pour briser toutes les idoles domestiques. Le pere indigné de cette fureur sacrilége, lui en demande la cause ; interrogez, répond le fils, ces vains simulacres. Puisque ce sont des Dieux, ils pourront vous instruire de ce que vous voulez sça-

voir. En les voyant muets & insensibles, vous devez vous convaincre de votre erreur ; cette réponse redoubla l'indignation de son pere, qui le condamna à être jetté dans une fournaise ardente dont il fut délivré par la protection divine.

C'est encore par une suite de son ignorance dans l'histoire, qu'il a mis Alexandre le Grand au rang des Prophêtes ; mais du moins on ne peut disconvenir qu'il n'y eut beaucoup de politique à donner ce titre au héros Macédonien. C'étoit préparer les Arabes à l'exécution de ses desseins, en les persuadant que Dieu réunit quelquefois le don de prophétie avec les qualités qui font les conquerans.

Mahomet fier d'avoir au nombre de ses disciples cinq des plus illustres citoyens de la Mecque, crut

que

que fortifié de leur suffrage, il pouvoit tout entreprendre avec impunité. Il avoit encore moins de confiance dans leur nombre que dans le fanatisme qu'il avoit sçu leur inspirer. Ceux qui vont entendre & consulter le visionnaire, sont déjà séduits, & du moins susceptibles de séduction, & ainsi il jugea les circonstances favorables pour manifester sa mission; jusqu'alors il s'étoit borné à dogmatiser en secret; l'attrait de la nouveauté attiroit la multitude dans sa maison: on l'écoutoit avec avidité sans pouvoir le comprendre: il intéressoit par le récit des histoires merveilleuses, mais il réveilloit la raison des Arabes qui ne pouvoient s'élever jusqu'au dogme de la résurrection, qui jusqu'alors leur avoit été inconnu; mais pour mieux applaudir les dif-

ficultés qui rebutoient le vulgaire ; il emprunta l'exemple des Juifs & des Chrétiens , il renvoya les incrédules aux livres de ces deux peuples , où les vérités primitives quoiqu'il les eut deffigurées , étoient consignées depuis l'origine du monde.

Moyens de séduction.

Ce n'étoit point en établissant des dogmes dictés par la raison qu'il se faisoit des prosélites ; tout ce qui avoit besoin d'être soumis à l'examen étoit rejetté ou fesoit peu d'impression. Le peuple ne vouloit que des images & point de raisonnemens ; & comme il ne se conduit que par la crainte ou l'espérance , il fit des peintures vives & pathétiques de l'enfer & du paradis ; ainsi il adopta deux méthodes differentes pour étendre ses conquêtes. Il ne parloit

aux perſonnes inſtruites que de l'unité de Dieu & de la majeſté de ſes attributs ; mais lorſqu'il ſe trouvoit avec des hommes groſſiers & bornés, il ne leur montroit Dieu qu'animé par la vengeance, ou prodiguant les fruits de l'immortalité à ſes favoris. Sa prédication excitoit plus la curioſité qu'elle n'operoit de converſion ; mais les Arabes, ſans être perſuadés, ſe dépouilloient inſenſiblement de leur attachement pour leurs opinions. Leur eſprit pointilleux, en voulant réfuter l'erreur, ſe familiariſoit avec elle : les vérités même ſoumiſe à la diſpute, s'altere & s'affoiblit ; ainſi dès qu'on commença à s'occuper de Mahomet, on jetta les fondemens de ſon édifice : trois ans s'écoulerent, & il ne comptoit encore que trente-neuf diſciples, parmi leſquels il y

avoit trois femmes. Mais les esprits étoient ébranlés, & il se crut assez puissant pour dogmatiser en public. Il fait assembler ses disciples, & leur dit : une voix s'est fait entendre dans les airs. Gabriel s'est montré sur un Trône suspendu entre le ciel & la terre, dont il m'a adressé ces paroles : Rends gloire à ton Seigneur, purifie tes vêtemens, fuis la souillure. Ce fut sur cette apostrophe que le visionnaire établit son Apostolat. Comment des hommes dans le calme ont-ils pu se décider si légerement sur un témoignage aussi suspect. La raison n'a point d'armes pour combattre le fanatisme, dont les ravages sont toujours indépendans de l'ordre & du cours de la nature.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Chapîtres contenus dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table du premier volume.



